John Carter Brown.

Bourgeois de la Rochelle

Novus orbis

Rich. I. 13.
C

CHRISTOPHE COLOMB, OU L'AMÉRIQUE DÉCOUVERTE, POËME.

Magna quidem, ſacris quæ dat præcepta libellis,
Victrix fortunæ ſapientia..... Juv. Sat. XIII.

PREMIERE PARTIE.

A PARIS,
Chez MOUTARD, Libraire de Madame LA DAUPHINE,
quai des Auguſtins, près du Pont S. Michel.

M. DCC. LXXIII.
Avec Approbation & Permiſſion du Roi.

PRÉFACE.

JE ne me ſuis point diſſimulé la témérité de mon entrepriſe. Oſer, ſans être Poëte, enfanter un ouvrage de près de douze mille vers, l'expoſer au grand jour de l'impreſſion, le rendre public ; & quel ouvrage encore ! un Poëme, c'eſt-à-dire, ce qu'il y a de plus délicat en littérature : n'eſt-ce point une extravagance ? Je m'attends bien qu'on ne me fera nulle grace ſur l'entrepriſe, l'exécution, ni le motif. Ce n'eſt point pour m'excuſer auprès des Lecteurs, que j'oſe auſſi dire que l'ennui m'a tenu lieu d'Apollon & des Muſes, dans la conduite de l'ouvrage que je leur préſente. Rien n'eſt pourtant plus vrai. On ſait que Juvénal a prononcé que la colere pouvoit ſuppléer en Poéſie au défaut de la nature : le paradoxe d'y ſubſtituer l'ennui m'étoit réſervé : heureux, ſi ce mot ſeul ne répand point un plus grand

JOHN CARTER BROWN

ridicule ſur moi & ſur mon ouvrage !

Voici l'énigme expliquée. J'ai fait, pour expier mes péchés, un aſſez long ſéjour à S. Domingue ; je m'y ſuis trouvé accablé de la plus cruelle infortune, en butte à mille horreurs qu'il ſeroit inutile de détailler ici : c'eſt durant le regne de ce long exil, que ne ſachant que faire pour me déſennuyer, il me vint en penſée de célébrer le Héros du Pays, en qui je voyois trop de conformité avec ce que l'on me faiſoit éprouver, pour ne m'y pas ſentir encouragé comme malgré moi. Livré ſouvent à mes propres réflexions, ſans ſecours contre le déſeſpoir que la ſeule fermeté d'ame dont je ſuis redevable à l'Etre ſuprême, j'ai cru ne pouvoir mieux m'occuper qu'en chantant ſes louanges, & le faiſant d'une maniere qui rendît plus ſenſible la bonté qu'il a d'être toujours notre ſoutien dans l'adverſité. Il m'a ſemblé que le ſujet de la *Colombiade* renfermoit préciſément tout ce que je cherchois pour ma conſolation.

En effet, la découverte d'un Nouveau-Monde fait trop d'honneur à la mémoire du grand homme que je célebre, pour n'en pas attribuer la cause au souverain Moteur de toutes choses. Le plan que je m'en suis formé, est peut-être le plus beau qu'on ait encore conçu sur pareille matiere : malheureux, sans doute, de l'avoir su mal exécuter! Je ne cacherai point que l'amour-propre souffre un peu de me voir obligé d'en convenir ; mais je sens trop qu'il eût fallu des talents bien supérieurs aux miens, afin de venir à bout d'une entreprise aussi forte. Ce n'est point là le détour d'une fausse modestie, à laquelle toute sorte de langage convient, pourvu qu'il mene au but ; c'est une conviction intime de mon incapacité.

S'il arrivoit cependant, contre mon attente, que le Public indulgent rencontrât quelque satisfaction à lire cet ouvrage, qu'on daignât m'y faire appercevoir des beautés & des défauts, je me porterois, avec tout le zele dont je suis capable, à corriger

un Poëme que je n'avois entrepris que par amusement. L'usage que j'ai fait des grandes vérités de la Religion Chrétienne, effectivement assez rarement employées dans les ouvrages de poésie de nos jours, pourra-t-il m'attirer quelque droit à l'estime des honnêtes gens ? Je ne sens que trop que cela ne suffit point pour faire lire un ouvrage d'un volume si considérable ! j'aurois desiré le rendre plus court de beaucoup; soit insuffisance de ma part, soit que mon plan ait embrassé des matieres trop vastes, il ne m'a pas été possible de le raccourcir, sans nuire (au moins dans ma façon de penser) à l'ensemble du tableau que j'ai osé peindre, tout mauvais Peintre que je suis. Les détails où je suis entré, presque tous pris de l'histoire ou de la nature du sujet, me semblent si étroitement liés entr'eux, que je crois qu'on n'en peut rien retrancher, sans faire tort au reste.

Autant de Chants ou Livres qu'en contient l'*Iliade*, ne seroient-ils point seuls suffisants pour rebuter un Lecteur, même infatigable,

dans un ſiecle, ſur tout, où l'on ne veut que des lectures amuſantes & ſuperficielles ? Les longs écrits ſont paſſés de mode. Or, combien en ſeront par-là détournés de me lire, n'oſeront s'engager dans une lecture qu'ils penſeront ne pouvoir jamais achever ? Cet ouvrage demande pourtant qu'on le liſe en entier, avant que d'en porter ſon jugement. Voilà ce qui m'a même empêché de ne conſulter perſonne avant de le produire au jour. L'eſprit léger & frivole du temps m'auroit bientôt arrêté, & décidé ſur un vers proſaïque ou ſur un mot ſuranné, que ma pauvre *Colombiade* ne valoit pas la peine d'être lue. Delà ſeroient nés d'avance une foule de dégoûts, que l'on auroit eu ſoin de répandre contre l'ouvrage & contre l'Auteur. Je l'ai compris, & je me ſuis déterminé à en uſer ainſi, au haſard d'encourir une diſgrace plus éclatante & plus complette. Ce que je puis aſſurer : les épiſodes, ſi communs dans les Poëmes anciens & modernes, qui en prennent ſouvent la majeure partie ſans

ſervir de rien au ſujet, défaut dont ne ſont point exempts ceux du divin Homere, n'ont point occaſionné la longueur du mien. J'y conduis mon Héros comme par la main, depuis le premier Chant juſqu'au dernier; il eſt toujours préſent; c'eſt lui qui agit, ou pour qui l'on agit; il eſt l'ame & le reſſort de tout ce que j'y fais mouvoir; c'eſt lui qui parle, ou à qui l'on parle; enfin, il n'eſt perdu de vue nulle part, ce qui ne s'étoit, peut-être, encore point vu dans aucun Poëme. L'unique épiſode que je me ſois permis, eſt la paſſion que je prête à mon Héros pour une Princeſſe, fille du Cacique *Caonabo*, laquelle y répond par un amour tendre, vertueux & parfait. J'avois beſoin de cette ſuppoſition permiſe, afin d'en tirer des préceptes qui combattiſſent les déréglements des gens de la ſuite de *Colomb*, auxquels l'opinion vulgaire applique l'origine d'une affreuſe maladie, qui ne s'eſt que trop répandue en Europe.

L'Hiſtoire de S. Domingue, du Jéſuite

Charlevoix, m'a fourni presque tous mes matériaux : je n'ai fait qu'ajuster à ma fantaisie, & au plan du Poëme, ce que cet Historien raconte d'intéressant touchant l'expédition célebre de *Christophe Colomb*. Un vieux Pilote, mort chez lui aux Isles Canaries, a long-temps passé pour lui avoir fait naître l'idée de ce grand voyage, auquel est due la découverte de l'Amérique; je transforme ce Pilote en un Ange revêtu de la forme humaine, envoyé par le Très-Haut pour instruire *Colomb* du dessein conçu par la Sagesse incréée : je rends compte des raisons que Dieu avoit de nous faire connoître ces nouvelles Contrées, du motif même qu'il avoit eu de nous les cacher jusqu'à ce temps : tout cela est fondé sur une morale pure, instructive; je me suis étudié en tout à donner les plus belles leçons, persuadé que le but du Poëme doit être de rendre les hommes sages & vertueux. C'est même l'idée qu'en avoit le Paganisme. L'exemple de *Colomb*, qui a eu tant de traverses à essuyer, dans cette en-

trepriſe à jamais mémorable, fait voir qu'avec de la conſtance on vient à bout de tout, & qu'on ſurmonte les difficultés les plus épineuſes. Y eut-il, en effet, jamais voyage plus périlleux que le ſien? Obligé de percer le premier un eſpace immenſe de Mers inconnues, pour chercher des Terres nouvelles qu'on crut long-temps n'exiſter que dans ſon imagination; auſſi quels obſtacles ne rencontra-t-il point auprès des Princes auxquels il s'adreſſa! Je le fais promener dans toutes les Cours de l'Europe, où l'hiſtoire dit que lui & ſon frere ſe préſenterent; ce qui me procure l'occaſion de toucher en paſſant, mais légérement, les événements de ces temps-là. Ces digreſſions pourroient-elles ne pas plaire?

Les fictions où je me ſuis livré, ſont aſſorties au ſujet, qui, ſelon moi, eſt grand & noble: je ne les ai point pouſſées au-delà d'une imagination ſage, réglée; j'y aurois cependant trouvé bien plus de matieres que dans l'*Orlando furioſo*; tout

étoit neuf ici, tout offroit un champ vaſte au déréglement de l'imagination. Je ſais que le merveilleux fait l'eſſence du Poëme, qu'il en forme le tiſſu, qu'il en eſt la baſe; auſſi l'ai-je employé, mais rectifié avec prudence : ſi j'ai mis en œuvre les Démons, je n'en ai emprunté les caracteres que d'après le Chriſtianiſme, qu'il falloit que j'annonçaſſe ; ainſi cet ouvrage pourroit juſtement être intitulé, *la Foi portée au Nouveau-Monde*. On ſe doutera pourquoi je l'ai ſupprimé. Si je ne me ſers pas de ce titre, l'objet n'en ſubſiſte pas moins. Au ſurplus, & indépendamment de cette cauſe, quoi de plus digne d'élever le cœur & l'eſprit, que ce que je ſuppoſe en commençant! Que Dieu ſépara la partie moderne de l'Univers pour ſavoir ſi les hommes s'y conſerveroient meilleurs, mais que s'étant convaincu qu'ils y étoient tout auſſi méchants, il leur permit alors de nous connoître & de vivre avec nous; ſe réſervant de les punir, ou de les récompenſer, ſelon qu'ils ſe comporteroient bien

ou mal. Delà ſortent des incidents riches, que je me perſuade neufs, comme ſont mes deux derniers Chants où j'ai perſonnifié la VÉRITÉ, la RELIGION, la JUSTICE, attributs inſéparables de la Divinité. On jugera ſi j'ai bien exécuté ce morceau, & ſi l'hiſtoire des Colonies Européanes que j'y trace, répond à la majeſté du ſujet: ce n'a point été l'endroit le moins pénible de mon ouvrage, les connoiſſeurs en conviendront. Je dois auſſi dire que les nombreux détails où l'étendue de mon plan m'a contraint d'entrer, n'ont pas été moins difficiles, ſe prêtant peu aux tournures poétiques; ils exigent donc beaucoup d'indulgence? J'ai encore été forcé de répandre des notes un peu longues, aſſez proches les unes des autres, parce qu'il me falloit éclaircir le texte, dont la poéſie ne permettoit que de légeres ébauches.

Je ne dois pas moins demander grace pour le méchaniſme des vers, genre d'écrire auquel je ſuis peu accoutumé. Après le chef-d'œuvre de l'Auteur de la *Henriade*,

qui peut eſpérer d'atteindre aux graces, à la ſublimité de ſa verſification ? La juſte crainte de n'en pouvoir approcher, m'avoit preſque d'abord déterminé à compoſer en proſe. Je ne me ſuis décidé pour les vers, qu'après avoir réfléchi qu'un Poëme ne ſauroit être dans ce ſtyle malgré quelques exemples du contraire. Le *Mexique conquis* en eſt une preuve récente ; on eſt généralement convenu que l'Auteur auroit mieux fait d'employer la verſification : j'ai voulu me conformer à cette idée reçue chez tous les Peuples de la Terre, qu'un Poëme doit être en vers. Je crains bien qu'on ne m'objecte qu'en ce cas il ne me falloit travailler ni en l'un ni en l'autre genre !

J'avois fini cette Préface, & l'ouvrage même depuis long-temps, quand les Journaux m'ont informé que je venois d'être prévenu par une Dame accoutumée à réuſſir dans tous les genres de littérature, où il lui plaît d'exercer ſon eſprit. Nourrie de la lecture de *Milton*, qu'elle a oſé mettre en vers français, & dépouiller, peut-être

avec fruit, de ſes longueurs juſtement reprochées, que ne devois-je point appréhender d'un ſi funeſte contretemps ! Ma réſolution étoit priſe d'enſevelir mon Poëme dans un éternel oubli, lorſqu'ayant lu la *Colombiade* imprimée, j'ai vu que nous nous ſommes ſi peu rencontré Madame *Du Boccage* & moi, qu'à l'exception du titre il n'y avoit pas la plus légere reſſemblance entre nos deux ouvrages ; ainſi, en changeant le mien, comme j'en ai pris le parti, il ne nous reſtera plus de commun que le ſujet.

J'ajouterai ici qu'un heureux haſard m'avoit procuré à S. Domingue, ſur le point d'en partir, un Artiſte dont le nom n'eſt point inconnu à Paris; le ſieur *Noël Challe*, Peintre habile, m'a fourni des deſſins capables de dédommager ceux qui ſe ſeroient peut-être plaints d'avoir acheté mon Poëme ſans cet ornement; j'en avois d'autant plus volontiers fait les frais, que je ſais combien l'on aime aujourd'hui les Livres embellis par la gravure. Étant ſur

les lieux, j'avois moins eu de peine à faire saisir mes idées au Dessinateur, & je m'assurois d'avance que l'exécution n'en déplairoit point. Les arbres & les fruits étoient d'après nature. Le temps & la dépense, ne vendant point ce qui m'a tenu lieu de délassement, m'empêchent d'en orner cette premiere édition.

ARGUMENT
DU
PREMIER CHANT.

L'ÉTERNEL leve le rideau qui déroboit la connoiſſance de l'avenir, & découvre ce qui va ſe paſſer. Diſcours du Très-Haut, au ſujet de la nouvelle découverte. Un Ange ſe rêvet de la forme humaine : ſous la figure d'un vieux Pilote, il vient ſe préſenter aux yeux de Colomb retiré dans une Iſle des Canaries. Entretiens entre l'Ange & Colomb. Le Génois exerce l'hoſpitalité envers lui, & le mene dans ſa maiſon qui ne reſpiroit ni le luxe, ni l'abondance. Conſeils qu'il reçoit de l'Inconnu.

COLOMB,

COLOMB,

POËME.

CHANT PREMIER.

JE chante cette Terre, en nouveautés féconde,
A qui l'on a donné le nom de NOUVEAU-MONDE;
Ce grand événement qui paſſoit tout eſpoir,
Et qu'un ſimple mortel oſa ſeul concevoir:
Pour la fertile Europe, heureuſe découverte!
Qui fait notre richeſſe, encor plus notre perte;
Par qui dans nos climats le luxe eſt introduit,
Source de mille maux où toujours il conduit,
D'un État ébranlé fut la marque certaine,
Annonce ſes malheurs, & ſa chûte prochaine....

MAIS, Muſe, où portes-tu mon eſprit & mes vers?
Raconte-moi plutôt ces miracles divers,

Tant de fameux ſuccès, fruits de cette entrepriſe
Qu'offrit un ſiecle utile à l'Europe ſurpriſe (1):
Dis, comment réuſſit un ſi hardi projet;
Quel en étoit l'Auteur, & quel en fut l'objet;
Par quels reſſorts cachés, inconnus à ceux-mêmes
Qui furent l'inſtrument de ſes deſſeins ſuprêmes,
Dieu voulut découvrir à nos ſens étonnés,
Des Pays ſi long-temps déſerts, abandonnés;
Et de tous les tréſors que la Terre y renferme,
Lever le ſceau pour nous, marquer enfin le terme.

Peut-être vouloit-il éprouver nos beſoins,
Voir juſqu'où pour ces biens iroient nos moindres ſoins:
Et, ſur un tel principe arrêtant ſa juſtice,
Préparer à nos cœurs, ou faveur, ou ſupplice?

Laissons à la Morale un tel raiſonnement.
Viens, Muſe, inſpire-moi ſur cet événement.
Ce que la Poéſie a de plus agréable,
Doit embellir le fonds d'un ſujet mémorable:
Il n'en fut point encor, où ſe retrouve mieux
Le pinceau le plus noble & le plus gracieux;
Le naturel s'y peint par des couleurs brillantes,
Se prête de lui-même aux images riantes;
Tout y retrace enfin le plus beau coloris:
Daigne écouter mes vœux; je commence à ce prix.

(1) Le quinzieme ſiecle eſt, en effet, celui où commença la renaiſſance des Lettres & des Beaux-Arts; que les *Huns*, *Goths*, *Vandales*, & autres barbares avoient plongés dans l'oubli, d'où *Charlemagne* les retira, mais qui y retomberent encore après lui.

L'ÉTERNEL, consultant sa sagesse profonde,
Crut devoir du cahos tirer la Terre & l'Onde,
Les autres Éléments qui forment l'Univers;
Créa des Animaux & les Hommes pervers:
Ces derniers, parvenus aux plus horribles crimes,
Du céleste courroux devinrent les victimes.
L'Éternel souleva, dans sa juste fureur,
Les eaux qu'il destinoit à faire leur bonheur,
Ils furent submergés; & cette race impie
Éteignit dans les flots son exécrable vie.
Une famille seule entre tous les humains,
Levant alors au Ciel ses innocentes mains,
Mérita grace aux yeux de ce Juge équitable,
Toujours propice aux bons, aux méchants redoutable.
Il lui permit, touché d'un sort si rigoureux,
De peupler de nouveau ce Monde malheureux:
Mais il en sépara cette partie unique,
Qu'on appella depuis du nom de l'AMÉRIQUE.

LE Maître des Destins, dans ses sages décrets,
Mit cet événement au rang de ses secrets;
Non qu'il voulût par-là, de mortels dépouillée,
Que cette Région ne fût jamais peuplée:
Il en laissa le soin au caprice des temps;
Elle dut au hasard ses premiers habitants.
Dieu vouloit seulement qu'elle fût ignorée
Jusqu'au moment marqué par sa bouche sacrée,
Jusqu'après avoir vu si cette Nation
Sauroit se garantir de la corruption;
Si, l'ayant sequestrée au reste de la Terre,

Qui faisoit aux vertus une éternelle guerre,
Elle n'en prendroit point des sentiments plus purs.
Mais ces moyens bientôt lui parurent peu sûrs;
Il prononça ces mots : *L'homme est par-tout le même;*
Abandonnons l'espece à son erreur extrême,
Elle ne vaut aucun de mes soins bienfaisants:
Je la livre au plutôt à ses affreux penchants.
Qu'ils se connoissent tous, & se revoient ensemble,
Puisqu'un cœur corrompu les lie & les rassemble:
Je ne les retiens plus, ils ont leur liberté;
Qu'ils suivent désormais leur propre volonté.
Maîtres du châtiment, ou de la récompense,
Leurs actions un jour régleront ma vengeance.

Ainsi parla l'Esprit qui meut tout l'Univers.
On entendit sa voix jusqu'au fond des Enfers:
C'est delà que sortit un violent murmure,
Dont la cause inconnue ébranla la nature;
Le Globe en tressaillit: la Mer, loin de ses bords,
Au milieu des forêts roule ses poissons morts;
Tous les Fleuves surpris reculent vers leurs sources;
Les Astres lumineux s'arrêtent dans leurs courses;
Le tonnerre en éclats, fondant de toutes parts,
Saisit, glace d'horreur tous les humains épars;
Ils ne savent où fuir la colere céleste,
Tout semble pour leur vie également funeste;
La terre qui paroît se dérober sous eux,
L'eau, les bois, les rochers & les monts sourcilleux.
On craint que du néant la nature tirée,
Par un arrêt du sort n'y soit encor rentrée:

Les humains prosternés, attendant le trépas,
Connurent le péril, mais ne changerent pas.

Cependant au séjour que l'Éternel habite,
On vit, comme ici-bas, d'une crainte subite,
Les Esprits bienheureux frappés à cet aspect;
Un silence profond annonça leur respect:
Inclinés à ses pieds, courbés devant son trône,
Que leur troupe innombrable en tout temps environne,
Ils attendoient l'effet de l'Oracle divin.
Mais ce Dieu n'a jamais prononcé rien en vain!
Leur attente se vit tout-à-coup satisfaite,
Et le destin en fut lui-même l'interprete.
Dieu leva le rideau qui cachoit l'avenir,
Montra comme il alloit sur le champ nous punir,
Étancher de nos cœurs la soif insatiable;
Par des biens dont l'appât séduisant, incroyable,
Serviroit à nous rendre encor plus criminels.
« Tremblez à cet Oracle, infortunés mortels!
» Le Très-Haut vous soumet à des travers étranges;
» Évitez-en le piege, en chantant ses louanges:
» Il vous sera permis de fléchir ses rigueurs ».
C'est ainsi que parloient, dans leurs célestes chœurs,
Ces bienheureux Esprits qui le voient face à face,
Et qui veillent sur nous, malgré notre disgrace.

Muse, c'est à présent que j'ai besoin de toi.
Réveille mon esprit tombé sous tant d'effroi.
Ranime, de tes traits les plus certains de plaire,
Un dessein que plusieurs jugeront téméraire:

Emprunte, s'il le faut, l'éclat des fictions:
Mets en jeu pour le coup toutes les passions.
Je te permets d'orner un sujet favorable,
De tout ce que fournit, ou l'Histoire, ou la Fable;
Livre-toi sans réserve. Un chef-d'œuvre de l'Art
N'est la plupart du temps que l'effet du hasard.
L'aveugle opinion régla tout chez les hommes:
En est-on moins exempt dans le siecle où nous sommes,
Où tout ce qui nous plaît passe pour excellent?
Voilà ce qui décide aujourd'hui du talent!
Le Chantre d'Ilion n'a que de vieilles graces,
Ce seroit mal choisir que de suivre ses traces;
Si le pieux Énée a mieux été chanté,
Il peche, en plus d'un lieu, par un autre côté;
Lucain dans la Pharsale a fait une gazette;
D'autres n'ont écouté qu'une verve indiscrette,
Chantres fastidieux, modernes Écrivains,
Ils ont mêlé par-tout la farce avec les Saints;
Celui du Grand Henri, suivant son seul génie,
Célebre son Héros d'une grace infinie:
Tout est beau, tout est noble en ses descriptions;
Il a su captiver toutes les Nations.
Imitons, s'il se peut, un aussi bel exemple.
Je n'invoque que lui; c'est lui que je contemple:
Puisse-t-il m'inspirer ces immortels accents,
Qui pour tous ses lecteurs ont des attraits puissants,
Ces charmes répandus sur les sujets qu'il traite!
Soit que sa Muse aisée embouche la trompette,
Ou qu'il daigne chausser Cothurne & Brodequins,
La moindre fleur qu'il touche est de l'or dans ses mains.

Devrois-je perdre haleine, & rester en arriere,
J'aurai toujours l'honneur de courir sa carriere.

Après que l'avenir eut passé sous les yeux,
Des Agents du Très-Haut, Ministres glorieux,
Qui, sans cesse employés dans les airs, sur la terre,
Remplissent en tous lieux un ordre salutaire;
Que chacun d'eux eût lu, dans l'important tableau,
Ce qu'il contribueroit au spectacle nouveau:
Car ces Êtres divins, pures intelligences,
Prennent, quand il leur plaît, différentes substances;
Leurs corps aëriens, subtilement formés,
Ressemblent quelquefois à des corps animés;
Nous nous trompons souvent quand ils daignent paroître.
Saül en voyoit un sous les traits du Grand-Prêtre (1).
Sans doute en voyons-nous mille autres tous les jours.
De la nature entiere ils dirigent le cours;
A leur pouvoir immense il n'est rien d'impossible.
Ils empruntent tantôt une forme visible,
Et tantôt, se cachant sous un songe trompeur,
Ils nous tracent toujours des leçons de bonheur.
Nous n'en profitons pas. Notre infortune amere
Veut que tous leurs avis soient traités de chimere;
Et, pour comble de maux! le destin a permis
Que nous eussions encor d'aussi forts ennemis,
Dont le penchant au mal égale la puissance:
Esprits, comme eux, formés de pareille substance,
A nous nuire sans fin, en naissant condamnés,
Et par qui sur le bien nos yeux sont fascinés;

(1) L'ombre de *Samuël*, évoquée par la *Pythonisse*.

D'autant plus dangereux dans leur malice extrême,
Qu'ils font prendre ſouvent le mal pour le bien même !

Ces Anges bienfaiſants volent par les chemins,
Que leur avoit preſcrit le livre des deſtins :
Les uns, pour accomplir un merveilleux ouvrage,
Deſcendent vers la terre entourés d'un nuage ;
Les autres vont calmer & les vents & les flots,
Et rendre l'eſpérance aux pâles Matelots.
Tous ont leur fonction dans cette grande affaire;
Un ſeul étoit chargé du célebre myſtere ;
Il devoit à quelqu'un apprendre ce ſecret :
Qu'il étoit ſur les mers un pénible trajet,
Qui, pouvant nous mener à des terres nouvelles,
Satisferoit bientôt nos ames criminelles,
Par des tréſors ſans nombre, aiſés à ramaſſer,
Et que tous les deſirs ne ſauroient épuiſer.

L'Agent part, revêtu de l'humaine nature ;
Il prend d'un vieux Pilote & l'air & la figure,
Ce ton perſuaſif qui réuſſit toujours,
Qui fait l'eſſentiel & l'ame du diſcours.
Il arrive, en ſuivant l'ordre des deſtinées,
Aux lieux jadis nommés les *Iſles fortunées* (1) :
Les Grecs & les Romains les connurent, dit-on ;
Elles obtinrent d'eux ce magnifique nom.
Les révolutions qu'elles ont éprouvées,
Tantôt diſparoiſſant, & tantôt retrouvées,

---

(1) Les *Iſles Canaries* ont anciennement porté ce nom. Voyez ce qui en eſt dit dans les premiers Géographes. *Colomb* s'étoit retiré dans l'une de ces Iſles, & c'eſt où il conçut ſon fameux projet.

Nous les rendront aussi fameuses à jamais.
Elles brillent, sur-tout, dans les fastes français.
Un Neustrien (1) s'est vu le Seigneur & le Maître
De ces riches Pays dès qu'il put les connoître.
Si la France eût alors connu ses intérêts,
Son commerce naissant faisoit d'heureux progrès,
L'Europe eût enrichi ses diverses Provinces.
Mais le Ciel réservoit ce bonheur à des Princes
Beaucoup plus éclairés que qui régnoit pour lors!
Savoit-on qu'un État doit tirer du dehors
Ces secours décisifs, soutiens de sa puissance,
Et qu'il est moins que rien sans l'utile abondance?

Un Prince dans l'Europe en étoit convaincu:
Heureux pour ses sujets s'il eût long-tems vécu (2)!
Il avoit acheté des Pays si fertiles;
A l'abri de son nom tous y vivoient tranquilles.
Cet Art, qui fit ensuite une distinction
Des Peuples étrangers d'avec la Nation,
Par où s'est signalé la fine politique
D'un Peuple qui le mit le premier en pratique (3),
Ignoré dans ces Ports où tout étoit reçu,
N'y troubloit point la paix du Commerçant déçu:

(1) Un Gentilhomme Normand, nommé *de Bettancourt*, s'est vu Souverain de ces Isles; il ne fut point soutenu par la France, & se vit contraint de céder ses droits. Voyez ce que dit de lui le célebre *de Thou*.

(2) C'étoit le Prince *Henri de Portugal*, dont l'Histoire fait une si honorable mention. Voyez encore ce qu'en dit *M. de Thou*.

(3) L'Espagne qui imagina la premiere d'exclure toutes les autres Nations, du commerce avec ses Colonies.

On y négocioit toujours ſans défiance ;
Le plus léger tribut tenoit lieu d'aſſurance ;
La ſeule bonne foi, méconnue aujourd'hui,
Protégeoit les Marchands & leur ſervoit d'appui (1).

L'Envoyé du Très-Haut, dans l'une de ces Iſles,
Y fait choix d'un Marin entre les plus habiles.
Celui ſur qui l'Eſprit devoit jeter les yeux,
Étoit un homme adroit, ſavant, ingénieux :
Il naquit dans les murs de la ſuperbe Gênes,
Dont la gloire égala les plus beaux jours d'Athênes,
C'eſt dans ſon ſein qu'il prit cet amour pour les Arts,
Qui le ſoutint depuis au milieu des haſards :
Il en eût illuſtré ſa nouvelle Patrie,
Sans le peu de retour de l'ingrate Ibérie (2).
Décidé pour la Mer, au ſortir du berceau,
Il excelloit dans l'Art de conduire un vaiſſeau ;
La Navigation, alors fort peu connue,
N'étoit qu'une ſcience inculte, ſeche, nue :
Dans de ſi doctes mains elle changea bientôt,
Et, peut-être ſans lui, ſon vol ſeroit moins haut.
Il en étudia toute l'économie,
La Bouſſole, les Vents, les Mers, l'Aſtronomie ;

(1) Ces Iſles furent d'abord ouvertes à tous les Nations maritimes, qui, en payant un droit modique, y trafiquoient librement ; ce qui ne dura que juſqu'au temps où les Eſpagnols s'en emparerent.

(2) Il n'eſt pas bien décidé que *Colomb* fût natif de la ville de *Gênes*, mais il n'eſt point conteſté qu'il étoit *Génois* : n'ayant pu faire goûter ſon projet dans ſa Patrie, il paſſa en diverſes Cours & ne réuſſit qu'à celle de *Caſtille* où il ſe fixa ; ce qui ne l'empêcha point d'eſſuyer des diſgraces longues & fâcheuſes. Ses ſuccès inouis lui méritoient pourtant d'autres traitements !

La manœuvre ſur quoi roulent tous les reſſorts
Qui font ſi bien mouvoir cet inſenſible corps,
Cette lourde machine à nulle autre ſemblable,
Et qui plus on la voit, plus elle eſt admirable.

Colomb (c'étoit le nom de l'homme induſtrieux
Choiſi par l'Envoyé du Monarque des Cieux)
Y traînoit, malgré lui, plongé dans la miſere,
Des jours triſtes, fâcheux, qu'on ne connoiſſoit guere:
Les talents ne ſont pas ce qui nous ſert le plus;
A combien de mortels furent-ils ſuperflus?
Il n'en étoit que trop un exemple ſiniſtre!
Le Ciel avoit marqué cet ordre à ſon Miniſtre;
Dieu ne nous juge point ſur nos poſſeſſions.
Colomb avoit pour lui de dignes actions:
Né noble, généreux, bienfaiſant, eſtimable,
Pour ſes ennemis même il étoit reſpectable.
Retiré cependant ſous un mauvais réduit,
Où l'amour du travail l'avoit enfin conduit,
Il y gagnoit ſa vie à compoſer des ſpheres,
Et tous les inſtruments pour la Mer néceſſaires;
Il y vivoit paiſible, exempt d'ambition,
Quand on le retira de cette inaction.

Un ſoir, ſe promenant ſur le bord du rivage,
Sans relâche excité par ſon bouillant courage,
Il méditoit en ſoi les moyens peu connus
D'expliquer à ſon gré le flux & le reflux:
Il en cherchoit la cauſe; & ne pouvoit comprendre
Ce mouvement réglé que nul ne doit entendre;

Il rêvoit à loisir : quand tout-à-coup s'offrit
Un objet de pitié dont l'état le surprit.
C'étoit un malheureux étendu sur le sable,
Qui réclamoit de loin son secours charitable :
Aussi-tôt accourant avec un vif transport,
Il sut le rappeller des portes de la mort.

Dès que le moribond entr'ouvrit la paupiere,
Grand Dieu, s'écria-t-il, je revois la lumiere !
Oh ! quel que vous soyez à qui je dois ce bien,
Daignez sous ce climat vous montrer mon soutien ;
Jouet infortuné du plus triste naufrage,
Hélas ! j'ai tout perdu par un cruel orage :
Étranger en ces lieux, que vais-je devenir ?...

Bannissez, dit Colomb, cet affreux souvenir.
Tout pauvre que je suis, j'ai du moins l'avantage
De vous pouvoir aider ; venez que je partage
Le peu que m'ont laissé de fougueux ennemis :
Vos malheurs & les miens doivent nous rendre amis.
Juste Ciel ! poursuivit le Vieillard vénérable ;
Hé quoi, tant de vertu peut être misérable ?
Ah ! que n'ai-je mes biens ! J'eusse sacrifié,
Généreux inconnu.... — Je suis assez payé,
Interrompit Colomb, en vous étant utile ;
Ce n'est qu'un sentiment naturel & facile :
Il naît, dans tous les cœurs, de la compassion :
Ne m'en ayez ainsi nulle obligation.
Levez-vous, & marchons vers mon humble demeure :
Venez, elle est à vous, disposez-en sur l'heure. —

Je n'ai pas tout perdu, dit le ſage Etranger;
Il m'eſt encor reſté de quoi vous ſoulager,
Et peut-être.... Partons. Je ſaurai vous inſtruire
De ſecrets importants deſtinés à produire
Plus de biens & d'honneurs que vous n'en deſirez:
Vos malheurs à la fin vont être réparés;
Et je bénis le Ciel de vouloir bien permettre,
Qu'en de ſi dignes mains je puiſſe les tranſmettre! —

Colomb le ſoutenant, ils arrivent enfin
A la Ville, ou plutôt au Bourg le plus voiſin:
Car, dans ces temps heureux où tout étoit paiſible,
On n'avoit pas beſoin de cet amas nuiſible
De tours ni de châteaux qui font la ſûreté,
Mais par où l'on enchaîne auſſi la liberté.

Le Vieillard admira cette ſimple retraite,
Où Colomb jouiſſoit d'une douceur parfaite:
Les meubles ſomptueux, frivoles ornements,
Que le faſte moderne enfante à tous moments,
Qui font la pauvreté dans le ſiecle où nous ſommes,
Et réduiſent à rien la fortune des hommes,
Ne ſe faiſoient point voir ſous ce toît délabré;
Des ſeuls talents du maître il étoit décoré.
On y voyoit par-tout le fruit de ſes études,
Des inſtruments ſujets à nos viciſſitudes,
Comme le fut toujours ce que nous poſſédons;
Nous voulons renchérir ſur les plus rares dons.
Globes, Cartes, Compas, travaillés par lui-même,
Ouvrages réguliers, d'une juſteſſe extrême,

Ornoient de toutes parts la célebre maiſon,
Où Colomb n'admettoit que la pure raiſon;
De tous côtés le reſte alloit à l'aventure:
Le ſage s'abandonne aux loix de la nature;
Il ne pourvoit jamais qu'aux plus preſſants beſoins,
Et la ſimplicité détermine ſes ſoins. —

Vous voyez, dit Colomb à ſon malheureux hôte,
Quelle eſt ma pauvreté; mais ce n'eſt pas ma faute.
L'homme doit travailler; je l'ai fait ſans ſuccès,
Ni ſans qu'aucun dégoût nuiſe à ce que je fais.
Je m'occupe ſans ceſſe à fléchir un Dieu juſte,
Qui m'accorda du moins une ſanté robuſte.
Si j'en pouvois encor uſer pour des travaux
Dont l'inutilité fait rire mes rivaux!
Mais je traîne en ces lieux une vie importune,
Et n'ai jamais pu rien pour moi, ni ma fortune. —

Apprenez, ô mon fils, répondit le Vieillard,
A reſpecter celui qui punit tôt ou tard;
Qui fait tout pour le mieux, dont la haute ſageſſe
Eſt autant au-deſſus de l'humaine foibleſſe,
Que les plus puiſſants Rois l'emportent de nos jours,
Sur le plus vil mortel, ſans appui, ſans ſecours,
L'opprobre des humains que ſa miſere irrite:
Dieu ſait l'en retirer s'il lui voit du mérite,
S'il lui connoît un cœur exempt de tout défaut;
Et ce ſont même là les ſujets qu'il lui faut.
Il rabaiſſe l'orgueil qui le frappe ou le bleſſe,
Autant que la vertu l'anime & l'intéreſſe....

Le Vieillard eût suivi cet entretien touchant,
Et Colomb entraîné par un secret penchant,
Trouvoit à l'écouter une joie invincible:
Dieu préparoit son ame à devenir sensible
Aux grandes vérités qu'on alloit enseigner
A des Peuples nouveaux qu'il devoit gouverner.

Mais un souper frugal parut à l'instant même
Que le Vieillard parloit de la bonté suprême: —
Laissons, dit-il, mon fils, ce discours pour demain;
Dieu veut que l'on appaise & sa soif & sa faim;
Il a formé nos corps d'une telle structure,
Qu'on ne peut les priver de quelque nourriture:
Livrons-nous-y l'un l'autre en bénissant son nom.
Ce doit être un soutien, & non pas un poison.
Les mets pour la plupart nuisent plus qu'ils ne servent.
Il ne faudroit user que de ceux qui conservent
L'humide radical, source de nos ardeurs,
Et les plus naturels sont toujours les meilleurs.
Une maxime, hélas! qu'on ne sauroit trop suivre,
Est qu'il ne faut manger simplement que pour vivre:
C'est d'avance pourvoir à la nécessité,
Fille de l'indigence, ou de l'extrêmité. —

Colomb extasié ne savoit que répondre.
Il sembloit que cet homme eût l'art de le confondre.

Après un court repas, se levant à propos: —
Allons, dit le Vieillard, prendre un peu de repos,
Le sommeil à nos corps est aussi nécessaire,
Et c'est pour leur vigueur un baume salutaire.

Mais ne dormons jamais, lorſqu'il nous faut veiller;
Un Pilote toujours ne doit que ſommeiller. —

Ces préceptes étoient autant de traits de flamme,
Qui pénétroient Colomb, s'emparoient de ſon ame;
Il en devoit un jour éprouver la vertu.
Son eſprit incertain, étonné, combattu,
Ne lui permit jamais de fermer la paupiere;
Ce grand homme à rêver paſſa la nuit entiere.
Tout ne lui paroiſſoit que doute, obſcurité:
Il n'entrevoyoit point encor la vérité;
Elle agiſſoit pourtant dans ſon ame flottante,
Entre un eſpoir flatteur, que tout impatiente,
Et la honte qui naît d'avoir été ſéduit.
Il n'en craignoit que plus les longueurs de la nuit.

Tel eſt l'ardent chaſſeur qui voit au loin ſa proie;
L'eſpérance auſſi-tôt renaît avec la joie:
Le plus petit obſtacle enflamme ſon deſir;
Il craint qu'elle n'échappe, & voudroit la ſaiſir.
Colomb ſentoit déjà la même impatience:
Mais ſans qu'il s'attendît au moment qui s'avance,
Où, domptant l'océan par d'immortels travaux,
Il alloit s'égaler aux plus fameux héros.

Fin du premier Chant.

ARGUMENT

ARGUMENT
DU
DEUXIEME CHANT.

L'Ange, toujours ſous la forme d'un Vieillard, continue de donner des préceptes à Colomb : celui-ci, impatient de ſavoir ce que cet Étranger avoit à lui dire, le preſſe de déclarer ce grand ſecret. Ils vont dans une caverne baignée des eaux de la Mer; là, l'Eſprit s'acquitte de ſa miſſion. Colomb a de la peine à l'en croire. Prodige pour le convaincre. Le Génois s'y rend. Détail que lui fait le feint Pilote, de ces Régions ignorées.

CHANT II.

L'Aube du jour à peine entr'ouvroit la barriere,
Et laiſſoit échapper un rayon de lumiere,
Quand l'Hôte de Colomb, dégagé du ſommeil,
Lui cria qu'il falloit devancer le ſoleil;
Qu'un repos exceſſif énervoit plus les forces,
Qu'il ne plaiſoit encor par ſes douces amorces;
Qu'on devoit l'éviter comme un écueil fatal,
Qu'il cachoit à nos ſens l'apparence du mal,

Engourdiſſant toujours, dans ſes chaînes captive,
Juſques aux facultés de l'ame ſenſitive. —

O mon Pere! lui dit le curieux Colomb,
Ce ſommeil-là pour moi n'a pas été trop long:
Vos promeſſes d'hier m'en ont ôté l'uſage.
Je ne ſais quel éclat couvre votre viſage;
Mais ſon unique aſpect a porté dans mon cœur,
Un feu qui le dévore; eſt-ce haine, ou faveur?
Daignez donc éclaircir cette énigme profonde:
C'eſt ſur votre bonté que mon eſpoir ſe fonde. —

Sortons, lui répondit, en riant, le Vieillard;
Je vais vous contenter. Mettons-nous à l'écart.
Ce que je vous dirai, quoiqu'il ſoit véritable,
Va vous paroître un ſonge, une erreur incroyable:
Mais craignez en tous points le rapport de vos ſens,
Ils ſont auſſi trompeurs ſouvent qu'éblouiſſans;
Appréhendez en tout qu'ils ne vous ſoient contraires.
Je dois, n'en doutez pas, vous conter des myſteres. —

Bien plus impatient qu'il ne l'avoit été,
Colomb marchoit toujours d'un pas précipité.
On eût dit qu'il ſavoit, certain de ſa fortune,
Ce qu'il alloit chercher, ſa grandeur peu commune;
Qu'il étoit aſſuré d'un bien inattendu,
Que, s'il ne ſe hâtoit, ce bien étoit perdu.
Il faut s'être trouvé dans pareille occurrence,
Pour juger ſainement de ſon impatience:
La curioſité porte tout à l'excès,
Sur-tout quand elle agit pour de grands intérêts.

Telle fut autrefois celle d'un Peuple habile (1),
Quand il confidéroit la colere d'Achille,
Et qu'il voulut percer, fe pouffant fur fes pas,
Le myftere prédit par l'Oracle ou Calchas.

Ils parviennent au fond d'une caverne obfcure,
Dont un roc efcarpé déroboit l'ouverture :
Nul mortel que Colomb n'étoit encor entré
Dans cet afyle fûr, fait pour être ignoré :
La Mer battoit au pied de cette folitude
Où Colomb quelquefois fe livroit à l'étude,
Et s'y venoit cacher aux importuns regards
De fes noirs envieux femés de toutes parts.
Le mérite eft en butte à la honteufe envie
Qui feme fes poifons fur la plus belle vie ;
Monftre hideux, farouche, & qu'a vomi l'Enfer !
C'eft un ferpent qui ronge une lime de fer :
Car la poftérité détruifant fa malice,
A ceux qu'elle a noirci, rendra toujours juftice ;
Ce n'eft que pour un temps qu'elle nuit aux vertus,
Un mérite fondé prend bientôt le deffus.
Colomb vit fes beaux jours, né pour les grandes chofes,
Tour-à-tour parfemés d'épines & de rofes ;
Mais avec l'avenir il fut s'en confoler. –

Asseyons-nous, mon fils ; j'ai long-temps à parler,
Lui dit le feint Vieillard, d'un ton doux & tranquile :
Prêtez à mes difcours une oreille docile.

(1) Les *Grecs*, lorfqu'il fut queftion du facrifice d'*Iphigénie*.

Le Ciel eſt ſatisfait de ton cœur vertueux.
Il va faire ceſſer tes ſoins infructueux.
Tu vas être comblé d'honneurs & de richeſſes.
Mais n'abuſe jamais de ces fauſſes largeſſes.
Fais-en un bon uſage, & mérite le choix
Que le Dieu tout-puiſſant t'indique par ma voix.
Dans la proſpérité l'homme ſe fait connaître.
Prends garde à toi, mon fils: ſois en tout tems ton maître:
Les plus grands Potentats vont envier ton ſort.
Celui qui te choiſit deviendra ton ſupport,
Si tu ſais profiter de ſes graces puiſſantes;
Jamais ne t'éblouis aux faveurs attrayantes
Qu'il va ſur toi répandre avec profuſion.
Mon fils, ſonge toujours à ta Religion;
Elle eſt ſainte, divine, agréable au Dieu même
Qui verſera ſur toi ſon eſſence ſuprême:
Tu peux être, en un mot, Apôtre & Conquérant.
N'endors point ton eſprit ſur un bienfait ſi grand.
Évite toute entiere une funeſte ivreſſe,
Qui voudra te corrompre au ſein de la molleſſe;
Fuis-en le précipice & l'écueil dangereux:
Tu ne peux autrement qu'être plus malheureux.
Rapporte tes ſuccès à l'Être ſecourable,
Qui ſauve l'innocent, mais punit le coupable:
Fais aimer ſon ſaint Nom, répands-le en tous les lieux
Où tu promeneras tes deſirs & tes yeux.
Ne va point oublier que ta gloire eſt la ſienne,
Et dis-toi qu'il n'eſt rien, qu'en l'aimant on n'obtienne.
Cette condition doit faire ton bonheur;
Sinon tu peux t'attendre à toute ſa fureur:

La fleur en ſon matin qui te paroît ſi belle,
Souvent flétrie au ſoir, eſt l'image fidelle
Du deſtin qu'ici-bas ſubiſſent les mortels;
Ses décrets ſeulement, mon fils, ſont éternels... —

C'est dans un lieu pareil qu'à la Nymphe Égérie,
Numa, par un ſecret utile à ſa Patrie,
Sut ériger un culte & des honneurs divins
Pour aſſurer les Loix qu'il donnoit aux Romains.
Les grottes de tout temps ont caché du myſtere;
Le Génois s'en doutoit, ſans ſoupçonner l'affaire,
Sans penſer que le Ciel s'intéreſsât à lui,
Ni que, pour l'enrichir, il devînt ſon appui:
Cet eſpoir ne pouvoit ſe placer dans ſa tête;
Son eſprit défiant à chaque pas l'arrête.
Plus le Vieillard promet, plus il doute en ſon cœur,
Que jamais il lui puiſſe arriver ce bonheur.
Un tel doute, après tout, n'eſt-il point excuſable?
Pour goûter un projet il le faut raiſonnable:
Qui n'écoutoit encor que l'humaine raiſon,
Pouvoit bien ſe méprendre à ce ſingulier don!

Égaré, confondu, Colomb ne veut rien croire.
Sur ſon déſordre enfin remportant la victoire,
Il arrête, honteux & ſe croyant trompé,
Le Vieillard vénérable à l'inſtruire occupé: —
O mon pere, ſouffrez que je vous interrompe!
Votre eſprit, lui dit-il, aſſurément ſe trompe;
Non ſur les vérités qu'il daigne m'inſpirer,
La morale en eſt bonne, & je dois l'admirer.

Mais que me parlez-vous, de grandeurs, de richeſſes?
Je ſerois inſenſé de croire à ces promeſſes! —

Eh! ne voilà-t-il pas cette incrédulité,
La mere de l'erreur & de l'impiété?
Ah! défiez-vous-en, autant que du ſophiſme!
Elle eſt d'un pas égal avec le fanatiſme:
Sur la Religion redoutez tout excès,
Trop ſemblable à la fievre, il augmente en accès;
Tous deux dégradent l'homme & ſa ſource céleſte.
Dieu veut un encens pur: tout autre il le déteſte:
Il veut qu'on croie auſſi ſon pouvoir ſouverain;
Songez à ce qu'il peut! Il tient tout dans ſa main.
Les États à ſon gré tombent en décadence,
Ou s'élevent ſoudain lorſque moins on y penſe;
Tout eſt un jeu pour lui. Rien ne borne jamais
Qui peut tout ce qu'il veut, & remplit ſes ſouhaits:
Auſſi, quand il lui plaît, ſort-il de la pouſſiere
Le pauvre humilié ſous ſon humble chaumiere,
Tandis que, d'un regard terrible & menaçant,
Il y plonge auſſi-tôt le riche & le puiſſant.
Vous ſembleriez douter de ſa toute-puiſſance?
Ah, mon fils! revenez; car ce doute l'offenſe.
Sachez ce que pour vous il veut faire en ce jour,
Et payez-le à mes yeux du plus tendre retour.
Il vous rend poſſeſſeur des plus belles contrées:
Juſqu'à ce moment même elles ſont ignorées;
Aucun Européan n'y mit encor le pied;
Vous êtes le premier qui ſoit initié
Aux ſecrets du Très-Haut à qui rien ne réſiſte,

Et nul n'a deviné ſi cette Terre exiſte. —

De plus en plus Colomb, tremblant, irréſolu,
Ne peut ſur lui gagner un empire abſolu;
Et ſon trouble, marquant ſa vive inquiétude,
Inſtruiſoit le Vieillard de ſon incertitude. —

Quoi! lui dit ce Mentor, vrai meſſager des Cieux,
Ne quitterez-vous point un doute injurieux?
Je répete que Dieu n'aime point l'incrédule. —

Excusez-moi, mon pere, & levez mon ſcrupule,
Répondit le mortel du Ciel favoriſé;
Puis-je vous écouter ſans être embarraſſé?
Cet état douloureux à chaque inſtant redouble,
Et c'eſt bien malgré moi, que vous voyez mon trouble!
Pardonnez-le en faveur de ce que je reſſens,
Du déſordre ſubit où vous jettez mes ſens.
J'aime l'Être immortel, le reſpecte, l'honore:
Je ſais tout ce qu'il peut, du couchant à l'aurore;
Qu'il ne lui faut qu'un mot pour changer l'Univers;
Qu'il commande par-tout, ſur la terre & les Mers;
Qu'il n'eſt rien d'impoſſible à ſon pouvoir ſuprême.
Mais qui me répondra, qu'envoyé par lui-même
Vous ne veniez ici que pour m'entretenir?... —

Mon fils! de cet excès Dieu ſaura vous punir.
Vous ne donnerez point votre nom à la terre
Où vous irez ouvrir une ſanglante guerre;
Un autre, qui pourtant aura moins fait que vous,
Lui donnera le ſien; vous en ſerez jaloux.

Ce n'eſt pas tout encor : car vos erreurs diverſes
Vous feront rencontrer mille & mille traverſes.
On vous interdira le ſéjour de ces lieux,
Où vous aurez d'abord un deſtin glorieux ;
Mais enſuite, tombant de diſgrace en diſgrace,
Un autre occupera votre premiere place :
Vous ſerez enchaîné, proſcrit, ſacrifié,
Et vous mourrez enfin triſtement oublié.
Les nombreux ennemis que vous allez vous faire,
Vous ôteront d'un Roi la faveur néceſſaire :
En vous repréſentant comme un ſujet ſuſpect,
Ambitieux, à craindre, & trop peu circonſpect,
Ils vous enleveront toute ſa confiance :
Des Courtiſans des Rois c'eſt la grande ſcience ;
Ils ont l'art d'abaiſſer un orgueilleux rival ;
Il n'en eſt point, mon fils, qui veuille avoir d'égal.
Votre élévation, vos biens & vos conquêtes
Fourniront contre vous des armes toujours prêtes,
Et vous ſuſciteront tant d'illuſtres jaloux,
Qu'il faudra ſuccomber ſous l'effort de leurs coups :
Mais la mort cependant, réveillant votre gloire,
On en conſervera la flatteuſe mémoire ;
Votre poſtérité rentrera dans ſes droits,
Puis elle s'éteindra dans le pur ſang des Rois (1).

---

(1) La Maiſon de *Colomb* eſt fondue en celle des Ducs de *Bragance*, qui occupe aujourd'hui le Trône de *Portugal* ; les armes de cette Couronne ſont encore écartelées de celles accordées à *Colomb*, par le Roi *Ferdinand* & la Reine *Iſabelle* ſon épouſe.

Ce que je vous prédis doit bien mieux vous surprendre,
Vous qui ne concevez que ce qu'on peut comprendre,
Pour qui tout est prestige, erreur, illusion ?
Tant de doute vous vaut cette punition.
Rappellez-vous ici l'histoire de Moïse,
Lorsqu'il fut question de la Terre-promise;
Il douta comme vous. Dieu punit sur le champ
Sa désobéissance & son égarement,
Le Très-Haut lui montra que jamais il n'abuse:
Mais à l'instant sa mort supprima toute excuse.
O mon fils, vous pourriez en éprouver autant!
Ce Dieu vous traitera plus favorablement;
Vous pourrez à loisir réparer votre faute:
Profitez du moment, de peur qu'il ne vous l'ôte.
C'est un Dieu si jaloux des égards qu'on lui doit,
Que souvent il punit le moindre écart qu'il voit;
D'autres fois moins terrible, il suspend sa justice,
Pour que le criminel l'adore & la fléchisse;
Il n'a de compte à rendre à nul être qui soit,
Il est le seul en tout qui donne & qui reçoit.
Vous ne sauriez trop tôt, mon fils, vous reconnoître.

Croyez-vous que je sois ce que j'ai dû paroître?
Les ordres du Très-Haut, pour descendre ici-bas,
M'ont fait prendre ce corps qu'il soumet au trépas;
Je fus par lui formé d'une plus pure essence:
Voyez ce que je suis; connoissez sa puissance. —

O prodige! à l'instant la caverne trembla.
Colomb plus que jamais s'émut & se troubla:

Il vit une lueur, claire, reſplendiſſante,
Qui le remplit d'effroi, de crainte, d'épouvante.
Il ne voit plus celui qui cauſe ſon erreur;
Il avoit diſparu pour convaincre ſon cœur.
Interdit & confus, renverſé ſur la pierre,
Livrant à ſon eſprit une inteſtine guerre,
Immobile, frappé, ſaiſi d'étonnement,
Colomb ſe repentoit de ſon aveuglement.
Sur le Mont Sinaï, quand la Loi fut donnée,
Dieu parut de la ſorte à la vue étonnée
D'un grand Peuple aſſemblé, qui ne méritoit pas
Les bienfaits ſinguliers que lui livroit ſon bras.
L'incrédule Colomb n'en uſa point de même:
Il revint ſur le champ de ſon erreur extrême;
Et demandant tout bas pardon de cette erreur,
Il entendit la voix du Vieillard bienfaicteur.
Tout étoit diſſipé. Sous le même viſage,
Aſſis au même endroit, il lui tint ce langage. —

Reprends tes ſens, Colomb; raſſure tes eſprits,
D'une juſte frayeur en ce moment ſurpris:
Tu n'as pas voulu croire; il a fallu convaincre
Ton cœur & ton eſprit difficiles à vaincre.
De ce rare bienfait jouiſſent peu d'humains.
Paul terraſſé jadis au milieu des chemins,
De fier perſécuteur par-là devint Apôtre;
Comme lui converti, tu peux en être un autre.
Mais aux Peuples nouveaux qui vont ſuivre ta loi
Pour ta Religion inſpire plus de foi;
Rien n'arrive de bon, ni d'utile ſans elle. —

Colomb, un peu remis de ſa crainte mortelle,
Voulut à deux genoux remercier l'Eſprit : —
Arrête !.... que fais-tu, Colomb ?... qui t'enhardit
A profaner ainſi tes vœux & ton hommage,
Lui cria l'habitant du céleſte héritage ?
Ils ne me ſont point dus ; je les rends comme toi,
A l'Être ſouverain qui n'eſt pas moins mon Roi !
Tout autre objet de culte eſt une idolâtrie,
Qu'avec toute rigueur il défend & châtie :
Prends-y garde, Colomb, dans le rang où tu cours ;
L'amour-propre reſſemble aux plus cruels vautours,
Il déchire ſans fin le cœur dont il s'empare ;
Réſiſter eſt l'effet d'une vertu bien rare ! —

O divin Meſſager, écho du Tout-Puiſſant,
Dit Colomb pénétré d'un repentir touchant,
J'avouerai tous mes torts, je reconnois mes fautes !
Indigne de prétendre à des faveurs ſi hautes,
Je n'en bénis que plus l'Auteur de nos bienfaits,
Et mets à le ſervir ma vie & mes ſouhaits !
Parlez, ô digne Agent de la voûte azurée !
Ma volonté vous eſt maintenant aſſurée ;
J'y borne déſormais mes vœux & mes plaiſirs,
Et promets de n'avoir jamais d'autres deſirs.
Qu'avez-vous à me dire ? Expliquez-vous, de grace :
Parlez, & j'obéis ; que faut-il que je faſſe ?
A tout exécuter mon eſprit ſe réſout. —

Commence par t'aſſeoir. Ecoute juſqu'au bout ;

Il me reſte à t'inſtruire où tes pas doivent tendre,
Et quel eſt le chemin, mon fils, que tu vas prendre:
Ne te rebute point par les difficultés;
Je ſerai, dit l'Eſprit, ſans ceſſe à tes côtés.

Il eſt à l'occident de la Mer où nous ſommes,
De vaſtes Régions, des Pays peuplés d'hommes;
Ils ſortent comme vous, quoiqu'en diront vos cœurs,
De ces mêmes parents, faux, prévaricateurs,
Qui vous ont entraîné dans leur chûte coupable,
Dont le crime a rendu l'homme ſi mépriſable.
Venus de l'Orient par des ſentiers perdus,
Vivants dans les déſerts, ignorés, confondus,
Ayant même effacé de leur foible mémoire
Les moindres notions de ce que l'on doit croire;
Ne connoiſſant ni Dieux, ni ſentiments, ni Loix,
Pareils aux animaux, n'habitant que les bois;
Sachant s'ils ſont à peine au-deſſus de la bête,
Et ſe livrant à tout, ſans que rien les arrête.
Ce ſont là les mortels qu'il te faut conquérir.

Quelques-uns moins groſſiers & plus faits pour jouir,
Ont un léger ſoupçon du bien & de l'honnête;
Mais de tes Lieutenants ils ſeront la conquête.
Tu ne pourras, mon fils, dompter, régir que ceux
Qui vivent dans l'état le plus calamiteux:
Le Ciel veut que tu ſois légiſlateur & pere
D'un Peuple juſqu'ici plongé dans la miſere;
Qu'en le civiliſant, tu mérites l'honneur
D'être nommé ſon chef choiſi par le Seigneur,

Qui remet en tes mains l'intérêt de ſa gloire.
O Colomb ! pourrois-tu dédaigner ta victoire?
Il n'eſt point de mortel qui, flatté de ce choix,
Ne mît à le remplir & ſon cœur & ſa voix.
Mais je lis dans tes yeux que ce bonheur te flatte,
Que ton ame, Colomb, n'en ſera point ingrate.
Semblable à Joſué conduiſant les Hébreux,
Aux deſſeins du Très-Haut tu borneras tes vœux,
Et marqué, comme lui, pour de grandes conquêtes,
Tu braveras la mort, la faim & les tempêtes.
Dieu récompenſera tes peines & tes ſoins;
Tes injuſtes rivaux en ſeront les témoins.
Mille & mille tréſors ſortiront des entrailles
D'une terre où ſe doit livrer tant de batailles;
Où les Européans, introduits après toi,
Porteront leurs forfaits & leur mauvaiſe foi,
Qu'ils rempliront d'horreurs, de troubles, de ravages;
Dont une Nation, par de honteux carnages (1),
Réduira preſque à rien les triſtes habitants;
A les perſécuter ennemis trop conſtants!
Tu n'imiteras point ces hommes ſanguinaires:
Mais tu regarderas, comme tes propres freres,
Des malheureux livrés à ta diſcrétion.
Dieu t'impoſe, mon fils, cette condition,
Et tu peux à ce prix compter ſur ſa promeſſe;
Sans quoi tu ſentirois ſa fureur vengereſſe.

---

(1) Les *Eſpagnols* coupables de tant d'excès d'inhumanité dans l'*Amérique*, que l'Iſle de *S. Domingue* eſt entiérement dépeuplée de Naturels.

Il te permet, pourtant, de ſoumettre tous ceux
Qui voudroient réſiſter à tes projets heureux:
Tu pourras employer la force de tes armes:
Commence auparavant par de plus nobles charmes.
Enſeigne, prêche, inſtruis, ſers-toi de ſon ſaint Nom;
Souviens-toi que toi-même as beſoin de pardon,
Et que, s'il te jugeoit ſuivant ton origine,
Tu n'échapperois point ſa juſtice divine.
Si l'homme, en ces inſtants, interrogeoit ſon cœur,
En eſt-il qui ne prît pour regle la douceur?

Voici ce que le Ciel en ce moment t'ordonne:
Retourne ſur tes pas, & cherche une Couronne
Qui de cet armement veuille faire les frais;
Puis ſoumets-lui, Colomb, tous tes futurs ſujets.
Dieu veut bien qu'en ce point tu travailles pour elle;
Engage-lui ta foi, ta conſtance, ton zele,
Il approuve déjà tout ce que tu feras:
Mais prends à cœur ſes droits, en ne t'oubliant pas.
Fais tes conditions, fais encor mieux les ſiennes,
Tu verras réuſſir & proſpérer les tiennes;
Quiconque penſe à lui dans ce qu'il entreprend,
Eſt ſûr de rencontrer le ſuccès le plus grand!
Vers les lieux d'où tu viens, cours, vole en diligence,
Dans l'Europe au plutôt va montrer ta préſence,
N'y cache point, mon fils, l'objet qui te conduit;
Mais voile nos ſecrets ſous la plus ſombre nuit:
Sers-toi, pour mettre au jour cet inſigne myſtere,
De tes talents connus, du ſavoir qui t'éclaire;
Dis-le de ton travail un fruit ſûr & réel;

Obſerve ſur le reſte un ſilence éternel.
Quand tes vaiſſeaux fendront le liquide ſillage,
Que rien ne te détourne, ou ne te décourage,
Et de tes compagnons laiſſant le cri mutin,
A l'Oueſt conſtamment ſuis toujours ton chemin.
Entends-tu Dieu tonner? Ton repentir le touche!
Pour mieux te confirmer il parle par ſa bouche. —

A l'inſtant, en effet, le temps le plus ſerein
Vit naître & produiſit un orage ſoudain:
Le tonnerre ébranla la grotte toute entiere;
Les éclairs redoublés offuſquoient la lumiere.
Colomb ſe proſterna, pour adorer celui
Qui daignoit en ce jour jeter les yeux ſur lui:
D'un cœur humble & ſoumis, dans un eſprit ſincere,
Il adreſſe au Seigneur cette courte priere: —
Mon Dieu! je ſuis à vous, diſpoſez donc de moi;
Je ne ſuivrai jamais que votre ſainte Loi! —

Releve-toi, Colomb, dit le Courrier céleſte,
Et des avis du Ciel écoute ce qui reſte.

Le Très-Haut a reçu ta priere & tes vœux;
Perſiſtes-y, mon fils, ſi tu veux être heureux:
Je vais t'abandonner. Sous différentes formes
Je te ſoulagerai dans tes périls énormes.
Tu ne me verras plus; mais tu m'éprouveras,
Dans les plus grands dangers, dans tous les embarras:
Je n'empêcherai point le mal que tu peux faire;
Il me faut reſpecter une Loi néceſſaire.

L'homme a ſa liberté pour le bien ou le mal,
Et c'eſt de ſa naiſſance un malheur capital!
C'eſt à lui de choiſir la route qu'il doit ſuivre:
Libre par un decret, il peut bien ou mal vivre.
Dans tes afflictions en marchant vers le bien,
Je te conſolerai, je ſerai ton ſoutien;
Mais, dès que vers le mal j'appercevrai ta courſe,
Tu ne trouveras plus en moi nulle reſſource.
O mon fils! retiens bien cette utile leçon,
Et fais-en ton profit; chaſſe juſqu'au ſoupçon:
Je dois te prévenir qu'une éternelle guerre
Par des eſprits malins vous eſt faite ſur terre;
Vous devenez, comme eux, trop déſobéiſſants!
Ne va point écouter ces Anges malfaiſants;
Ils te feroient, Colomb, perdre toutes tes graces,
Le bonheur qui te ſuit, fuiroit bientôt tes traces. —

A ces mots, l'Ange heureux, le divin Conducteur
Du Génois enflammé de ſon futur bonheur,
Lui dit, en ſe levant: — Retournons à cette heure,
Reprenons le chemin, mon fils, de ta demeure. —

En vain Colomb voulut interroger l'Eſprit;
Il n'en put rien tirer, ſinon qu'il répondit: —
C'eſt tout ce que le Ciel m'ordonne de te dire.
Dieu commande; obéis: ſa voix doit nous ſuffire.

Fin du deuxieme Chant.

ARGUMENT

ARGUMENT
DU
TROISIEME CHANT.

L'ANGE & Colomb retournent à la Ville. Le premier prêche non ſeulement Colomb, mais tout le Peuple qu'il ravit par ſes manieres & par ſes diſcours. Le Héros, embarraſſé dans ſes propres réflexions, ſe détermine à le conſulter encore; mais il le trouve mort. Un rêve lui préſente une partie des découvertes qu'il doit faire: il ſe décide, enfin, à partir pour l'Europe. Syſtême qu'il ſe forme en lui-même.

CHANT III.

LE ſoleil étoit preſque à la moitié du jour,
Quand l'Eſprit & Colomb ſe virent de retour.

LES ſecrets, révélés dans cette matinée
Où le Génois apprit ſa haute deſtinée,
Ne firent plus entr'eux un ſujet d'entretien;
Mais l'Ange d'un Vieillard conſerva le maintien.

Tout le monde croyoit, à ſon air, ſes manieres,
Qu'il eût ainſi blanchi ſur les ondes ameres,
Et qu'il fût de la Mer l'un des plus vieux Routiers (1),
Connoiſſant les chemins, les plus petits ſentiers.
Tous ſes diſcours ſenſés étonnoient davantage;
Ils ſembloient démentir l'état & le viſage:
Jamais Héros Chrétien n'annonça mieux un Dieu,
Dont il manifeſtoit les bontés en tout lieu:
On couroit après lui, pour le voir & l'entendre;
Nul, d'admiration ne pouvoit ſe défendre.
Il auroit convaincu les plus grands libertins!
Mais il ne s'adreſſoit qu'à de ſimples Marins,
Gens exempts du poiſon que répand l'Athéiſme,
Et dont l'eſprit groſſier ne tend jamais au Schiſme.

Arrive enfin le ſoir, où ſeul avec Colomb,
Il lui tint ce diſcours pour derniere leçon. —

Je te quitte, mon fils; le Ciel ainſi l'ordonne.
Je vais me préſenter devant l'auguſte trône
Du Maître que je ſers, & que tu dois ſervir
Juſqu'au temps où la mort viendra pour te ravir.
Sois exact à porter les ordres qu'il te donne,
Si tu veux qu'en mourant ce Juge te pardonne:
Cet inſtant, ô mon fils! ſi fort à redouter,
Eſt celui qu'ici-bas on ne peut éviter:
Combien peu d'entre vous ſavent en faire uſage!
Cette infortune, hélas! eſt votre propre ouvrage;

(1) Terme de Marine, qui ſignifie un Pilote expérimenté.

Vous êtes l'inſtrument du malheur qui vous ſuit ;
C'eſt vous qui vous plongez dans l'éternelle nuit.
Prends d'autres ſentiments, rejette la folie
De tous ces inſenſés dont la terre eſt remplie :
En ſuivant tes devoirs avec fidélité,
Ne te néglige point ſur l'hoſpitalité :
De toutes les vertus c'eſt la plus méritoire,
Et ſes droits ſont ſacrés, plus qu'on ne ſauroit croire ;
Elle marqua toujours un cœur ſenſible & bon.
On ne peut plaire à Dieu ſans ce précieux don.
Oui, ſans la charité, c'eſt en vain qu'on l'adore !
Tu ſais que Loth ſans elle eût péri dans Gomore ?
Envers moi, comme lui, tu t'es laiſſé toucher,
C'eſt par-là qu'à tes pas tu ſauras m'attacher.
J'ai déjà pris pour toi l'amitié la plus forte;
Mais crains que vers le mal le penchant ne t'emporte :
Il naît d'un noir levain qui germe dans vos cœurs,
Et qui produit toujours les plus grandes horreurs,
Si vous n'en étouffez la funeſte ſemence.
Du Ciel trop irrité recours à la clémence ;
O mon fils ! ce tréſor ne peut être épuiſé,
Et c'eſt un riche fonds qui n'eſt jamais uſé.
J'en ſolliciterai pour toi l'uſage utile :
Ne néglige donc rien pour le rendre fertile.

Adieu : je dois finir comme un autre mortel ;
Dieu défend d'y mêler rien de ſurnaturel.
Inhume, après ſa mort, comme un corps ordinaire,
Celui que je vais rendre à la vile pouſſiere
Dont il eſt compoſé tout ainſi que le tien,

Et je vole au séjour du véritable Bien. —

Muse, redis-moi donc ce qu'il faut que je fasse,
Pour soutenir un ton dont mon esprit se lasse?
La course est encor longue! &, sans doute, ma voix,
Trop foible pour suffire à ce glorieux choix,
N'arrivera jamais au bout de la carriere
Où tu vois que m'engage une imprudence altiere.
D'Icare malheureux j'envisage la mort:
Mais encor fût-il plaint; on rira de mon sort.
De quel droit, dira-t-on, un si froid Moraliste
Des ennuyeux du temps vient-il grossir la liste,
Et dans des vers plus durs que ceux de Chapelain,
D'un Poëme oublié retracer le destin?
Périssent avec lui ces Auteurs insipides,
Livrés à leur démon, sans verve, ni sans guides,
Qu'Apollon désavoue, à qui les doctes sœurs
Refusent en un mot leurs charmantes douceurs!...
Quoi! tu ris? Je t'entends. Tu présumes, ô Muse!
Que l'endroit où j'écris me servira d'excuse?
Que, si fort éloigné des sources du vrai goût,
En faveur du lieu seul on me passera tout?
Que l'on n'attend pas mieux sous un climat agreste?...
Après un tel aveu, quel frêle espoir me reste!
Mais, puisque tu le veux, Muse, continuons
D'entremêler nos Chants de semblables leçons.

Il étoit déjà tard. Colomb, rêvant sans cesse,
Ne put clorre ses yeux ouverts à la tristesse.
Cette perte annoncée avec tant d'appareil,
Le priva de nouveau des douceurs du sommeil: —

Comment venir à bout, disoit-il en lui-même,
D'un aussi beau dessein, de ce projet suprême,
Si, dès ce jour, je perds le sage Conducteur
Qui m'est venu porter cet espoir enchanteur;
Et si je ne concerte avec lui les mesures
Qui doivent mettre à fin de telles aventures,
Puis-je espérer jamais de les voir s'achever?
Il est bien des écueils que je saurai braver:
Combien en reste-il, où la prudence humaine
Échoue à chaque instant, ne résiste qu'à peine!
Il n'aura point voulu, par un triste récit,
Épouvanter mon cœur, étonner mon esprit.
Qui me protégera dans cette autre carriere?
Ai-je assez de crédit, ai-je assez de lumiere,
Pour m'aller présenter à la Cour de ces Rois,
Où je vais me montrer pour la premiere fois?
D'où vient m'abandonner en ce besoin extrême,
Où je ne pourrai rien du secours de moi-même?
Que dire? que répondre à tant de questions
Par où l'on détruira mes propositions?
Je me perds, disoit-il, dans ce cahos étrange!

Il faut que, malgré moi, j'en confere avec l'Ange:
Sur le point de me voir privé d'un tel secours,
A ses prudents avis je dois avoir recours;
Et, dès qu'il sera jour, devenu moins timide,
Je confierai ma crainte à ce céleste Guide.
Ce point ne peut entrer dans ce qu'il m'interdit.
J'aurai sans doute eu tort de ne l'avoir pas dit;
J'eusse déjà reçu ses conseils salutaires:

Que pourrois-je ſans eux ? Ils me ſont néceſſaires.
Quand je l'aurai perdu, lorſqu'il ne ſera plus,
Tous mes regrets alors deviendront ſuperflus;
Embarraſſé de tout, & ne ſachant que faire,
Je me verrai réduit au chagrin de me taire,
Et de manquer, peut-être, aux ordres ſouverains
Intimés de la part du Maître des humains.
Ecartez loin de moi cette erreur inſenſée,
Ajoutoit-il, grand Dieu, qui voyez ma penſée!
Ce n'eſt point que je doute, en ce preſſant devoir,
Du ſort qui m'eſt prédit, ni de votre pouvoir;
Mais je crains ſeulement, connoiſſant ſa foibleſſe,
L'infortune attachée à l'humaine ſageſſe;
Elle n'eſt que folie où vous l'abandonnez:
Que deviendrois-je, hélas! ſi vous m'y condamnez? —

Colomb, ſans y penſer, prononce une priere,
Que le Ciel attendoit pour ouvrir la barriere
Aux travaux infinis qu'il alloit commencer;
Il ne fut plus, dès-lors, beſoin de l'y forcer.
Tout ſe développant à ſa féconde idée,
Son ame du projet fut bientôt poſſédée:
Un jour plus lumineux l'éclaira dans l'inſtant.
Son eſprit raffermi ne fut plus inconſtant.
Tout-à-coup il lui tarde, en ſon ardeur nouvelle,
De courir au-devant de la voix qui l'appelle,
D'exécuter enfin ce vaſte & grand projet
Qui dépendoit d'un long & pénible trajet.
Rien ne l'arrête plus; tout lui ſemble facile;
Sur les ſuccès prédits il n'eſt plus indocile.

Tel un aveugle né qui pourroit voir le jour,
En feroit sur le champ l'objet de son amour;
Ainsi Colomb chérit le moment qui l'éclaire.

Il comptoit de revoir son Ange tutélaire;
Mais il avoit payé le tribut à la mort:
Il ne s'en apperçut qu'avec un vif transport.
Cependant, revenu de sa douleur mortelle,
Aux desseins du Seigneur il ne fut plus rebelle;
Et dès qu'il eut fait rendre au fantastique corps,
Les funebres devoirs qu'on rend par-tout aux morts,
Se livrant tout entier au transport qui l'agite,
Il ne fait plus de pas que vers la réussite.
Cette même journée aiguisant ses desirs,
Lui fit, quoiqu'en dormant, goûter mille plaisirs.

Accablé de sommeil, sur le bord du rivage
Où son esprit rêvoit à ce sublime ouvrage,
Il s'étoit endormi sous un ombrage frais,
Que des arbres touffus sembloient former exprès,
Pour mieux entretenir sa douce rêverie.
A peine la clarté lui fut-elle ravie,
Qu'un songe séducteur s'empara de ses sens;
Et lui représenta des objets ravissans.

Il se crut transporté dans de fertiles plaines,
Où jamais les moissons ne furent incertaines;
La terre ouvroit son sein à d'heureux habitants,
Qui vivoient sans travail, paisibles & contents;

Mais ſes productions étonnoient davantage.
Une forme inconnue, un air brut & ſauvage,
Plaiſoit au ſeul aſpect par ſa ſimplicité;
L'œil ne ſe laſſoit point de leur diverſité;
Les fruits de toutes parts y naiſſoient ſans culture,
Offrant aux yeux ſurpris leur étrange figure.
Tout étoit ſingulier dans ce nouveau Pays,
Les hommes, leurs façons, les maiſons, les habits:
On y voyoit régner un certain air barbare,
Qui préparoit d'abord au goût le plus bizarre;
Mais ce goût reſſembloit celui de l'âge-d'or,
Et les mœurs rappelloient ce rare & vrai tréſor,
Peut-être éclos, ſorti du cerveau des Poëtes
Toujours ingénieux à trouver des ſornettes.
Colomb dans ce moment les crut juſtifiés,
Tant les cœurs lui ſembloient étroitement liés.
Il vit une union ſi belle en apparence,
Qu'il la penſa ſujette à la perſévérance:
Un jour, déſabuſé de ce charme trompeur,
Il verra ce que vaut ſon éclat impoſteur!
Eſt-il quelque climat habité par des hommes,
Qui ne reſſemble en tout à celui dont nous ſommes;
Qui, des mêmes défauts pleinement infecté,
Puiſſe produire un cœur qui ne ſoit pas gâté?
De l'homme en tous les lieux c'eſt le ſûr appanage;
Il a droit en naiſſant à ce triſte héritage.
Colomb fut ſur ce point la dupe de ſon cœur,
Il crut trop follement un ſi parfait bonheur.
Mais il vit du réel en une autre matiere:
Cet objet réveilla ſon ame toute entiere.

C'ÉTOIT, de tout côté, le plus riche métal;
Aimant qui nous attire à ſon piege fatal,
Et qui dans tous les temps a cauſé notre perte.
Dans cent endroits la terre en paroiſſoit couverte.
Ce métal précieux, roi des divers métaux,
Montroit à découvert d'innombrables rameaux:
Et pour le recueillir, loin d'être difficile,
La main de l'Ouvrier devenoit inutile;
Le ſable à ramaſſer n'étoit pas plus aiſé.
D'un bien ſi peu commun ſe fût-on aviſé?
En le voyant, Colomb n'oſoit encor le croire;
Car il n'avoit rien lu de pareil dans l'Hiſtoire.
La Fable uniquement offroit à ſon eſprit,
Quelques foibles rapports avec tout ce qu'il vit:
Or, ſur du fabuleux, quel fonds pourroit-on faire?
Ce ſéjour n'en parut que plus imaginaire.
Plus il y découvroit d'étonnantes beautés,
Moins il oſoit s'en fier à ſes ſens enchantés.
Ce lieu ne lui ſembla comparable à nul autre:
La chair des Naturels différoit de la nôtre;
Inſectes, animaux, grains, fruits, terres, mers, cieux,
Étonnoient à la fois ſon eſprit & ſes yeux.
Jamais enchantement ne fut plus agréable,
Mais auſſi jamais rien ne parut moins croyable.

IL voulut approcher d'un de ces Naturels,
Qu'il trouvoit étrangers au reſte des mortels;
Quelque choſe qu'il fît, il n'en put rien apprendre,
Ces deux hommes entr'eux ne purent ſe comprendre.
Fâché de cet obſtacle, il ſe voyoit forcé

De renoncer au but qu'il s'étoit proposé,
Lorsqu'un réveil subit le rappellant au monde,
Retira le Génois de sa douleur profonde.

La nuit qui commençoit à couvrir l'horison,
L'oblige à revenir soudain à la maison,
Où les réflexions le suivirent en foule.
Mais, loin de regretter le moment qui s'écoule,
Il auroit préféré d'être beaucoup plus vieux,
Pour voir de son destin l'essor prodigieux.
Il reprochoit au temps sa lenteur ordinaire.
Un violent desir cherche à se satisfaire,
Et de ses mouvements l'ardente activité
Ne rejette rien tant que la captivité.

Malgré l'affreux état où son ame est plongée,
Amoureuse d'un bien dont elle est affligée,
Colomb livra ses sens au tranquille repos,
Et le sommeil sur lui versa ses doux pavots:
Il goûta cette nuit le calme & l'espérance;
Et ce fut là du Ciel l'infaillible assistance:
Le héros de la Mer du moins n'en douta pas,
Il en remercia son Conducteur tout bas.
En effet, c'étoit lui, secourable génie,
Qui d'un souffle divin, propre à rendre la vie,
Avoit de ses esprits tristement abattus,
Rétabli la vigueur & les mâles vertus.
Aussi, l'Astre du jour revenant à paroître,
De tous ses sentiments il ne fut plus le maître;
Un pouvoir inconnu captivant ce héros,
Le décida bientôt pour d'aussi grands travaux.

Déterminé dès-lors à partir pour l'Europe,
A ſes yeux deſſillés l'eſpoir ſe développe :
Une carte à l'inſtant tombée entre ſes mains,
Servit à l'éclaircir de ſes progrès certains;
Il ſe fit dès ce jour un ſi docte ſyſtême,
Qu'il ſut en effacer juſqu'au ton de problême.
Il eſſuya pourtant des revers inouis,
Aux yeux même de ceux qui furent éblouis,
Qui, n'appercevant rien de faux ni d'impoſſible,
N'oſerent ſe prêter à ce deſſein plauſible :
Le plus grand nombre crut ce projet inventé
Par un eſprit ſubtil, mais d'erreurs entêté,
Qui, pour des vérités donnant ſes impoſtures,
Vouloit qu'on approuvât de fauſſes conjectures.
Dieu le permit ainſi, pour montrer aux humains
Combien ils entrent peu dans ſes ſages deſſeins.
Qu'en ce qui peut toucher ſa divine ſcience,
Le plus docte ſavoir n'eſt toujours qu'ignorance,
Et que ſouvent le vrai paroît faux à leurs yeux,
Lorſque le faux ſurprend leurs ſens audacieux.

Essayons de donner, de ce ſyſtême unique,
Un plan ſenſible & tel qu'il fut mis en pratique.

Le Génois, inſpiré par l'Être ſouverain,
Poſſédoit le renom du plus ſavant Marin;
Il s'en étoit acquis le nom à juſte titre.
Tous les Marins entr'eux le prenoient pour arbitre:
C'étoit de leurs débats un Juge ſans appel.
Mais, tel eſt le deſtin d'un mérite réel,
Que plus il a d'éclat, plus il bleſſe la vue,

Et plus à le noircir il faut qu'on s'évertue !
Cet usage odieux empestant l'univers,
S'est introduit par-tout, dans ses recoins divers :
Quel endroit reculé sous les deux hémispheres,
Ne recela jamais de cœurs atrabilaires,
De ces gens envieux du mérite d'autrui,
Qui s'en font sans relâche une source d'ennui ;
Qui, privés de ce don & n'y pouvant atteindre,
Cherchent à l'écarter, encor mieux à l'éteindre,
Par les plus noirs complots tâchent de rabaisser
Ce qu'ils devroient plutôt songer à surpasser ?
Colomb en éprouva la licence honteuse !
Après avoir rendu sa science douteuse,
Quand on en vit l'effet & l'exécution,
On lui voulut ôter jusqu'à l'invention (1).
A quoi ne conduit point l'affreuse jalousie ?
C'est un chemin battu qui mene à l'infamie,
Un dangereux poison nourri dans les horreurs,
Et qui n'arme toujours l'esprit que de noirceurs !

En moins de rien Colomb eut tissu son systême,
Digne de lui valoir un pompeux Diadême :
Voici comme il fonda cet étonnant projet,
Sur qui devoit rouler un important objet.
Tel en use d'abord un Orateur habile,
Pour tourner les esprits d'une troupe indocile ;
Plus il craint de manquer le but de ses discours,

(1) Personne ne s'est plus vu en butte à la calomnie, que ce grand homme. On voulut faire éclipser l'honneur d'une si belle *découverte*, en publiant qu'il la devoit à un vieux Pilote, accueilli chez lui après un naufrage, & qui y mourut. C'est la fiction que j'ai adoptée.

Plus son esprit, de l'Art emprunte le secours.
C'est ainsi qu'autrefois le tonnant Démosthênes,
Ennemi de Philippe, agissoit dans Athênes;
Que Rome fournissoit tant de grands Orateurs:
De solides raisons gouvernent tous les cœurs. —

Le globe, disoit-il, est de figure ronde.
Il doit servir de frein à la Mer vagabonde.
Autrement quels remparts assez sûrs, assez forts,
La pourroient contenir dans ses fougueux efforts?
La Terre assurément tenant lieu de murailles,
La voit emprisonnée au fond de ses entrailles;
Sinon cet élément, errant de toute part,
N'auroit point de tenue & courroit au hasard.
Or, nous n'en connoissons qu'un fort petit espace:
Tout le reste est pour nous un secret qui nous passe.
Plus je consulte ici la sphere & ses contours,
Moins j'y vois de raisons pour fronder mes discours.
Oui, plus de la moitié ne nous est pas connue:
Étudions la Mer, regardons vers la nue,
Examinons des flots le retour tous les mois,
Et tous ces vents réglés qui regnent à la fois;
De leurs impulsions la cause ne peut être
Qu'un corps opaque & dur qui sait s'en rendre maître,
Et par où, renvoyés dans le même moment,
Ils reçoivent encor un nouveau mouvement.
Une balle de paume incessamment chassée,
Du mur qui la reçoit est toujours repoussée;
Un corps n'en frappe point un autre qu'à l'instant
Il n'en résulte un choc plus ou moins violent,

Selon que l'un des deux fait plus de réſiſtance. —

Colomb rendoit ainſi raiſon de ſa ſcience.
Il expliquoit le cours des vents occidentaux,
Dont il ſut obſerver les reſſorts inégaux:
Mais qui partant toujours de l'objet qui le guide,
Dans ſon opinion le rendoit intrépide;
Et delà ſoutenant qu'il n'eſt point de repos,
Il ſut imaginer encor plus à propos,
Que la Terre agitée en ſa circonférence,
Pour mieux y maintenir une juſte balance,
Avoit beſoin d'un poids, énorme balancier,
Qui ſur ſes fondements l'empêchât de plier.
C'eſt par où concluoit le héros maritime
En faveur du projet dont le ſuccès l'anime,
Qu'il eût voulu finir plutôt que commencer. —
Il faut, ajoutoit-il, pour contre-balancer
La maſſe épouvantable à nos yeux étalée,
Qu'il ſoit une autre Terre, à ſon poids égalée?
Et je ſuis ſi certain d'y pouvoir réuſſir,
Qu'au péril de mes jours je brûle d'y courir. —

C'est avec ce ſyſtême arrangé dans ſa tête,
Que Colomb crut devoir partir pour ſa conquête:
Tous ſes préparatifs furent promptement faits;
Il s'embarqua, le cœur & l'eſprit ſatisfaits,
Sans penſer qu'il n'eſt point de gloire qui ne coûte,
Et que mille chagrins l'attendoient ſur la route.
En eſt-il qu'un héros ne ſache ſurmonter?
Colomb en étoit un; il devoit tout dompter.

Fin du troiſieme Chant.

ARGUMENT
DU
QUATRIEME CHANT.

COLOMB s'embarque pour l'Europe. L'Enfer s'irrite de ſon voyage, & des ſuites qu'il doit avoir. Diſcours de Lucifer à ce ſujet. Tous les Démons prennent part à la querelle; ils s'arment, avec la Diſcorde, pour mettre les Princes hors d'état de tenter cette découverte. Colomb arrive à Gênes ſa Patrie, où il la propoſe au Sénat aſſemblé. Mauvaiſe réception qu'il reçoit. Le Peuple s'en moque comme les Grands. Prédictions qu'il leur fait.

CHANT IV.

TANDIS que le Génois, ſur la plaine liquide,
S'entretenoit au gré de ſon céleſte Guide,
Qu'il voguoit vers les lieux dont il reçut le jour:
Car ce fut là le choix dicté par ſon amour!
Les eſprits malfaiſants, occupés à nous nuire,
Auprès des Potentats veilloient à le détruire.
Ils ne purent changer les décrets du Seigneur,
Ce qui paſſa toujours leur pouvoir ſuborneur;

Mais, par tous les reſſorts qu'invente l'artifice,
Ils ſurent reculer l'inſtant heureux, propice,
Où Colomb s'engageant en d'immenſes travaux,
Devoit nous procurer tous ces Pays nouveaux,
Dont notre ambition pourroit ſe ſatisfaire,
Malgré tant de deſirs, ſon eſcorte ordinaire.

Ces Anges malheureux, nés pour nous tourmenter,
Juſqu'aux pieds des Autels ont droit de nous tenter:
Il faut une vertu qui n'ait point de pareille;
Sans quoi leurs faux avis, ſurprenant notre oreille,
Et ſe gliſſant au cœur qu'ils corrompent en tout,
Du bonheur éternel nous ôtent l'avant-goût.
Le Ciel leur en donna l'horrible privilege,
Pour punir des humains la race ſacrilege;
A moins que, ſurmontant cet étrange revers,
Leurs yeux ſur tant de maux ne ſoient ſans ceſſe ouverts.
Mais trop d'aveuglement fut toujours leur partage,
Pour qu'ils puiſſent jamais conjurer cet orage!
Il eſt peu de mortels faits pour ne rien riſquer
Avec des ennemis qui ſavent attaquer,
Dont la ruſe égalant la puiſſance infernale,
Nous déclare en ſecret une guerre fatale,
Et d'autant plus à craindre en ſes combats affreux,
Qu'un ennemi couvert eſt bien plus dangereux.

Dès qu'ils eurent appris cette rare conquête,
Ce projet éclatant pour qui Colomb s'apprête,
Leur nombreuſe cohorte en fut au déſeſpoir.
Tout parut en déſordre au ténébreux manoir.

Le

Le Monarque enfumé de ces noires contrées,
Où ne defcendent point les ames épurées,
Qui fervent de cachots aux coupables humains,
Malheureux artifans de leurs propres deftins,
Affemblant fes États, féjour de la vengeance,
Leur parle dans ces mots dictés par l'infolence : —

Notre perfécuteur renouvelle l'affront
Que fa haine autrefois imprima fur mon front.
Habitants fouterreins de nos demeures fombres,
Qui me reconnoiffez pour fouverain des ombres ;
Contraints de fuccomber fous une injufte loi,
Vous qu'un commun malheur réunit avec moi :
Jufqu'à quand, d'un courroux furieux, implacable,
Dont depuis fi long-temps le pouvoir nous accable,
Sentirons-nous l'effet du coup qui nous abat ?
Souffrirez-vous encor un nouvel attentat ?
Fideles compagnons de ma trifte fortune,
Songez qu'en tout ici notre caufe eft commune,
Et qu'on ne peut me nuire, ou me porter des coups,
Qui dans le même inftant ne retombent fur vous.
Du Ciel en ces bas-lieux précipités enfemble,
Un intérêt trop cher déjà nous y raffemble ;
Nous avons à venger l'affront le plus fanglant.
Rappellez-vous ce jour qui m'eft toujours préfent!
Cette funefte époque à jamais déplorable,
Où d'un tyran cruel la haine impitoyable,
Pour n'avoir pas voulu fubir un joug amer,
Déshonora ma main par ce fceptre de fer ;
Moi, plus digne que lui de tenir dans les miennes

Le signe impérial qu'il porte dans les siennes (1)!
De l'aveugle destin ces revers sont les jeux.
Je touchois au moment de nous voir tous heureux:
Que cet espoir flatteur fut de peu de durée!
Vous m'aidiez à changer le sort de l'Empyrée,
A détrôner un Roi que le hasard a fait,
Qui de nous maltraiter n'est jamais satisfait.
L'Univers alloit prendre une nouvelle face;
Je voyois le succès couronner mon audace;
Tout sembloit prospérer au gré de nos desirs:
Un instant nous valut de cuisants déplaisirs.
Vous le savez, amis: cette affreuse victoire
Fut le terme fatal qui souilla notre gloire.
Le vainqueur, trop enclin aux sentiments jaloux,
Nous fit bientôt sentir le poids de son courroux:
Il m'imposa la loi de régir cet Empire,
Il vous y fit servir sa vengeance & son ire;
Et, bourreaux devenus dans ce hideux séjour,
Il ne sauroit encor m'y souffrir une Cour.
Sa haine me poursuit, & vous poursuit vous-même.
Il voudroit m'arracher ce honteux diadême,
Ce sceptre qu'en mes mains le destin a remis,
Parce qu'il m'en faut un, que je regne où je suis.
Sa jalouse fureur, contre moi conjurée,
Enchaîne ma puissance & la tient resserrée:

(1) Allusion à l'idée qu'ont eue les Peintres, de représenter *Dieu le Pere*, ou l'*Eternel*, tenant sur ses genoux un *Globe*, symbole de l'empire universel.

Combien enfante-t-il de moyens tous les jours,
Pour arrêter ici la foule & le concours ?
Les hommes de tout temps livrés à nos furies,
N'exercent presque plus leurs rigueurs endormies ;
Tout languit ici-bas ; cet empire est détruit,
Si vous n'y ramenez le bonheur qui nous fuit.

Dans le vaste contour que l'Univers enserre,
Il restoit un Pays, inépuisable terre,
Où les humains naissoient à vos loix asservis :
Ils ne profitoient point des faveurs de son fils ;
Lui qui sur un gibet, théâtre d'infamie,
Pour ruiner ces lieux perdit exprès la vie.
De ce lâche complot, que vous n'ignorez pas,
Une secte naquit funeste à nos États (1) ;
Elle en a dépeuplé les cavernes profondes,
Et l'on veut aujourd'hui qu'elle passe les ondes ;
Que, dans tous les Pays où seuls nous dominions,
Elle aille enfin briller aux yeux des Nations.
Verriez-vous, chers suppôts ! d'un œil sec & ttanquile
Achever de flétrir une gloire inutile ?
Partez ; & parcourez la région de l'air :
Armez-vous de vos traits, épuisez tout l'Enfer :
Volez dans les climats où ce projet se trame :
Conformez-vous en tout au courroux qui m'enflamme.
Vos intérêts, les miens, exigent que là-haut,
Aucun de vous trompé n'y soit pris en défaut ;

(1) Le *Christianisme*, qui a porté de si terribles coups aux *Démons*, & dont la *Morale* est si belle, si pure.

De ce Dieu ſi jaloux redoutez la fineſſe,
Armez-vous, comme lui, de ruſe & de ſoupleſſe;
Et de ſes fiers Agents, ſatellites pieux,
Imitez en tous points l'eſprit inſidieux.
Allez, chers compagnons: qu'à mes vœux tout réponde:
Montrez votre ſavoir, & que le Ciel en gronde. —

Par d'auſſi noirs propos ſa rage s'exhala,
Et, prompts à la ſervir, chacun ſe ſignala:
L'un fait proviſion de fiel & d'amertume;
L'autre court s'abreuver de ſoufre & de bitume;
Certains prennent un corps ſur le nôtre formé,
D'autres n'en veulent qu'un, d'air ſubtil renfermé;
Mais le Chef, plus méchant que tout l'Enfer enſemble,
S'arme des paſſions ſous qui l'Univers tremble,
Plus terribles cent fois pour les foibles mortels,
Que les plus grands tyrans, que des bourreaux cruels!
Enfin tous à l'envi, pour troubler la nature,
S'empreſſent de puiſer dans une ſource impure.
Tels on voit parmi nous, preſque auſſi démons qu'eux,
Et que le Ciel punit en des temps orageux,
Tous les préparatifs d'une guerre prochaine,
Où notre ame s'exerce à n'être qu'inhumaine.

La Diſcorde ſur-tout, allumant ſes flambeaux,
Se diſpoſe à courir ſur la terre & les eaux;
A l'affreux ſifflement des ſerpents qui la couvrent,
La nature frémit, & les tombeaux ſe r'ouvrent.
Elle vole d'un trait chez tous les Souverains,
Qui de l'Europe entiere entraînoient les deſtins,

Et, ſur toutes les Cours ſoufflant ſa bile noire,
Y cauſa des horreurs qu'on auroit peine à croire.
Les Eſprits infernaux ſecondant ſes poiſons,
Tramoient de leur côté d'horribles trahiſons.
Pour mieux ſuivre un deſſein où rien ne les arrête,
Ils accordent un temps de repos & de fête
A ces infortunés que le crime a proſcrits,
Et qui de leurs forfaits ſont juſtement punis.
Des tourments ſuſpendus, contre toute apparence,
Rendirent aux damnés la joie & l'eſpérance;
Ils crurent que le Ciel, trop ſenſible à leur ſort,
Alloit en ce moment les rappeller au Port:
Mais ils ſont ſans retour dans ces ſombres demeures!

Durant tant de rumeurs, Colomb comptoit les heures;
Le vaiſſeau, ſelon lui, marchoit trop lentement.
Tantôt ſur le tillac couché nonchalamment,
Toujours enſeveli dans un morne ſilence,
Se permettant à peine un peu de ſubſiſtance,
Il tournoit ſes regards vers le lieu d'où ſon cœur
Tiroit en cet état un ſentiment vainqueur.
Il n'y ſauroit penſer ſans qu'un charme l'attire,
Que, malgré lui, ſon ame en ſecret ne ſoupire;
Tantôt il paroiſſoit inquiet, agité,
Promenant le deſir dont il eſt tourmenté.
A le voir ſe livrer au trouble qui l'agite,
Chacun l'y crut atteint d'une rage ſubite:
Dans le navire entier on ignoroit le prix
De ces ſages tranſports dont on étoit ſurpris;
Colomb n'avoit rien dit de leur cauſe à perſonne.

C'eſt ainſi que, ſouvent, preſque tout nous étonne :
Trop prompts à condamner ce que nous ignorons,
Trop lents à découvrir ce que nous admirons.

De ſon retour Colomb vit enfin la journée.
Il contemploit déjà la Méditerranée,
Cette Mer ſi fameuſe en grands événements,
Et qui baigne les murs des Génois imprudents,
Fiers du riche tribut que l'onde leur apporte :
Bravant alors des Rois l'impuiſſante cohorte,
Ils voyoient plier tout ſous leurs proſpérités ;
Ils étoient bien venus dans toutes les Cités ;
On ne parloit que d'eux, ſur la terre, ſur l'onde,
Leur Ville receloit les richeſſes du monde.
Que les temps ſont changés ! cette Ville à préſent,
Pour qui la redoutoit, n'a plus rien d'impoſant :
Elle eût peut-être acquis l'empire de la Terre,
Sans un aveuglement qui lui livra la guerre ;
Ce terme fut celui que le Ciel lui marqua.

Colomb, pour l'enrichir, dans ſon ſein débarqua :
Fait pour mettre le comble à la noble induſtrie,
Il venoit propoſer d'éclairer ſa Patrie.

S'étant fait introduire au Sénat aſſemblé : —
Sénateurs, leur dit-il, vous, Doge ſignalé,
Vous voyez devant vous un Citoyen fidelle,
Dans ces murs illuſtrés que ſon devoir rappelle.
J'ai découvert qu'au bout de cette vaſte Mer,
Dont l'unique ſoutien ne ſauroit être l'air,

Il eſt, ſans contredit, des Terres inconnues.
Des Nations ſans doute y ſeront parvenues,
Par le Levant du monde, où doit toucher ſa fin;
Et j'y fonde à coup ſûr un important deſſein.
Ces Terres doivent être à nos Terres égales :
Ce ſera déſormais les Régions Auſtrales (1).
Le Globe (on en convient) parfait en ſa rondeur,
N'a, dans l'autre ſyſtême, aucune profondeur.
Il faut conjecturer que toutes ſes parties,
Par un Dieu créateur à leur tout aſſorties,
Ne ſauroient conſiſter en ce que nous voyons:
Le flambeau qui nous luit prend ici ſes rayons,
Ou plutôt, en paſſant il nous les communique;
Car il puiſe autre part ſa clarté ſympathique,
Cette vive chaleur qui comble tous nos vœux.
Mais, quand il diſparoît, où porte-t-il ſes feux?
Sans jamais y manquer ſa courſe eſt journaliere;
Abſent de nous la nuit, que devient ſa lumiere?
Laiſſons penſer & dire au vulgaire ignorant,
Que pour ſe repoſer il s'endorme un inſtant!
Nous diſons, il eſt vrai, que le ſoleil ſe couche:
Un langage auſſi faux n'eſt jamais qu'en la bouche;
Notre eſprit ne conçoit dans cet Aſtre charmant,
Qu'une action ſans fin, éternel mouvement.

---

(1) Par rapport aux connoiſſances de nos jours, tout ce diſcours de *Colomb* paroîtroit, aux yeux de quelques perſonnes, une abſurdité groſſiere, ſi je n'avertiſſois qu'il eſt conforme à l'ignorance de ces temps-là. En effet, toutes les parties de la *Philoſophie* étoient preſque ignorées; à peine un petit nombre de ſavants oſoit-il rechercher des opinions nouvelles!

L'Auteur qui le forma comme œil de la nature,
Veut qu'il brille en tout temps ſous ſa même parure,
Et que tournant autour de l'Univers entier,
Il y faſſe tout croître & tout fructifier.
Lorſqu'éloigné de nous, & parcourant la Terre,
Il regne tour-à-tour ſur tout ce qu'elle enſerre;
Qu'il y mene avec lui les fécondes ſaiſons,
Meres dans tous les lieux des utiles moiſſons;
Qu'il fait place à l'hiver & ſa ſuite ordinaire,
Il procure l'été ſous un autre hémiſphere:
C'eſt un arrangement qu'on ne peut diſputer,
Et qui vient à nos yeux ſouvent ſe répéter.
De même, en des endroits, quand la nuit de ſes voiles
Vient couvrir les humains endormis ſous leurs toiles,
Dans d'autres, l'horiſon brillant du plus beau jour,
En ce même moment leur vient faire ſa cour;
Le dirai-je! eſt-ce là de moindres phénomenes?
Ce n'en ſont pourtant pas des choſes moins certaines.
Mais celles que j'annonce ont autant de grandeur,
Et ne font pas moins voir le divin Créateur!
Je juge (& j'oſerois l'aſſurer ſans ſcrupule)
Qu'il eſt plus d'un Pays ſous l'âpre canicule,
Où l'on voit dominer ſa brûlante ſaiſon,
Peu propre, je le crois, pour aucune moiſſon (1).

(1) On avoit long-temps cru que les *Terres* qui approchoient le plus du *Pole Méridional*, devoient être inhabitables. Les voyages que l'on y a faits, ont depuis démontré le contraire. Elles ſont non ſeulement habitables & habitées; mais, choſe ſurprenante & qui ne devoit point ſurprendre, ſi l'on eût mieux connu le cours du ſoleil, c'eſt qu'on y rencontre des glaces & un froid auſſi violent que ſous le *Pole du Nord*.

Le midi de la Terre eſt encor à connoître:
Ce ne ſont point les ſeuls qui tardent à paroître,
A ſe montrer à nous avec tous leurs appas,
Et l'Occident du monde eſt dans le même cas;
C'eſt là que je prétends, ſous un climat fertile
Que régit & gouverne une zone tranquile,
Y rencontrer auſſi des lieux à découvrir,
Et ce ſont les projets que je viens vous offrir.

Magnanimes Seigneurs, ſongez combien de gloire
Va rendre votre nom célebre dans l'Hiſtoire!
Et quelque honneur qui doive en rejaillir ſur moi,
Le bien de cet État fait ma ſuprême loi;
Je ſais qu'au plus haut point ſa ſplendeur eſt montée,
Mais ſa puiſſance encor pourroit être augmentée.
Il s'agit, en un mot, d'un auſſi grand objet,
Que les frais n'en ſont rien pour un pareil ſujet.
Je voudrois être utile à ma chere Patrie:
Le ſuccès eſt certain; je braverai l'envie.
J'eſpere que le Ciel confirmant mes deſirs,
Fera bientôt ceſſer de trop juſtes ſoupirs. —

Le digne Citoyen que Gênes a vu naître,
S'exprima de la ſorte, & beaucoup mieux peut-être
Il eut bientôt compris, aux yeux des aſſiſtants,
Combien de ſa harangue ils étoient mécontents.
On taxa devant lui ſes projets de chimere;
On ne l'épargna pas: le Sénat en colere,
Offuſqué par l'Eſprit ténébreux, infernal,
Pour inſulter Colomb, afficha le ſignal.

Il eſt traité de fou par toute l'Aſſemblée.
Ce ne fut plus qu'un cri dans la Ville aveuglée.
Hué de toutes parts pour prix de ſes avis,
A ſes Concitoyens témoignant ſon mépris,
Colomb en cet inſtant doué de prophétie,
Leur prédit les revers dont leur faute eſt ſuivie.
Ainſi dans Iſraël, quand ce Peuple mutin,
Abandonnant le ſoin de ſon culte divin,
Se livroit à des Dieux d'une Terre étrangere,
Des Prêtres inſpirés prédiſoient ſa miſere. —

J'AI grand tort, diſoit-il, d'avoir pu préſumer
Qu'étant né parmi vous j'euſſe dû vous charmer,
Nation inconſtante, encor plus inquiete!
Dans ſon Pays d'ailleurs, qui fut jamais prophete?
Je voulois ſatisfaire au penchant de mon cœur:
J'en ſuis trop mal payé par votre accueil moqueur.
Ah! je pourrois plutôt enrichir vos Provinces,
Qu'il ne vous eſt aiſé de réſiſter aux Princes
A qui tout votre orgueil déplaît depuis long-temps;
Prenez-y garde enfin, Génois trop inconſtants!
Contre vous courroucé le Ciel ainſi m'inſpire:
Vous allez voir tomber votre fragile empire,
Comme un frêle roſeau, triſte jouet du vent,
Qui l'agite ſans ceſſe & l'arrache ſouvent.
Les Rois qu'indignera votre audace imprudente,
Vous gardent une fin honteuſe, humiliante;
L'un d'entr'eux quelque jour ſoumettra votre Chef (1)

(1) *Louis XIV*, qui obligea ſon *Doge* de venir à *Verſailles* lui faire excuſe, & qui, pour que la ſoumiſſion fût plus éclatante,

A dégrader en lui ce ſuperbe relief,
Qui, par-tout annonçant vos fieres deſtinées,
L'égale en ſa hauteur aux Têtes couronnées:
Oui, bientôt vous ſerez dans un tel abandon,
Qu'il faudra que pour vous il demande pardon.
Tous vos États en proie aux ſoldats mercenaires,
Verront s'armer contr'eux juſqu'à des inſulaires,
Que le deſtin rangea ſous votre dure loi,
Mais qui pour s'en ôter voudront élire un Roi (1).
Alors de tous côtés pour dompter les rebelles,
Conſerver votre État, & venger vos querelles,
L'arrogante fierté qui vous a rendu ſourds,
Des Rois, que vous bravez, mendiera le ſecours.
Ce que vous rejettez & qui vous importune,
Pourroit ſeul empêcher cette juſte infortune;
Et ce ſeroit pour vous une ſource d'éclat!
Vous ne méritez pas, Peuple inſenſé, Sénat,
Nation indomptée où j'avois pris naiſſance,
Que je veuille affermir votre injuſte Puiſſance.
J'avois tort d'accourir des rivages lointains,
Et de vous préférer à tant de Souverains,
Pour dépoſer chez vous un ſecret ſalutaire,
Qui vous auroit rendu l'Univers tributaire.

---

contraignit la *République* fiere & ſuperbe, à déroger en cela à ſa conſtitution fondamentale: c'eſt qu'il ne put être deſtitué, quoique le Doge ne puiſſe ſortir ſans perdre ſon Etat.

(1) Le *Baron de Neuhof* élu Roi de *Corſe*. Les Génois, pour le chaſſer & réduire les *Corſes* rebelles, ſe ſont vus forcés de recourir aux armes de la *France*, qui poſſede aujourd'hui cette Iſle par la ceſſion qui lui en a été faite.

De mes progrès dans peu vous ferez les témoins,
Oui, vous regretterez mon amour & mes soins;
Il ne sera plus temps: ce florissant commerce,
Cet opulent négoce où votre ardeur s'exerce,
Refusera ses dons à tous vos vains souhaits.
Je vais partir, ingrats, pour ne vous voir jamais (1)! —

Ainsi Colomb sortit de sa Ville natale,
Aux regards étrangers superbe Capitale,
Mais par des factions déchirée au-dedans,
Et s'armant de rigueurs pour ses propres enfants;
Aussi n'y vivent-ils qu'au milieu des alarmes!
En butte aux trahisons qui pour eux ont des charmes,
Est-il de Citoyen, par son goût emporté,
Qui n'attente en secret contre la liberté?
Tel en étoit l'esprit, quand Colomb, bien plus sage,
Cherchoit à détourner ce funeste présage,
En présentant à tous un projet que l'honneur,
L'intérêt, tout enfin rendoit au moins trompeur.

Mais vit-on réussir quelqu'un dans sa Patrie?
Qui l'entreprend, d'abord couvert d'ignominie,
Eût-il la gloire même empreinte sur le front,
N'y sauroit espérer qu'un immortel affront.
Telle est de nos travers l'injustice criante:
Ce que l'on voit de loin, d'une image riante
Emprunte malgré nous le séduisant aspect;
Voilà pour tant d'erreurs d'où vient notre respect.

---

(1) Le *Commerce* brillant que *Gênes* faisoit pour lors, a cessé depuis l'époque de la découverte de l'*Amérique*. La République a depuis réparé sa faute envers Colomb, en lui érigeant une Statue.

Apperçu de trop près, par un effet contraire,
Le même objet toujours ne paroît que vulgaire;
Nos yeux accoutumés à ce que nous voyons,
Ne l'envisagent plus sous de nouveaux crayons.
Pourquoi ne veut-on pas, aveugles que nous sommes,
Que nos Concitoyens deviennent de grands hommes!
Est-ce qu'en leur enfance ils nous auroient séduits,
En nous accoutumant à les voir trop petits?
Oui, l'ame prend l'essor, & le cœur du courage,
Lorsque de ses liens notre corps se dégage!

Quittons la vieille erreur des âges & des temps,
Elle a souvent causé des malheurs trop constants!
Une femme eût sauvé la malheureuse Troie
Du secret artifice où le Grec se déploie,
Sans la prévention de ses Concitoyens (1);
Il en coûta la vie à cent mille Troyens,
Et la destruction d'une Ville superbe
Dont les murs sont depuis ensevelis sous l'herbe.
Honte des Nations, fastes de l'Univers,
Je vous cite à regret pour appuyer mes vers:
Vous êtes pleins de traits, ou sacrés, ou prophanes,
Qui prouvent un travers, raison, que tu condamnes!

Fin du quatrieme Chant.

---

(1) *Cassandre*, fille de *Priam*, laquelle donna d'excellents conseils aux Troyens, pendant le siege de leur Ville par les *Grecs*, sans qu'on voulût l'écouter. Elle ne put même faire comprendre qu'il falloit se défier du *cheval de bois*, invention de l'artificieux *Ulysse*, qui savoit mettre à profit la superstition des Peuples.

ARGUMENT
DU
CINQUIEME CHANT.

COLOMB, indigné du refus que l'on avoit fait à Gênes de ſon projet, quitte l'Italie pour paſſer en France. Charles VIII ne peut accepter ſes offres. Il va en Angleterre, où il eſt très-bien accueilli par Henri VII, mais qui veut remettre à d'autres temps l'exécution de cette grande entrepriſe. Il ſort donc de la Grande-Bretagne, pour aller en Portugal, où il eſt vilainement trompé. Enfin il ſe retire, par derniere reſſource, auprès de Ferdinand & d'Iſabelle. Il y eſſuie toutes les longueurs ordinaires à la Cour d'Eſpagne, en ces temps-là.

CHANT V.

CEPENDANT le Génois ſi mal reçu des ſiens,
Dans l'Europe auſſi-tôt chercha d'autres ſoutiens;
D'abord il y choiſit la France ou l'Angleterre:
L'une & l'autre voyoient la diſcorde & la guerre
Partager les eſprits en tant de factions,
Que l'on n'y reſpiroit que les diſſentions.

Depuis peu le Français, heureux en ses Monarques,
En venoit de perdre un sous le ciseau des Parques (1),
Singulier en tous points, & qui, simple de mœurs,
Étaloit quelquefois de hautaines humeurs :
Humble, fier & dévot, inhumain & timide,
Courageux par état, généreux & perfide ;
Avare, libéral, fourbe, dissimulé,
Voulant être obéi dès qu'il avoit parlé ;
Bien moins aimé que craint, sachant se faire craindre,
Et maître distingué dans le grand art de feindre ;
Féroce en ses desirs toujours impétueux,
De vices, de vertus, composé monstrueux.
La France doit pourtant beaucoup à sa mémoire,
Et de ce regne sort presque toute sa gloire.

Il venoit de mourir, laissant un jeune fils
Soutien trop chancelant de l'empire des lys (2) !
Ce Roi ne ressembloit du tout point à son pere ;
Il avoit d'autres mœurs, un autre caractere :
Facile, bon, sans ruse, exempt des passions
Qui des Princes d'alors régloient les actions ;
Mais, un peu trop borné dans son étroit génie,
Du trône il sentit tard la valeur infinie.

---

(1) *Louis XI*, qui mourut au *Plessis-les-Tours*, le 30 d'Août 1483 : il étoit pere de *Charles VIII*, qui régnoit au temps de la découverte de l'*Amérique*.

(2) *Charles VIII* dont la foible santé faisoit appréhender qu'il ne vécût pas long-temps ; ce fut la principale raison des troubles qui agiterent sa minorité, divers prétendants se formant des partis dans l'Etat.

Peut-être de ſon pere étoit-ce là le fruit ?
Il ne ſavoit que trop comme il s'étoit conduit ;
Et, n'étant que Dauphin, quel trouble domeſtique
N'avoit point apporté ſon humeur deſpotique (1) ?

L'État ne tarda pas à ſe voir tout en feu.
Gouverné par ſa ſœur, la Dame de Beaujeu,
Femme forte, hardie, intriguante, guerriere,
Aux déſordres bientôt elle ouvrit la barriere (2).
Louis l'avoit donnée à ſon fils pour l'aider
A porter le fardeau qu'il alloit lui céder;
Sans ſonger qu'un rival, jaloux de ce partage,
Voudroit lui conteſter un ſi bel héritage.
C'étoit l'un de ces Chefs d'une auguſte Maiſon,
Et de l'arbre royal le ſecond rejeton :
Prince qui, des Français l'amour & l'eſpérance,
Sut mériter le nom de *Pere de la France* ;
Et qui faiſant chérir la douceur de ſes Lois,
Devint bientôt après le modele des Rois (3).

Ce Royaume engagé dans des guerres civiles,
Dont les feux embraſoient les campagnes, les villes,

(1) *Charles VII*, pere de *Louis XI*, après avoir conquis ſon Royaume à la pointe de l'épée, eut le chagrin de voir ce fils révolté contre lui.

(2) Cette Princeſſe, épouſe d'un *Bourbon Sire de Beaujeu*, étoit fille de *Louis XI*, qui l'aimoit tendrement: ſa *Régence* cauſa beaucoup de troubles dans la France, parce que le *Duc d'Orléans* y prétendit en qualité de premier Prince du Sang.

(3) C'eſt ce même *Duc d'Orléans*, qui a depuis régné ſous le nom de Louis XII. Il fut ſurnommé le *Pere du Peuple.* Quel titre ! & combien un Roi en doit être flatté !

Diviſoient tous les cœurs, de leurs fureurs épris,
(Orages excités par les malins Eſprits !)
N'étoit rien moins que propre aux grandes entrepriſes,
Qui valurent, depuis, tant de Cités conquiſes,
A cet État fameux, le berceau des Guerriers
Par qui l'on a tant vu moiſſonner de lauriers.
Colomb s'en apperçoit. Charle étoit en Guienne,
Pour ſoumettre un vaſſal qui s'attiroit ſa haine (1)
Notre héros paroît : le Roi le reçoit bien,
Écoute ſon projet, mais ne lui promet rien : —
Je goûte vos deſſeins, ils me ſemblent utiles,
Mais il faudroit des temps plus ſereins, plus tranquiles, —
Répondit le Monarque avec beaucoup d'égards.
Colomb, congédié, tourne ailleurs ſes regards.
Le Prince en cet inſtant ne prévit pas ſans doute,
Combien ſes ſucceſſeurs, que l'Univers redoute,
Par ce chemin offert à ſa naiſſante ardeur
Acquerroient quelque jour de force & de ſplendeur ?

L'Angleterre fut donc ſa nouvelle reſſource.
Colomb marcha vers elle, y dirigea ſa courſe.
Il arriva, le cœur rempli d'un vain eſpoir,
Dans des murs où l'on vit régner plus d'un pouvoir ;
Où chaque Citoyen, écoutant ſon délire,
N'a que trop encenſé l'eſprit qui le déchire :
Les uns, ſoumis au joug d'un légitime Roi ;
D'autres, Républicains, n'en ſuivant que la loi,

(1) Un Comte de *Comminge*, que *Charles VIII* alla châtier, & dont l'époque eſt à-peu-près de ce temps-là. Voyez là-deſſus l'*Abrégé Chronologique* de l'inimitable Préſident *Hénault*.

Toujours prêts à détruire un pouvoir qui les gêne,
Et ne faiſant jamais qu'appeſantir leur chaîne,
Libres ſans liberté, n'en ayant que le nom,
Oſant s'attaquer même à la Religion.
Londres leur Capitale, aujourd'hui ſi célebre,
Dont le coup-d'œil de loin annonce un lieu funebre (1),
Mais qui de près ſe change en un des plus beaux lieux,
Capable d'enchanter & le cœur & les yeux,
Renfermant dans ſon ſein tous les tréſors du monde,
Et, par-là, prétendant à l'empire de l'Onde;
La mere du ſavoir, l'aſyle des Beaux-Arts,
Qui ſe ſont introduits dans ſes heureux remparts,
A l'abri des combats que l'ignorant leur livre
Sous les fauſſes couleurs dont il ſait les pourſuivre:
La richeſſe accompagne en ce libre ſéjour
Quiconque a des talents, à qui l'on fait la cour.
Londres, dis-je, pour lors étoit bien peu de choſe!

Le héros de la Mer arrive, & s'y repoſe,
Attendant le moment de ſe montrer aux yeux
Du Monarque nouveau qui régnoit dans ces lieux:
On le nommoit Henri (2); Roi ſage, magnanime,
Succeſſeur de Richard dont il punit le crime.

---

(1) Ceux qui ont vu cette Ville fameuſe, conviennent unanimement qu'on la prendroit au loin pour une charbonniere, paroiſſant toute en fumée, par la prodigieuſe quantité de charbon de terre qui s'y brûle; mais la magnificence de ſes édifices fait bientôt changer de langage.

(2) *Henri VII*, connu ſous le titre de *Comte de Richemont*, Prince dont les Hiſtoriens s'accordent à dire beaucoup de bien, quoiqu'il y en ait qui le taxent d'une avarice ſordide: il défit en bataille rangée

Ce Prince vertueux fut, d'un commun accord,
Surnommé de ſon temps le *Salomon du Nord ;*
Auſſi, rien n'égaloit ſon zele & ſa prudence,
Pour relever les loix, réprimer la licence,
Arrêter les abus & la diviſion
Qui troubloient le repos de la triſte Albion :
Car elle étoit en proie au plus affreux déſaſtre.
Les célebres Maiſons d'Yorck & de Lançaſtre,
Jalouſes de régner ; pour ſoutenir leurs droits
Agitoient tout l'État réduit preſqu'aux abois.
Pendant leurs démêlés, une troiſieme race
En avoit ſuſpendu l'effet & la menace,
En régnant ſous le nom de *Princes Angevins ;*
Richard fut le dernier de tous ces Souverains (1).

Notre héros comprit qu'à ſes projets fatale,
Cette déſunion de la Maiſon Royale
Empêcheroit ſans doute, en ces calamités,
Qu'ils ne fuſſent reçus & peut-être écoutés :
Il ſe préſente au Roi, perdant toute eſpérance. –
Grand Prince, dit Colomb, votre rare vaillance,

---

le *Tyran de l'Angleterre*, lequel y perdit la vie ; après cette mort, *Henri* ſe mit la Couronne ſur la tête, à laquelle il avoit de très-légitimes prétentions.

(1) *Richard III*, ſurnommé *le Boſſu*, Prince auſſi mal fait d'eſprit que de corps ; il fut le dernier de la branche *Angevine*, ou des *Plantagenets* : c'étoit un monſtre par ſes cruautés & ſa tyrannie. Voyez ce qu'en diſent les Hiſtoriens Anglais, & ceux même des autres Nations qui s'accordent aſſez là-deſſus.

Votre amour pour ce Peuple, & vos ſoins fortunés,
Ont été par le Ciel juſtement couronnés;
A jamais puiſſiez-vous régner ſur l'Angleterre,
Y faire aimer la paix, en éloigner la guerre!
Il ne vous manque plus, parmi tant de faveur,
Que d'en étendre au loin le nom & la grandeur.
Trouvez bon qu'à vos pieds j'apporte une conquête,
Que ce Ciel bienfaiſant peut-être vous apprête,
Et qui, de cet État employant les vaiſſeaux,
Vous rend Maître abſolu de la terre & des eaux.
Ordonnez qu'en ſecret je puiſſe rendre compte
D'un projet qui n'a rien que mon cœur ne ſurmonte:
Quoi qu'on doive penſer d'un ſi hardi deſſein,
J'en réponds ſur ma tête; il n'eſt point incertain. —

Le Monarque voulut l'examiner lui-même.
Peu ſemblable à ces Chefs, d'une indolence extrême,
Qui ſe confiant trop dans le rapport d'autrui,
Ne ſauroient rien apprendre, ou ne voient qu'à-demi.
Henri, ſage, éclairé, rempli de ſapience,
Et, quoique Souverain, cultivant la ſcience,
N'eût pas ſi-tôt jeté les yeux ſur ce projet,
Qu'il en connut d'abord & la cauſe & l'effet.
Il comble le Génois de ſi grandes largeſſes,
D'éloges ſi flatteurs, lui fait tant de careſſes,
Que le foible Colomb alloit y ſuccomber,
Quand ſon divin Mentor l'empêcha de tomber,
Ranimant ſon eſprit par un ſouffle inviſible.
C'eſt ainſi pour un Roi que tout devient poſſible;
Une parole, un mot de douceur, de bonté,

A bien plus de pouvoir que ſon autorité !
Le Prince, pour tenter le héros maritime,
Promit de le tenir dans une haute eſtime,
S'il vouloit à ſa Cour demeurer déſormais,
Offrant de l'accabler d'honneurs & de bienfaits.
Il trouvoit, diſoit-il, ſon deſſein vraiſemblable :
Mais il falloit attendre un temps plus favorable ;
Il étoit ſur ſon trône encor mal affermi ;
Il avoit à ſonger à plus d'un ennemi :
Mais bientôt une paix, à ſes deſirs offerte,
Permettroit qu'on pensât à cette découverte.

Vers qui tournera-t-il ſon eſpoir maintenant ?
Colomb partit d'auprès de ce Roi prévenant,
Sans avoir de congé, ſans une autre audience ;
Il craint qu'on ne l'arrête, il craint la violence.
Un Navire devoit toucher en Portugal,
Il s'embarque à propos, d'un ſens toujours égal.
Cette Puiſſance ſeule, en Europe paiſible,
A de ſi beaux progrès pouvoit être ſenſible :
Curieuſe déjà de s'emparer des eaux,
Elle avoit fait partir ſes rapides vaiſſeaux,
Pour aller découvrir une route inconnue
A travers l'Océan étonné de leur vue.
Gama les conduiſoit ; Gama, digne rival
Du héros de la Mer, peut-être ſon égal (1) !

(1) *Vaſco de Gama*, l'un des grands hommes de Mer qu'ait eu le Portugal, entreprit de mener une flotte aux *Indes Orientales*, en faiſant le tour de l'*Afrique* : il y réuſſit en 1497, quoique ce deſſein eût été pluſieurs fois inutilement tenté. J'ai profité de cette cir-

Gama, qui ſut doubler cette pointe effrayante
Qu'on appella long-tems du nom de *Cap-Tourmente* (1),
Et qui, des Hottentots ſes hideux habitants,
Vit les viſages noirs, ſales & dégoûtants;
Qui delà traverſant aux portes de l'Aurore,
Cueillit les riches fruits que l'Inde voit éclore,
Par de nouveaux chemins en enrichit des lieux
Qui ne conſervent plus un bien ſi précieux (2).
Gama fut le héros des Mers Orientales,
Et Colomb le devint des Mers Occidentales:
Le Camoëns chanta dignement le premier (3);

---

conſtance, afin d'avancer cet événement, pour le mettre en oppoſition avec la découverte de *Colomb*. Les expéditions précédemment faites m'y ont, en quelque ſorte, autoriſé.

(1) Dont le nom a été changé en celui de *Cap de Bonne-Eſpérance*, qu'il porte préſentement.

(2) Les *Portugais*, à la faveur de leur découverte, n'eurent pas de peine à s'emparer de toutes les Côtes maritimes de l'*Inde Orientale*; les autres Nations maritimes de l'Europe y ſont maintenant plus puiſſantes qu'eux.

(3) Cet Auteur étoit un jeune homme qui ne fut point de l'Expédition de *Vaſco de Gama*, & qui ne paſſa même dans les *Indes* que quelques années après. Il célébra les ſuccès de ſa Nation dans cette partie de l'ancien Monde connu, par un très-beau Poëme, ſous le titre de la *Luſiade*. Le ſtyle en doit être bien attrayant, puiſqu'il a pu faire ſupporter des inventions beaucoup plus folles, & autrement licencieuſes que celles de l'*Arioſte*. On ne croira peut-être point que je n'ai lu cet Ouvrage dans la traduction françaiſe, qu'après avoir formé le plan du mien? Je le remarque, pour qu'on ne me croie pas ſon plagiaire, dans le *fantôme* dont nous faiſons uſage tous deux. Je puis dire de bonne foi que je l'aurois également employé; quand on ne s'en feroit point ſervi avant moi. Le ſujet ſeul eſt propre à en faire naître l'idée.

Que ne puis-je encor mieux célébrer le dernier !
Mais, que dis-je ? L'espoir échappe à mon courage,
Depuis que ce sujet, traité par Du Boccage,
De la Muse française ouvrant tous les trésors,
S'est orné du génie & des plus doux accords !

Jean régnoit en ce temps sur la Lusitanie (1).
Colomb vint exciter sa noble jalousie.
Ce Prince ne prétend qu'à l'empire des Mers,
Depuis que l'Océan semble porter ses fers :
Aussi, dès qu'il apprend qu'un Étranger demande,
Que du plus beau projet il lui fasse l'offrande ;
Que ce projet regarde un voyage important,
Dont il ose assurer le succès éclatant,
Et qu'il s'agit de plus, d'heureuses découvertes,
Que la plus vaste Mer n'a point encor offertes :
Il en veut voir l'Auteur, l'entendre, lui parler.
Le Génois ne crut pas devoir dissimuler.
Trompé par un accueil soutenu de promesses,
Et que l'on appuyoit des plus vives caresses ;
Imprudent ! il donna son secret par écrit,
Mais sut bientôt après l'usage qu'on en fit.

C'étoit un trait malin d'insigne fourberie,
Du profond des Enfers en cet instant sortie :
Deux des plus noirs Esprits l'apportoient avec eux,
Exprès pour mieux servir leur Prince ténébreux.
Ils prennent de deux Juifs la figure hagarde (2) ;

(1) C'étoit *Jean Second*, Roi de Portugal & des Algarves.

(2) Ces *Personnages*-là ne sont point de mon invention, mais de l'Histoire.

Ils affectent en tout, pour qu'on ſoit moins en garde,
Le ſordide intérêt dont cette Nation
Semble ſe faire un point de ſa Religion.
Tout déceloit en eux deux bons Iſraélites,
Deſcendant de Moab ou des Amalécites :
Ils ſe faiſoient paſſer pour d'anciens Docteurs,
Des gens inſtruits de tout, & de grands Voyageurs.
Ils entrerent enfin, ſous ombre de cabale,
Science vaine, occulte, inſenſée, infernale,
Dans la Maiſon d'Ortiz, Evêque de Ceuta (1),
Favori du Monarque, & qui les préſenta.
Ce bon Prélat ſuivoit la coutume ordinaire,
De ſes devoirs d'état ne ſe ſouciant guere;
Sa Grandeur n'ignoroit que ce qu'il faut ſavoir;
Par lui-même voulant tout entendre & tout voir;
De ſes ſeuls Diocéſains il fuyoit la préſence,
Ainſi que tout Prélat qui craint la réſidence:
Chymiſte, homme de loi, ſoldat & courtiſan,
Comme plus d'un, depuis galant & partiſan.
Il mit auprès du Roi nos Anges de ténebres,
Sur le pied de Savants, de Médecins célebres;
Ils en furent aimés auſſi-tôt que connus :
Que ne peuvent des gens de l'Enfer parvenus?
Ils ſe montroient livrés à la Philoſophie,
Aſtronomes, verſés dans la Géographie,
Doctes ſur chaque point, Marins des plus experts;
On eût dit qu'ils avoient tous les talents divers.

(1) *Ceuta*, Ville d'*Afrique*, ſur la Côte de *Barbarie* ; elle étoit alors poſſédée par le Portugal, & appartient aujourd'hui à l'Eſpagne.

Il eſt vrai que l'on lit en certaine Chronique,
Que l'Inquiſition, ce Tribunal inique,
Qui ne confond que trop le crime & l'innocent,
Trouva dans leur doctrine un motif offençant,
Et que c'eſt d'où naquit la haine envenimée
Qu'il voue en Portugal au ſang de l'Idumée:
Malheureux! de payer pour les fautes d'autrui;
Mais dont un Dieu ſera le vengeur & l'appui.

L'Évêque & ſes faux Juifs, de l'Enfer émiſſaires,
Du projet de Colomb furent les Commiſſaires.
Le Prince Algarve ordonne au docile Génois,
De leur communiquer ſon deſſein & ſes droits,
De ne leur céler rien; & qu'auſſi-tôt admiſe,
Il veut mettre à profit cette grande entrepriſe,
La pouſſer juſqu'au bout: mais il ne ſavoit pas
Qu'il ne ſe confioit qu'aux plus grands ſcélérats,
Qui pour faire manquer une entrepriſe utile,
Uſeroient contre lui d'une ruſe ſubtile.
Ainſi les Souverains, malheureux en conſeils,
N'ont que trop ſous les yeux des exemples pareils;
Un aveugle penchant pour de foibles Miniſtres,
Aux paſſions ſoumis, rend leurs regnes ſiniſtres:
Qu'heureux ſont les Sujets dont le Roi, d'un vain nom,
N'accable point l'État & qui tient le timon,
Qui voit tout par ſes yeux, entend de ſes oreilles!
Son regne eſt un tiſſu de pompeuſes merveilles:
La juſtice, l'honneur, marchant à ſes côtés,
Lui font couler ſes jours dans les proſpérités.
Sans l'odieux complot que tramerent des traîtres,

Les ſouples Portugais ſe fuſſent vus les Maîtres
De ces riches Pays offerts à leur ardeur,
Et dont ils méritoient le ſignalé bonheur :
Nation, qu'à bon droit on appelle ſoumiſe,
Et dont rien pour ſes Rois n'égale la franchiſe.

Dès que les Impoſteurs eurent en main l'écrit,
Qu'à l'imprudent Colomb la fineſſe ſurprit ;
Au crédule Prélat ils ſurent faire entendre
Que pour s'en aſſurer, & que pour mieux comprendre
Ce que cet Étranger promettoit à l'État,
La prudence exigeoit que l'on fît ſans éclat,
Ni ſans qu'il pût enfin le ſoupçonner lui-même,
L'eſſai de ce projet d'une importance extrême ;
Qu'on doit appréhender que, trop ambitieux,
Il ne veuille ſe voir le Maître de ces lieux ;
Qu'on ne peut ſe fier à ſon ardeur ſuſpecte ;
Qu'une Cour ne ſauroit être trop circonſpecte ;
Et que la Politique, alliée aux raiſons,
Demandoit qu'on prévît juſques aux trahiſons.
C'eſt par de tels diſcours dont s'arme l'impoſture,
Mais dont la bonne foi preſque toujours murmure,
Sans qu'on daigne écouter aucun de ſes avis,
Que les Princes ſouvent ſont vendus & trahis.
Nos fourbes ſavoient bien ces affreuſes maximes,
Eux qui ſoufflent ici l'injuſtice & les crimes !
Ils eurent bientôt l'art de ſe faire nommer.
On obtient ce qu'on veut, dès qu'on s'eſt fait aimer.

Pour tenter un eſſai dont la ruſe décide,

Ils prennent un Pilote ignorant & timide,
Et dans un frêle esquif pour de si fiers travaux
Assortissent au Chef de minces Matelots.
L'Enfer, outre ce trait, éveillé sur leur compte,
Travaille à redoubler leur terreur & leur honte.
Ils étoient en partant déjà remplis d'effroi
D'avoir été chargés d'un si pénible emploi:
Sur ce plan captieux on n'avoit pas, sans doute,
Oublié de grossir les périls de la route?
Tels font ces Charlatans sous le nom de sorciers,
De la crédulité faciles meurtriers,
Qui voulant étaler leurs prétendus prestiges,
Fascinent nos esprits; ce sont là leurs prodiges.

Nos secrets découvreurs à peine sont partis,
Et des Caps de l'Europe éloignés ou sortis (1),
Que n'appercevant plus nulle trace de terre,
Leur cœur, d'abord ému, s'agite & se resserre:
La peur qui les saisit accroît à chaque instant,
Et le vent qui redouble, augmente leur tourment.
Ils se crurent perdus en cette conjoncture;
Un prompt retour au Port est ce qui les rassure.
Ils rentrent sur le champ, exagérant leurs maux:
Ce qu'imitent tous ceux qui voguent sur les eaux,
Ont-ils jamais couru de dangers ordinaires?
Colomb de ce complot fit des plaintes ameres.
Il offrit de partir pour se justifier;
Le Roi le laissa dire, écrire & supplier.

(1) On ne s'étoit point encore écarté des Côtes, que l'on ne perdoit jamais de vue.

En vain employa-t-il toute ſon éloquence,
Le préjugé trop fort emportoit la balance.
L'innocent opprimé ſous la rigueur des lois,
Qu'une injuſte formule égara tant de fois,
Cherche ainſi vainement à trouver un refuge
Dans l'ame de celui qui le plaint, & le juge :
Cet abus qui renverſe & détruit la raiſon,
D'êtres civiliſés eſt pourtant la leçon ?

Justement irrité, Colomb cherche ſur l'heure
A trouver une voie & plus courte & meilleure.
Quand l'indignation vient ſe joindre au dépit,
C'eſt alors que l'on voit triompher notre eſprit.

Il ne lui reſtoit plus, pour derniere reſſource,
Que les lieux fortunés où l'Ebre prend ſa ſource :
Cet immenſe Royaume, à préſent reuni,
En de petits États ſe voyoit déſuni (1) ;
Il ne forme aujourd'hui qu'une même famille.
Colomb choiſit de tous la brillante Caſtille.
Ferdinand d'Aragon, Prince ſtudieux,
L'avoit jointe à l'État laiſſé par ſes aïeux,
Du chef de ſon épouſe, il régnoit avec elle :
Il ne faut que nommer la fameuſe Iſabelle,
Princeſſe en qui les dons départis par le Ciel,
Des talents, des vertus, prenoient l'eſſentiel ;

---

(1) L'*Eſpagne* a été autrefois diviſée en pluſieurs *Royaumes* ; ce qui fait que les Souverains, qui l'ont depuis poſſédée ſans partage, ſe ſont toujours qualifiés dans leurs titres, de *Roi des Eſpagnes*.

Qui, ſoldat à l'armée, au cabinet ſavante,
Soumettoit à ſon gré tous les cœurs qu'elle enchante.

Les Maures en ce temps, farouche Nation
Dont l'Europe a ſenti l'horrible invaſion,
Poſſédoient dans l'Eſpagne un Royaume durable,
Contre la Chrétienté boulevard formidable;
D'où courant au milieu des Royaumes voiſins,
Tout trembloit au nom ſeul des cruels Sarraſins (1).

Dès long-temps Ferdinand à les chaſſer s'applique:
Il en prit le ſurnom de Prince Catholique,
Titre fort au-deſſus des noms les plus flatteurs,
Et qu'ont depuis portés les Rois ſes ſucceſſeurs.
La Reine, le modele & l'exemple des Reines,
Comme lui de l'État ſachant tenir les rênes,
Pour ſuivre aux champs de Mars cet invincible époux,
S'arme de ſa valeur & du même courroux.
Ils étoient l'un & l'autre au ſiege de Cordoue (2).

Colomb, dans un état que l'orgueil déſavoue,
Aſſez mal équipé, ſe préſente à leurs yeux,
Les aborde, d'un air doux, ſimple, officieux:

---

(1) Les *Mores*, ou *Maures*, qui ſont des Peuples *Afriquains*, ſelon toute apparence deſcendus des *Carthaginois*, dont la couleur étoit la même, paſſerent de l'autre côté du Détroit de *Gibraltar*, & vinrent s'emparer de la plus grande partie de ce qui forme aujourd'hui l'*Eſpagne*. Ils y fonderent divers petits Etats, qui ſe réuniſſoient contre les Chrétiens. Relégués ſur leur vrai territoire, ils ne compoſent plus que des *Ecumeurs de Mer*.

(2) Cette Ville étoit la Capitale de l'Empire fondé en *Eſpagne*, par les *Mores*. Ce ſiege eſt ici reculé.

MONARQUE redoutable, & vous, grande Princeſſe,
De vos Peuples tous deux l'amour & la tendreſſe;
Vous voyez, leur dit-il, devant vous un Marin
Venu pour vous offrir un Empire certain,
Sans doute le plus grand, le plus riche peut-être,
Dont aucun Prince encor ſe ſoit rendu le Maître.
C'eſt une découverte accordée à mes vœux,
Au travail aſſidu de huit luſtres heureux,
Paſſés à voyager, à chercher, à déduire
Un ſecret que le Ciel ſembloit nous interdire;
A la fin, par des ſoins à moi ſeul réſervés,
J'ai découvert des lieux, des Pays cultivés
Au-delà de ces Mers que l'Occident termine.
Peut-être, mal couvert, étranger d'origine,
Ne verra-t-on en moi qu'un fourbe, un inſenſé?
Non, je ne ſuis point tel; mon projet eſt aiſé.
Commandez qu'on fourniſſe aux frais de l'entrepriſe,
Bientôt j'exciterai l'envie & la ſurpriſe. —

LE Génois penſoit juſte. On ſe moqua de lui.
L'accueil des Souverains adoucit ſon ennui.
Il fut des courtiſans la fable & la riſée.
Un ſeul d'entr'eux trouva ſa harangue ſenſée;
Il devint ſur le champ ſon plus chaud défenſeur:
Alphonſe étoit le nom du zélé Protecteur (1),

(1) Ce n'eſt point là auſſi un *Perſonnage* de mon invention. C'eſt à cet *Alphonſe*, grand Tréſorier du Royaume de Caſtille, qu'eſt dû principalement l'honneur de la réuſſite du projet de *Colomb*. On peut conſulter l'Hiſtoire, que je n'ai fait en ceci qu'ajuſter à mon plan, comme tout le reſte.

Que le Ciel ménagea, dans ce moment critique,
Au désolé Colomb, héros si pacifique.
Quoique grand Trésorier, il étoit généreux,
Bienfaisant, libéral, modeste & vertueux;
Dans l'homme, de tout temps, qualités assez rares!
La vertu n'entre point en des cœurs durs, avares.
Il prend Colomb à part & le fait expliquer;
Mais il ne fut pas prompt à se communiquer:
Prudent à ses dépens, l'exemple de Lisbonne
Le rendit si discret, que l'Enfer s'en étonne;
Ses Agents interdits, qui le veilloient de près,
Craignent de ne pouvoir arrêter ses progrès:
C'étoit avec raison! Une haute Puissance
Agissoit vivement & prenoit sa défense;
Elle avoit résolu la fin de ses malheurs,
Et l'Espagne devoit ressentir ses faveurs.
Pour le mieux éprouver, le Ciel permit encore
Que l'Enfer mît obstacle au feu qui le dévore;
Il falloit cependant qu'il perçât au dehors,
Et que l'on vît bientôt réussir tant d'efforts.
Tel, avant de s'ouvrir un utile passage
Aux lieux circonvoisins victimes de sa rage,
Le Volcan fait sentir un déluge de maux,
Mais aux feux qu'il vomit succede le repos:
Tel Colomb désolé, découragé dans l'ame,
De ne point voir de fin au desir qui l'enflamme,
Sentoit du désespoir le tourment tout entier.

Il en a dit assez au sage Trésorier,
Qui n'y voyant par-tout qu'utilité, que gloire,

Aida même l'Auteur à dreſſer un Mémoire:
Enſuite, l'appuyant auprès des Majeſtés,
Il obtint l'examen des moyens projetés;
Mais, comme ſi l'Egliſe, à leurs deſſeins contraire,
En eût jugé l'effet impie & téméraire,
Quoiqu'il s'agît d'étendre une Religion
Dont l'Evangile veut la propagation;
On chargea de ce ſoin un Moine ſans mérite,
Confeſſeur de la Reine, altier hyéronimite,
Qui croyant tout ſavoir, & ne connoiſſant rien,
Penſa faire échouer cet indicible bien.

Les ennemis ſecrets du ſurprenant myſtere,
De ce Religieux virent le caractere;
Et, cherchant à commettre un attentat nouveau,
L'un d'eux ſut s'affubler d'un ſale & lourd manteau:
Il prit d'un vieil Hermite & le ton & l'allure,
La clochette à la main, le fouet à la ceinture,
Ne parlant que de Dieu, du péché, de l'Enfer,
Diſant qu'on ne peut trop mortifier ſa chair,
L'eſprit le plus ruſé qu'ait jamais produit Rome,
Parut dans la cellule où dormoit le ſaint homme.

Après un long diſcours ſur la bonté de Dieu: —
Mon Pere, ajouta-t-il, je ne viens en ce lieu,
Que parce que le Ciel vers votre Révérence
M'ordonne d'apporter cette juſte ſentence.
Certain aventurier, hérétique couvert,
Que je ne connois point, reclus dans mon déſert,
Laſſé

Laſſé de promener l'héréſie en Europe,
Sous un ſecret deſſein maintenant l'enveloppe;
C'eſt en imaginant des mondes inconnus:
Il y voudroit porter ſes deſirs éperdus.
N'en ſouffrez rien; il trame un projet déteſtable;
Contre la Cour de Rome, affreux, abominable,
Il ne veut qu'aborder chez les Mahométans,
Afin d'y découvrir des projets révoltans.
Le Ciel ne vous a fait un docte perſonnage,
Il ne vous a rendu ſi ſavant & ſi ſage,
Que pour défendre ici ſes droits les plus ſacrés:
Du droit chemin les Grands ſont toujours égarés;
Dieu ne vous a placé dans le poſte où vous êtes,
Que pour les relever des chûtes qu'ils ont faites.
Prenez garde qu'un jour il vous ſoit reproché,
Qu'en cette occaſion votre zele a bronché:
De trop de complaiſance on eſt ſouvent victime!
C'eſt l'avis que par moi le grand Dieu vous intime. —
L'Eſprit noir acheva par un ſouffle infernal.
Quoi! faut-il que le bien couvre ſouvent le mal?

A cette viſion le Directeur s'éveille:
Étourdi d'un tel rêve, en croyant ſon oreille,
N'étant rien moins qu'à lui, le regard effaré,
Du Ciel en ce moment il ſe penſe inſpiré.
Il devoit aſſembler, par ordre de la Reine,
Les plus habiles gens, il leur dicta ſa haine.
Enfin le réſultat de l'adroit comité
Fut de montrer Colomb avec énormité:
C'étoit, à les en croire, un impudent, un traître,

Qui des Navigateurs vouloit être le maître,
En ſavoir plus qu'aucun, gagner ſur tous le prix;
Mais qui ne méritoit qu'un ſouverain mépris.
S'il devoit être encor des terres habitables
Au couchant de ces Mers qu'il a cru navigables,
(Ce que ſans impudence on ne peut préſumer!)
Un Ange fût venu plutôt en informer (1)?
Sénéque, diſoient-ils, avoit mis en problême
Une autre queſtion, un curieux ſyſtême,
Si l'immenſe Océan n'étoit point infini (2)?
Que de ce doute, au moins le merveilleux banni,
L'on ne pourroit jamais s'empêcher de conclure;
Que, vu ſon étendue & ſa vaſte meſure,
La témérité ſeule entreprendroit ſon tour:
Comment faire d'ailleurs pour ſonger au retour?
Si l'on deſcend toujours ſur l'humide campagne,
Par où donc remonter, comment revoir l'Eſpagne (3)?

---

(1) Cette extravagance eſt du ſiecle où *Colomb* vivoit, & bien digne de ceux qui s'oppoſoient à ſon projet, ſous prétexte qu'il étoit chimérique, même impoſſible.

(2) Le fameux paſſage de *Sénéque* a tant été examiné, que je me diſpenſerai de le rapporter ici : les critiques les plus éclairés n'y ont jamais pu voir qu'il parlât de l'*Amérique*, que l'*Antiquité* n'a certainement point connue.

(3) Nos *Anciens* s'imaginoient aſſez plaiſamment, que s'il y avoit des *Antipodes*, opinion que l'on n'oſoit mettre au jour ſans crainte d'être accuſé d'*héréſie*; comment en revenir, ſuppoſé qu'on y pût aller? La *Terre* étant ronde, ce qu'ils penſoient, à quelque choſe près, comme nous : il auroit fallu toujours deſcendre; & par où alors retourner au point du départ? Ces objections pitoyables, & d'autres qui ne le ſont pas moins, furent toutes ſérieuſement faites à *Colomb*. On en lit un grand nombre de pareilles dans les *Ecrivains* de ſa vie.

Par de telles raiſons qui font nargue au bon ſens,
On croyoit renverſer de ſolides talens:
Il ne tint même point à nos doctes ignares,
Que Colomb ne ſouffrît des traitements barbares
Comme une récompenſe à d'utiles avis.
C'eſt ainſi fort ſouvent que les Rois ſont ſervis!

Fin du cinquieme Chant.

ARGUMENT
DU
SIXIEME CHANT.

COLOMB continue d'éprouver de grandes oppoſitions. Ennuyé de ſe voir en butte à tant de traverſes, il quitte la Cour, & ſe retire à Séville. Il s'adreſſe aux Ducs de Médina, dont l'un veut armer. On le lui fait défendre. Le Génois ſe met en chemin pour repaſſer en France. Son départ inſpire à ſes partiſans les plus vives repréſentations. La Reine Iſabelle ſe laiſſe enfin gagner. On le rappelle, le Traité eſt conclu. L'armement ſe fait à Palos, ville qui n'eſt aujourd'hui qu'une bourgade. Les trois vaiſſeaux de l'expédition mettent en Mer. Tempête qu'ils eſſuient. Relâche aux Canaries. Projet de la Cour de Portugal pour détruire cet armement. Colomb échappe aux Caravelles Portugaiſes ; mais, dès qu'il eſt en pleine Mer, ſes équipages commencent à tramer de ſourds complots.

CHANT VI.

LES temps ſont arrivés, où l'Europe étonnée
Va voir cette entrepriſe ouverte & terminée.

Sans un ſecours puiſſant, ſans le céleſte appui,
Peut-être ſeroit-on à connoître aujourd'hui
D'auſſi riches Pays dont l'Europe profite,
Par de rares tributs que l'induſtrie acquite.
Il ne dépendit point des Marins ignorants,
Des Moines, des bigots, de tous ces faux ſavants
Envieux & chagrins d'un mérite qui brille,
Que l'Auteur fût chaſſé de toute la Caſtille.
Telle en uſe toujours l'infame trahiſon,
Trop ſouvent ſa noirceur s'attache au plus beau nom;
Et ce n'eſt point aſſez d'une ſimple diſgrace,
Il faut par des excès qu'elle ſe ſatisfaſſe:
Que le ſort de Colomb montre bien ſes fureurs!
Dédommageons-le au moins de toutes les erreurs,
Où ſon ſiecle plongé, pour ternir ſa mémoire,
Semble charger exprès les traits de ſon hiſtoire.

Le ſeul Alphonſe étoit conſtamment ſon ami,
Le ſervoit à la Cour, mais non point à demi,
Comme ce fut toujours la méthode ordinaire
Sur ce brillant théâtre où tout n'eſt que chimere;
Et rabattant les coups qu'on portoit au héros,
Il travailloit ſous main à finir tous ſes maux.
Il n'en eût jamais tant au reſte de ſa vie!
Que qui ſait réſiſter aux torrents de l'envie,
Qui de la multitude entraînent les eſprits,
Eſt digne qu'on l'eſtime! Alphonſe eſt de ce prix.
C'eſt lui qui, s'employant avec toute l'adreſſe,
Faiſoit goûter Colomb au Prince, à la Princeſſe.
Ainſi, malgré les cris & toutes les clameurs

Qu'excitoient contre lui ſes calomniateurs,
Il étoit tous les jours accablé d'eſpérances.
Mais il ſe payoit peu de vaines complaiſances!
Impatient d'aller où ſon cœur l'enchaînoit,
Il croyoit des refus ce qui l'en éloignoit.

La guerre de Grenade, après quoi l'on renvoie (1)
Le départ où Colomb mettoit toute ſa joie,
Paroît avoir encor trop long-temps à durer;
Il quitte ce ſéjour, fâché d'y murmurer,
Et de s'y voir bercé d'un eſpoir inutile,
Le Génois vint alors s'établir à Séville.
Il ne s'endormit point dans les bras du repos;
C'eſt un lit de tout temps peu fait pour les héros:
Mais, occupé ſans ceſſe à fournir ſa carriere,
Il ne ſe laſſoit point d'en chercher la maniere.

N'osant donc rien attendre, eſpérer de la Cour,
Il s'adreſſe à deux Ducs voiſins de ſon ſéjour (2),
Tous deux d'une Maiſon ſi féconde en grands hommes,
Et qui ſubſiſte encor dans le ſiecle où nous ſommes:
En richeſſe, en crédit, ils pouvoient l'appuyer.
Jamais il ne put être écouté du premier,
Tant on trouve ſouvent d'extrême différence
Entre le même ſang & la même naiſſance!

(1) Le Royaume de *Grenade* a long-temps été poſſédé par les *Mores*. *Ferdinand le Catholique* parvint enfin à le reprendre ſur eux, en 1492.

(2) Le Duc de *Medina-Celi*, & celui de *Medina-Sidonia*, d'une Maiſon très-ancienne & très-illuſtre; ils étoient freres, dont l'un reçut fort mal le pauvre *Colomb*, mais l'autre donna tête-baiſſée dans ſes projets, que la Cour ne voulut point qu'il mît à exécution.

Mais le ſecond, plus fait pour diſtinguer leur nom,
N'écouta que la gloire, & ſuivit ſa raiſon.
Malgré le voile épais qui couvroit ce grand homme,
Il pénétra d'abord un éclat qu'on renomme,
Qui ſe fait jour par-tout aux yeux des connoiſſeurs,
Et ſaiſit leur eſprit par de vives lueurs.
On arme, de ſon ordre, au *Port Sainte-Marie*,
Les vaiſſeaux deſtinés à ſervir ſa Patrie:
Ce Seigneur aſpiroit au rang de bienfaiteur;
La cabale empêcha ce deſir trop flatteur:
C'eſt en vain qu'il voulut jouir de ſes domaines,
On lui lia les bras avec de fortes chaînes;
Car la Cour interdit ce célebre armement,
Moins pour s'en occuper, que par entêtement.
A quels revers, grand Dieu, notre vie eſt ſujette!
Vient-on jamais à bout de ce que l'on projette?

Pour le coup rebuté, l'induſtrieux Génois
Songe à remercier ce Peuple peu courtois.
Il jette de nouveau ſes regards ſur la France,
Dont il avoit appris l'heureuſe délivrance.
Les troubles de l'État ne s'y faiſoient plus voir;
Il venoit depuis peu d'augmenter ſon pouvoir.
Charle, que la fortune en tous lieux accompagne,
Par un utile hymen y joignoit la Bretagne (1);

(1) Cette *Souveraineté*, enclavée dans la *France*, quoiqu'elle en relevât, n'étoit pas moins une pomme de diſcorde. Les *Anglais* avoient la facilité d'y débarquer, & de venir au ſecours de ſes *Ducs*, dont ils favoriſoient l'ambition. Le dernier *Duc* ne laiſſant qu'une fille, la *France* ſaiſit cette occaſion pour réunir la *Bretagne* à la Couronne, laquelle y eſt incorporée pour toujours.

Et, penſant à porter ſes ſuccès au dehors,
Naples alloit bientôt réunir ſes efforts :
Ce Roi ſe préparoit aux guerres d'Italie,
De l'Empire français éternelle folie,
Tombeau de ſes ſoldats, où l'air en fit périr
Plus que pour l'habiter ou pour la conquérir (1).

Colomb s'imagina qu'à cet excès de gloire
La France avec plaiſir voudroit enfin l'en croire,
Qu'elle profiteroit d'un avis important :
Il part, & vers le Nord s'achemine à l'inſtant.
Déjà l'humble Génois en touchoit les frontieres;
Il voyoit de fort près ces Montagnes altieres,
Qui ſur leur froid ſommet, de brouillards infecté,
Sont couvertes de neige au milieu de l'été.
Tout prêt à traverſer les hautes Pyrénées,
Colomb voit à la fin changer ſes deſtinées.

Du Tréſorier prudent & de tous ſes amis,
A qui ce grand honneur ſembloit être commis,
Pour qui le Ciel, ſans doute, en gardoit l'avantage!
Ce fut le tendre ſoin & l'immortel ouvrage :
Alphonſe, qu'un retard ne faiſoit qu'enflammer,
Du projet de Colomb avoit ſu les charmer.
L'un d'eux (c'étoit Angel, digne qu'on l'éterniſe,
Et que depuis long-temps l'Hiſtoire immortaliſe)

---

(1) *Charle VIII* s'entêta de la conquête du Royaume de *Naples* : il y réuſſit malheureuſement, & ce fatal ſuccès coûta bien cher depuis à la *France* ! Voyez l'Hiſtoire des guerres d'*Italie*, ſi judicieuſement écrite par *Guichardin*.

Harangua la Princeſſe, Orateur véhément,
Et la détermina par ce diſcours preſſant: —
Madame, lui dit-il; en ſerviteur fidelle
Je dois vous avertir d'une triſte nouvelle.
Ce Génois qui vouloit honorer votre État,
L'illuſtrer, l'enrichir peut-être avec éclat;
Fatigué des longueurs qu'en ces lieux on eſſuie,
Par d'affreux procédés, qu'on rebute, on ennuie;
Las d'être le jouet d'inſipides railleurs,
Va porter ſes deſſeins, les propoſer ailleurs.
Madame, pouvez-vous ſouffrir que l'on dédaigne
Des projets que je vois décorer votre regne,
Ce regne ſi fameux en belles actions,
Et qu'admirent déjà toutes les Nations?
Pour un regne ſi beau, quel tort, & quel dommage!
Nos voiſins ſauront bien comment en faire uſage.
Je les vois s'agrandir, au dehors, au dedans.
Mais, quand tous ces progrès ſeroient moins évidents,
N'eſt-il pas glorieux, pour vous, pour la Couronne,
De tenter des projets que l'éclat environne?
Songez qu'à notre porte un exemple récent
A rendu depuis peu le Portugais puiſſant;
Il domine aujourd'hui ſur des Pays immenſes,
Par des deſſeins d'abord taxés d'extravagances.
L'homme eſt ſi fort borné, que ſon plus haut ſavoir
Bronche à chaque moment, le laiſſe décevoir!
Votre gloire toujours n'en ſeroit pas perdue,
Connoiſſant l'Océan, ſes Mers, ſon étendue? —

Isabelle ſe rend à ces juſtes raiſons;

Dès-lors elle écarta la crainte & les ſoupçons,
Que contre l'Étranger, objet de jalouſie,
Lui ſouffloit tous les jours une troupe ennemie.
Cette digne Princeſſe ordonne ſur le champ,
Qu'on coure après Colomb, & qu'on l'amene au camp.

Le Génois revenu, nouvel obſtacle encore;
Tout retardoit l'inſtant qu'il voudroit voir éclore:
Rang, titres, dignités, préſéances & part,
Quoique le tout fixé dépendît du haſard,
Qu'il ne dût rien avoir, manquant l'expérience.
On n'eut jamais beſoin d'autant de patience!
Telle étoit l'étiquette & les formalités
D'une Cour où tout gît en inutilités?
Combien de temps Colomb, dont l'excès le déſole,
Mit-il à vaincre encor la lenteur eſpagnole!
C'eſt au ſang des Bourbons fait pour tout réformer,
Dont elle a pris des Rois qu'elle ſait eſtimer,
Que ſera due un jour cette réforme illuſtre;
Déjà la Nation reprend ſon premier luſtre.
Chaque article apportoit nouveaux retardements:
Car les difficultés naiſſoient à tous moments;
L'argent fut le dernier & le plus difficile.
Le tréſor épuiſé devenoit inutile;
De honteux ennemis en étoient prévenus,
Quand la Reine rendit leurs diſcours ſuperflus:
Elle offre d'engager toutes ſes pierreries,
Des Dames de la Ville & de la Cour chéries.
Ce ſurcroît de grandeur, unique en l'Univers,
Fit taire ou ralentit des ſentiments pervers:

Lorſqu'avec tant de zele un Souverain s'explique,
Il a bientôt fermé la bouche à la critique :
Le malheur eſt ſouvent, qu'appercevant le bien,
Rarement oſe-t-il lui ſervir de ſoutien ;
Toujours eſclave-né de tous ceux qui l'approchent,
Doit-il ſacrifier les hommes qu'ils reprochent ?
Funeſte égarement dont rougit la raiſon,
Mais pour toutes les Cours exemple de ſaiſon !

A ce trait généreux de l'auguſte Princeſſe,
Le grand Tréſorier ſent réveiller ſa nobleſſe,
Les ſentiments d'un cœur non moins fait pour briller,
Et dont l'honneur jamais ne parut s'exiler : —
Je ne ſouffrirai point, Reine trop généreuſe,
Que de ces ornements votre ame dédaigneuſe,
Qui ſur la gloire ſeule écoute ſon amour,
Faſſe le ſacrifice aux beſoins de ce jour ;
Je me charge des frais de toute l'entrepriſe. —
Il dit, & ſur le champ ſon ame plus épriſe
D'un ſentiment ſi doux que du vil intérêt,
A l'État, d'un cœur net, fit cet utile prêt.
Qu'un ſujet eſt content, lorſqu'il peut ſatisfaire
A de ſi beaux devoirs qu'on ne reſpecte guere,
Dans ce ſiecle fâcheux, du gain ſeul occupé,
Où de ce goût du temps l'eſprit eſt trop frappé !
Le généreux Alphonſe agiſſant de la ſorte,
A d'autres incidents avoit fermé la porte :
Il fut maître de tout ; & bientôt arrêté,
A la fin l'on conclut ce célebre Traité.
Le Ciel s'en réjouit par des ſignes viſibles ;

Satan n'en marqua pas des regrets moins ſenſibles.

Colomb fait Amiral de Mers à découvrir,
Eſt nommé Vice-Roi d'un Monde à conquérir;
Il en a tous les droits, les honneurs, & la marque:
Il va preſque de pair avec un grand Monarque.
Ainſi, de l'Eſprit-Saint dont il ſe défioit,
Tout rappelloit l'Oracle & le vérifioit:
Certain de ce bonheur, d'une grace ineffable,
Convaincu que c'étoit la ſource intariſſable
D'où partoient les ſecours qu'il éprouvoit ſans fin,
Il demandoit aux Cieux l'amour dont il eſt plein,
Un feu qui dans ſon cœur l'anime & le ſoutienne
A protéger par-tout la Doctrine chrétienne,
L'enſeigner en des lieux privés de ſa clarté,
Et leur faire connoître un Dieu plein de bonté.
C'étoit là du Génois l'ordinaire priere.
Dieu connoiſſoit le prix d'une ardeur ſi ſincere;
Auſſi le choiſit-il pour publier ſes Loix,
Et Colomb répondit à ce précieux choix.

Tout eſt donc conſommé? Notre héros illuſtre
Se voit prêt à partir enfin après un luſtre;
Non du commencement où ſes deſſeins conçus
Ne purent dans l'Europe être plutôt reçus:
Mais du jour qu'en Eſpagne ils ſe firent connoître (1).
Leur objet effectif va déſormais paroître.

(1) On compte cinq années, qui s'écoulerent pendant que *Colomb* ſollicitoit à la Cour d'*Eſpagne*, & environ trois autres paſſées auparavant à parcourir les autres Cours de l'*Europe*.

Vous dont on a chanté les immortels travaux,
Cédez à des Marins Argonautes nouveaux,
Qui, plus hardis que vous dans leurs projets étranges,
Ont acquis plus d'honneur, de gloire, de louanges (1)!
Antiques Conquérants d'une riche Toiſon,
Mais qui ne peut ici faire comparaiſon,
Fuyez, diſparoiſſez, ou bien rendez hommage
Au glorieux Auteur d'un plus rare voyage:
C'eſt en vain que la Fable a vanté vos exploits,
Qu'on en dit le deſſein commun à tant de Rois;
Mon héros a tout ſeul fait plus que vous enſemble,
Et je n'apperçois rien en vous qui lui reſſemble.
De tout votre héroïſme il efface l'éclat:
Marin plus courageux, & plus vaillant ſoldat,
Il court une Toiſon que par ſon entremiſe,
L'Europe pour jamais aura bientôt acquiſe,
Et plus noble, & plus belle, & plus riche en un mot,
Que celle qui fixa l'audacieux complot,
Qui vous fit admirer de la Grece étonnée
De voir à votre char la fortune enchaînée.
Eûtes-vous, comme lui, des Mers à parcourir,
Où nul mortel encor n'avoit oſé s'offrir?
Avez-vous, dites-moi, dans vos longues traverſes,
Epuiſé les frayeurs & les craintes diverſes?

---

(1) L'*Expédition* des *Argonautes*, en ſuppoſant qu'elle ne ſoit pas fabuleuſe, approcha-t-elle de celle de *Colomb*? Quel mince objet dans les uns, quel vaſte & magnifique deſſein dans l'autre! L'*Antiquité* eût conſacré des autels au grand homme dont je releve la mémoire. L'*Ordre de la Toiſon d'Or*, établi en *Eſpagne*, autoriſe ma comparaiſon.

Avez-vous essuyé, durant des mois entiers,
Le moindre des périls ornés de ses lauriers?
Sous des Cieux inconnus au reste de la Terre,
Où se forment les vents, l'orage, le tonnerre,
Fîtes-vous parvenir votre frêle bateau?
De la terre éloignés, n'avez-vous vu que l'eau,
Et le Ciel qui lui sert de large couverture,
Ce spectacle effrayant pour l'humaine nature?
Avez-vous su gagner, à votre seul aspect,
Des Peuples étonnés & remplis de respect,
Et, sans jamais user d'aucun trait homicide,
Rapporter bien plus d'or que n'en eut la Colchide?
Alors je serai prêt à vous sacrifier
Ce que de mon héros je vais justifier.

L'INVENTEUR du projet qu'en mes vers je célebre,
Ce héros renommé, que doit regretter l'Ebre,
Travaillant aussi-tôt à ce grand armement,
L'eut bientôt achevé conduit par son tourment.

PALOS, ville aujourd'hui fort peu considérable (1);
Mais par cet armement illustre & vénérable,
Enfermoit dans son sein de vaillants Matelots,
Qui n'appréhendoient point ni la Mer, ni ses flots;
A cet égard Colomb, connoissant leur mérite,
A seconder ses vœux les pousse & les incite,

(1) C'étoit une petite ville de l'*Andalousie* avec un très-bon port; on la dit maintenant détruite, qu'il n'y reste plus que quelques méchantes cabanes de *Pêcheurs*.

Les exhorte au départ dont ſon cœur eſt flatté.
Il ne veut que des gens de bonne volonté.
Ce ſont ceux en effet qu'aux grandes entrepriſes
Doit mener un héros : il craint peu les ſurpriſes.
Un tel homme en vaut cent. Jamais l'autorité
Ne créa le courage & la témérité.
Ce don eſt un talent qu'en naiſſant on apporte.
La peur ſur le devoir n'eſt encor que trop forte.
On ne vainc les terreurs que difficilement,
Un cœur franc, naturel, les brave fiérement.

Six-vingts hommes en tout, furent les ſeuls Achilles
A qui l'on dut bientôt ces conquêtes utiles,
Dont l'Europe retire un luſtre ſans pareil ;
Mais leur éclat ne vint que d'un brillant ſoleil,
De ce Chef admirable, inflexible, intrépide,
Qui vers ces fiers exploits les entraîne, les guide ;
De leurs nombreux ſuccès il fut l'ame & le corps,
Lui ſeul en fit mouvoir les ſurprenants reſſorts.
Les plus petits vaiſſeaux qu'aujourd'hui l'on connoiſſe ;
Seroient auprès des leurs de giganteſque eſpece ;
Contre ceux qu'employa le Génois valeureux
Seroient de forts châteaux ſur les flots écumeux :
Il n'en voulut que trois ; qu'on riſqueroit à peine
Sur les dormantes eaux du Loir ou de la Vienne.

De ce fameux départ arrive enfin le jour.
L'air s'étoit embelli dans ſon vaſte contour,
Des plus rares beautés qu'il offre à notre vue,
Et l'Aurore prêtoit de l'éclat à la nue :

Un azur clair & fin en compoſoit le fond;
Jamais encor le Ciel n'eut un ſi beau plafond.
La Mer y répondoit par un cours ſi tranquile,
Qu'elle ſembloit aux yeux devoir être immobile;
Mais ce paiſible état, ſouvent faux & trompeur,
Preſque toujours annonce une ſoudaine horreur.
Les plus foibles zéphyrs, de leurs chaudes haleines,
Agitoient doucement ces dangereuſes plaines,
Comme en un temps d'été les épis ſecs, preſſés,
Sont agités par eux & mollement froiſſés.
On étoit dans ce mois où les chaleurs ſi vives
Etouffent au berceau les plantes trop tardives (1):
Le ſoleil échauffant l'horizon de ſes feux,
Brûle, deſſéche tout par ſes rayons fumeux.
L'ancre eſt levée enfin! c'eſt ſous de tels auſpices,
Que notre héros part; ils paroiſſoient propices.

Les Navires traçoient de liquides ſillons,
Soulevoient par leur poids les eaux à gros bouillons,
L'Amiral voit déjà ces fameuſes Colonnes,
D'un Alcide douteux immortelles Couronnes,
Et de l'antiquité fabuleux monument,
Que la ſaine raiſon interdit & dément (2).

(1) Le départ de *Colomb* ſe fit au mois d'Août de l'année 1492.

(2) On a donné le nom de *Colonnes d'Hercule* à un *Promontoire* qui termine l'*Eſpagne* du côté de la grande Mer. La *Fable* ſuppoſe que ce héros de l'*Antiquité*, dont l'exiſtence eſt fort incertaine, paſſa dans les *Eſpagnes* où il planta, pour marquer la fin de ſes travaux, les *Colonnes* dont il s'agit. On peut voir dans les Hiſtoriens Eſpagnols d'autres traits auſſi chimériques; qu'il y eut des enfants d'un Monſtre moitié femme & moitié ſerpent, &c. *Inſanire quid eſt!*

La bonace n'étoit qu'une trompeuſe amorce;
L'élément ſe courrouce, & le vent ſe renforce.
Des démons qui veilloient ce fut là le début;
Ils voulurent d'abord, pour frapper à leur but,
Faire aux gens de Colomb ſentir ainſi d'avance,
Ce qui les attendoit dans cet eſpace immenſe:
Sous la forme d'oiſeaux, de poiſſons monſtrueux,
Se montrant aux regards du Matelot peureux,
Les uns portoient atteinte au plus mâle courage,
Les autres préſidoient au plus terrible orage.
L'un des Navires perd, en cette extrêmité,
L'utile gouvernail qui fait ſa ſûreté;
Il ne préſente plus à la lame effrayante,
Qu'un de ſes bords ouverts : fatalité preſſante!
On dit que ce fut même au choc d'un monſtre affreux,
Dont le Navire entier, qui s'ébranla ſous eux,
Fit craindre aux Matelots une perte certaine;
La plupart déploroient une mort ſi prochaine.
Tous parlent de retour, de revenir au port.
L'ingénieux Colomb ſut calmer ce tranſport:
Il ſavoit trop combien, dans ce temps de détreſſe,
On devoit rejeter une premiere ivreſſe,
Fuir un tel mouvement prompt à décourager;
Qu'après ce premier pas on brave tout danger.
Il en a trop appris en ſes pénibles courſes.
Dans ſon expérience il trouva des reſſources.
Avec de forts liens le timon amarré,
De ſon lieu naturel ne fut plus ſéparé (1).

---

(1) Je me ſers du mot d'*amarrer*, parce que c'eſt un terme conſacré

Le Pilote jamais ne doit perdre la tête,
Et d'un œil aſſuré regarde la tempête ;
Aux fineſſes de l'art quand il joint un grand cœur,
Il n'eſt point de périls dont il ne ſoit vainqueur.

Il falloit cependant chercher d'autre remede.
Une Iſle, qu'il connoît vient bientôt à ſon aide.
Il y devoit montrer à ſes noirs envieux,
Ce front noble & ſerein qu'il portoit en tous lieux,
Et venger les affronts qu'au fort de ſa miſere,
L'ignorance orgueilleuſe avoit voulu lui faire.
Le temps s'étoit calmé : l'air devenu ſerein
Lui laiſſa voir au loin la terre en ſon chemin :
Voilà ce qu'il cherchoit, l'une des Canaries ;
Et la ſécurité ſuccede aux rêveries.
Ses trois vaiſſeaux battus par les vents conjurés,
Dans ce Havre ennemi furent à peine ancrés,
Qu'on informa Colomb de fâcheuſes nouvelles :
Trois Navires armés, terribles Caravelles (1),
Du Portugal exprès par l'ordre de leur Roi,
Partoient pour enlever l'infortuné convoi (2).

---

pour la *Marine*. Je dirai auſſi, par la même raiſon, que le *Timon* eſt préciſément ce qui tient au *Gouvernail* & dirige ſes mouvements ; d'où le nom de *Timonier* à celui qui gouverne.

(1) On appelloit anciennement *Caravelle*, un *Bâtiment* léger à la courſe : c'étoient les plus forts vaiſſeaux de ce temps-là, où la découverte d'un *Nouveau-Monde* n'avoit point encore mis les Puiſſances maritimes de l'*Europe*, dans la néceſſité d'entretenir une groſſe *Marine* toujours ſubſiſtante.

(2) Le *Portugal*, ou par le motif que je lui prête, ou par une ſecrete jalouſie contre l'*Eſpagne*, s'oppoſa vivement à ce départ : nous verrons qu'il eut envie de traverſer juſqu'au retour de *Colomb*.

Le nouvel Amiral ne perdit point courage,
Il court au plus preſſé, profite de l'ancrage,
Et preſqu'en un clin-d'œil, remédiant à tout,
Prouve qu'il n'étoit rien dont il ne vînt à bout.
Ce ne fut là l'effet que du plus court eſpace.
Il n'en craignoit pas moins cette horrible diſgrace,
Capable d'arrêter le progrès de ſes ſoins;
Mais il ſut ſe pourvoir de ſes moindres beſoins,
Sans que rien altérât ſon cœur ni ſon viſage:
C'eſt le bonheur parfait du héros & du ſage!
Après quoi, ſans tarder, mettant bientôt dehors,
Il s'éloigna dans peu de ces funeſtes bords.
Dans le nouveau ſentier où ſon ardeur le livre,
Il n'appréhendoit point qu'on osât l'y pourſuivre:
Ces chemins qui n'étoient encor faits que pour lui,
Préſentoient une horreur qu'ils n'ont plus aujourd'hui.
Un ennemi trop foible & qui craint la bataille,
Tâche de ſe couvrir d'une épaiſſe muraille,
Ou de tel autre obſtacle, auſſi ſûr, auſſi fort,
Qu'il croit le rendre ainſi plus maître de ſon ſort.

Des eſprits malfaiſants, dans leur fureur brutale,
C'étoit un des noirs traits de la haine infernale;
Ne pouvant renoncer à leurs deſſeins jaloux,
Ils ſouffloient le venin d'un odieux courroux.
Leurs ſuppôts à la Cour de ce Roi magnanime,
Peu propre aux trahiſons, incapable du crime,
N'eurent pas ſi-tôt vu leur ennemi parti,
Que la méchanceté prit ſoudain un parti:
Ils ſurent colorer leurs projets effroyables,

Sous des dehors fardés, des motifs vraisemblables;
Car la malignité manque-t-elle de fard!
Ils dirent hautement tenir de bonne part,
Que l'adroit Étranger par ses feintes cruelles,
N'avoit jamais compté sur des terres nouvelles;
Mais que vers l'Orient tramant un sourd complot,
Il veut s'en emparer, s'y ménager un lot.
C'étoit prendre le Roi par un foible invincible:
Quel Monarque en ce cas eût été plus paisible?
Le Portugal venoit d'acquérir ces Pays,
Par d'autres Potentats depuis ce temps conquis (1);
Il s'en prétendoit seul le Souverain, le Maître;
On n'envisagea donc Colomb que comme un traître:
Tous ses pas épiés, examinés, suivis,
Du dessein de l'Espagne on eut bientôt avis.
Les vaisseaux dépêchés dans cette circonstance,
Devoient l'exterminer s'il faisoit résistance;
Mais un Dieu détourna, Protecteur déclaré,
Un malheur que mille ans n'eussent point réparé:
Plus acharné l'Enfer redouble ses poursuites,
Et la même Puissance en arrête les suites.

L'Amiral, engagé dans ces abymes d'eaux
Où flottoient au hasard ses agiles vaisseaux,
Où l'on ne voyoit plus que les Cieux & les Ondes,
Nageoit dans les plaisirs, en des douceurs profondes:

(1) Les *Portugais*, d'abord Maîtres de toutes les *Indes Orientales*, où ils établirent une grande Domination, se virent contraints dans le dernier siecle d'en resserrer peu-à-peu les bornes trop étendues, & cela en faveur d'autres Puissances de l'*Europe* qui y ont toutes des *Possessions*.

Lui ſeul étoit charmé de ce ſpectacle affreux:
C'étoit pour ſon eſprit un tableau merveilleux.
Il voyoit, contemploit, au gré de ſon génie,
D'un auſſi beau deſſein la merveille infinie.
Tout excitoit en lui l'amour du Créateur;
Il décidoit par-là de ſa juſte grandeur. —
L'Art ne peut, diſoit-il, imiter ces prodiges!
Ce ſont des vérités, & non point des preſtiges
Tels que dans ces bas-lieux enfante le ſavoir!
On reconnoît par-tout un céleſte pouvoir,
Une divine main qui traça ces merveilles,
Au-deſſus de nos Arts & des plus doctes veilles!
Venez, s'écrioit-il, vous que l'impiété
Conduit à méconnoître une Divinité;
Venez, accourez voir ces miracles inſignes,
Et d'une Intelligence ils vous paroîtront dignes? —

Chaque objet l'élevant aux contemplations,
Lui fourniſſoit matiere à des réflexions:
Toutes avoient pour but l'Auteur de la nature.
Des Cieux il admiroit l'étonnante ſtructure,
Ces Mondes lumineux dont ils ſont décorés,
Et par qui tour-à-tour d'autres ſont éclairés.
Promenant ſes regards ſur l'élément humide,
Pour tous nos Mariniers ſcélérat & perfide,
Il n'y liſoit pas moins de miracles divers,
Et jugeoit ſenſément de ſes antres couverts:
Il ſe doutoit auſſi qu'en ces profonds abymes,
Qui préparoient le cœur à des horreurs ſublimes,
Il devoit y régner le même aſſortiment

Sur la Terre établi pour son arrangement,
Des plaines, des vallons, des monts & des prairies,
Retraites d'Animaux dont les Mers sont fournies.
Tous sembloient, attirés au spectacle nouveau,
Couvrir exprès la Mer & se jouer sur l'eau;
De leurs variétés la vue étoit charmée.
Leur multitude ici ne peut être exprimée.
Au-devant des vaisseaux on les voyoit courir,
A qui les vouloit prendre ils se venoient offrir.
Le vif éclat des uns, la figure des autres,
N'avoient rien en tout sens qui ressemblât aux nôtres,
A ceux qui de l'Europe habitent les contours;
Colomb, pris par les yeux, admiroit leurs atours:
La plupart embellis des plus riches parures,
Effaçoient le brillant des plus belles dorures;
L'or, l'argent & l'azur, joints aux autres couleurs,
L'emportoient sur l'émail d'un parterre de fleurs.
Ce qui surprit le plus en ces beautés nouvelles,
Fut de voir des poissons nager avec des aîles;
Puis sortir tout-à-coup du vaste sein des Mers,
Pour s'élever par troupe & voler dans les airs (1).

PENDANT que l'Amiral considéroit ces choses,
Et d'autres raretés par la nature écloses,

(1) J'ignore s'il a été parlé de *Poissons-volants*, avant la découverte de l'*Amérique*; du moins ne me souvient-il pas d'en avoir rien lu dans les *Anciens*. Quoi qu'il en soit, je n'ai pas dû oublier cette singularité, dont j'ai été frappé comme tous ceux qui en sont les témoins pour la premiere fois. J'ai admiré, & la beauté de ce spectacle, & le reste de ce que je viens de décrire.

Qu'il louoit le Seigneur sur un si beau sujet,
Ses lâches compagnons complotoient en secret;
Moins satisfaits que lui de ces rares merveilles,
A trahir ses desseins ils employoient leurs veilles.
C'étoit encor un fruit de cet arbre fatal
Qui naît & prend racine au séjour infernal,
Et d'où sortent sans cesse, & les maux, & les peines,
Que répand Lucifer sur les races humaines:
Il éteint la raison, il déprave les sens,
Il accable l'esprit d'appétits dévorants,
Pour de faux intérêts que nous pensons les nôtres,
Et qui nous arment tous les uns contre les autres!
Aux Marins infectés du germe vicieux,
Le repos fut toujours un temps pernicieux;
Leur esprit turbulent s'aigrit dans la paresse.
Ceux de Colomb lassés d'un excès de molesse,
Qu'ils tenoient du beau temps, de ces vents alisés (1),
Fort peu connus alors, maintenant mieux prisés,
Dont on n'ignore plus ni l'effet, ni la cause,
Et sur-quoi le Pilote aujourd'hui se repose:
Se livrant aux complots, dont le goût séduisant
Pour les cœurs vils & bas n'est que trop imposant,
Ces malheureux gagnés par une voix secrete
Qui dans leur cœur pervers s'anime & se répete,

(1) Les *Vents alizés*, ou *alisés*, sont des vents réguliers qui soufflent ordinairement en certaines parties des Mers, & que l'on nomme différemment dans les divers endroits où ils regnent : les Marins connoissent leurs saisons. On en attribue les causes à la direction des terres, qui les produisent, selon l'opinion la plus commune. Ceux dont il s'agit ici, se font sentir presque toute l'année sous les *Tropiques*, & s'étendent loin en Mer.

Contre l'heureux Génois, qui s'en doutoit ſi peu!
De la rebellion attiſerent le feu.
On veut ſans différer tout ce que l'on deſire.
L'eſpérance pour eux fut d'abord un martyre.
Enſuite, ſe changeant en d'extrêmes fureurs,
Elle devint pour lors une ſource d'horreurs.

Après différents jours d'un voyage tranquile,
Fatigués d'un eſpoir qu'ils crurent inutile,
Ne voyant point paroître, après tant de ſoupirs,
Cette Terre attendue, objet de leurs deſirs,
La crainte s'empara de ces ames timides,
Et les jette auſſi-tôt en des trames perfides.
Colomb s'en apperçoit; mais ſans rien témoigner
Des ſoupçons qu'un héros doit toujours dédaigner.
Il ne devoit pas moins avoir de défiance.
Ce grand homme en avoit plus d'une expérience.
Il voulut relever leurs eſprits abattus,
En leur faiſant ſentir le charme des vertus:
Il arrêta des coups qu'il ne put que ſuſpendre!

La révolte eſt un feu qui couve ſous la cendre,
Dont la moindre étincelle eſt un ardent braſier
Qui n'a que trop ſouvent de quoi nous effrayer:
Le Chef comprit bientôt ce qu'il en devoit craindre;
Mais le Ciel en ſecret travailloit à l'éteindre.

Fin du ſixieme Chant.

ARGUMENT
DU
SEPTIEME CHANT.

Satan veut profiter de la diſpoſition où il voit les gens de Colomb. Il arme de nouveau la Diſcorde, qui vient ſouffler le trouble & l'horreur dans les eſprits. Trois freres, en qui Colomb avoit mis toute ſa confiance, ſont des premiers à ſolliciter les équipages à la rebellion. Satan ne s'en tient point encore à ce moyen: il excite tout l'Enfer & ſes démons, ſe chargeant lui-même d'épouvanter des cœurs déjà tremblants. Il emploie tout l'art dont il eſt capable; la mer & les vents ſont ſoulevés; il tente d'effrayer par une horrible tempête, offre un prodige en apparence naturel, ſe préſente devant les vaiſſeaux ſous la figure d'un énorme ſpectre, & parle d'une maniere bien propre à intimider. Dieu fait ceſſer ces preſtiges, & tout rentrer dans le néant. Colomb n'en eſt pas quitte: il eſſuie de nouveaux procédés dictés par la peur de ſes gens: enfin, on découvre une premiere Terre, qui rend la joie à tout le monde. Il eſt reconnu pour Amiral, & ſalué en cette qualité. Deſcription des habitants de la Contrée.

CHANT VII.

L'ENNEMI du ſalut, du repos des humains,
Ce tyran qui nous voue aux plus cruels deſtins,
Sans relâche occupé du deſir de nous nuire;
Dont l'unique plaiſir eſt celui de ſéduire:
Satan voyoit enfin, du fond des noirs États
Que peuplent à l'envi les différents climats,
Où tout eſt confondu dans d'épaiſſes ténebres,
De ces cœurs endurcis les réſultats funebres:
Il croit le temps venu de combler ſon eſpoir,
Et de montrer aux ſiens l'eſſai de ſon pouvoir.

POUR accroître, agrandir un mal qu'il envenime,
Il lâche en ce moment la cauſe de tout crime,
Le monſtre qui naquit pour troubler l'univers;
Que la Religion n'a pu charger de fers;
Qui déchire ſouvent le ſein de ſon Égliſe,
Armant de ſes fureurs la piété ſurpriſe:
La Diſcorde eſt ſon nom. Horrible en ſes excès,
Elle ſouffle un venin qui fait d'affreux progrès,
Et qui, ſûr d'infecter l'ame la moins farouche,
Empoiſonne l'eſprit, corrompt tout ce qu'il touche.

DÉJA notre héros avoit, ſans le ſavoir,
Eſſayé l'aſcendant de ce fatal pouvoir,
Qui, dans diverſes Cours répandant ſa furie,
Le pourſuivit par-tout, juſques dans ſa Patrie.

Son Maître la rappelle; & d'un mot qu'elle entend: –
Va, dit-il, & ſois prompte: – Elle part à l'inſtant,
Après avoir trempé ſon flambeau dans le goufre
Où fume inceſſamment le bitume & le ſoufre,
Éternel magaſin du plus ſubtil poiſon;
Elle y vint renforcer ſon funeſte tiſon;
Et l'air qu'elle traverſe avec un vol rapide,
Pour les triſtes mortels en devint homicide.
L'horizon s'obſcurcit à ſon aſpect hideux.
Elle vit les vaiſſeaux, & s'élance ſur eux,
Semant de toutes parts l'horreur qui la poſſede.

Trois freres de Palos, que l'air impur obſede,
Ne pouvant réſiſter à la contagion,
Leverent l'étendard de la rebellion.
Le monſtre des Enfers, qui lit au fond des ames,
Sut verſer dans leurs cœurs ſes plus brûlantes flammes;
Et le bras qu'il ſecoue au-deſſus des vaiſſeaux,
Fait ſoulever la mer & bouillonner ſes eaux;
Les poiſſons même entr'eux ſe déclarent la guerre:
Tout s'en reſſent au loin, & juſques ſur la terre.
Mais nos fougueux Marins l'éprouvent encor mieux:
Contre leur rare Chef, digne préſent des Cieux,
Il s'éleve en leur ame une haine ſecrete,
Qui bientôt préſagea ſon entiere défaite.
Ainſi, dans une émeute aſſervie à des riens,
On voit s'effaroucher de ſimples Citoyens,
Sans qu'ils ſachent ſouvent ni l'effet, ni la cauſe
Du tumulte ſubit où l'inſtant les diſpoſe:
Ainſi ces Mariniers, dans ce trouble ſoudain,

Ignoroient le ſujet d'un ſi honteux deſſein ;
Ils n'en furent pas moins décidés à pourſuivre
Le projet infernal dont chacun d'eux eſt ivre.
Aux propos, d'abord ſourds, ſuccedent les débats,
Et puis, à haute voix, on s'excite aux éclats.

L'AMIRAL avoit pris une amitié conſtante
Pour ces freres ingrats que la noirceur tourmente,
Qui penſerent le perdre en cette extrêmité,
Où Colomb ſe trouva ſans nulle autorité :
Ils ſe nommoient Pinzon (1), navigateurs habiles ;
Mais eſprits remuants, dangereux & fragiles,
En qui la fermeté, naturelle aux Héros,
Ne put jamais tenir contre les moindres maux.
Il n'eſt que trop de gens de cette foible trempe !
Au plus petit revers leur cœur ſuccombe & rampe ;
Uniquement conſtruit pour la proſpérité,
Le vernis diſparoît lors de l'adverſité.
Ce n'eſt point à ce trait qu'on reconnoît un ſage :
Plus le danger eſt grand, plus il ſent ſon courage
Affronter du péril l'abord impérieux ;
Souvent un front ſerein l'en rend victorieux :
Cede-t-il à la fin ? Il ne perd point ſa gloire ;
On peut être héros & manquer la victoire.

(1) *Colomb* en avoit fait ſes principaux *Pilotes* ; enfin, ils commandoient ſous lui : l'un d'eux, au retour, croyant lui faire piece & le ſupplanter, ſur le point d'arriver en *Europe* l'abandonna avec l'autre vaiſſeau dont il étoit le Commandant. *Ferdinand* & *Iſabelle* refuſerent de le voir, avant l'*Amiral*. Bel exemple ! mais peu imité des Souverains.

L'homme, presque toujours par l'honneur combattu,
De la nécessité se fait une vertu;
Mais, quand il n'est guidé que par un faux principe,
A sortir d'embarras en vain il s'émancipe.

A ces freres, pour prix de leur entendement,
Colomb donna sous lui l'entier commandement:
En cette qualité reconnus dans la flotte,
Ils devinrent les Chefs de ce qui s'y complote;
Après quoi ce travers fut bientôt général.
On veut à retourner contraindre l'Amiral.
D'abord plus réservée, elle presse, elle crie,
Cette troupe insolente ensuite contrarie
Les plus sages conseils de l'Étranger sensé:
Colomb ne tarde pas à s'en voir menacé.
S'il ne prend le parti d'une prompte retraite,
C'en est fait de ses jours; c'est tout ce qu'on souhaite:
S'il ose persister à s'éloigner du Port,
On prononce l'arrêt qui termine son sort.
A quoi ne conduit point la révolte & la rage?
Le Génois immobile au milieu de l'orage,
Comme un rocher qui brave & les vents & les flots,
Parloit, l'un après l'autre, à ses durs Matelots;
Il tâchoit d'appaiser leur fureur mutinée:
En promettant sous peu cette heureuse journée
Où le Ciel finira leurs maux & leurs chagrins,
Il assuroit à tous les plus riches destins.

Cependant l'ennemi du héros maritime,
De plus en plus contraire au projet magnanime

Qui devoit rétrécir ſon Empire étendu,
Pour le faire échouer n'eſt rien moins que rendu.
Il lui reſtoit encor une reſſource unique :
Il s'en chargea lui-même en cet état critique.
Quand il faut s'acquitter d'un emploi déciſif,
L'œil du Maître eſt toujours plus ſûr & plus actif.
Il quitte, accompagné de ſa Cour ténébreuſe,
Les lieux où Dieu fixa ſa réſidence affreuſe,
Et parcourant les airs, auſſi prompt que le vent,
Il fond ſur les vaiſſeaux & s'arrête au-devant.

A peine paroît-il, que la Mer en colere
Écume & ſe groſſit, cache enfin la lumiere
Par des flots élancés juſqu'au plus haut des Cieux.
Le ſoleil dans les eaux portoit alors ſes feux.
Jamais il ne ſe vit une nuit plus horrible !
Et lorſque le matin de cette nuit terrible
Vint ramener le jour à nos Marins tranſis,
D'un ſpectacle nouveau leurs ſens furent ſurpris :
Au lieu de cette Aurore éclatante & ſi vive
Qui prévient du ſoleil la clarté fugitive,
Une couleur de ſang, aux yeux des ſpectateurs,
Préſente dans le Ciel un objet de terreurs ;
Mais le plus effrayant ſe voit à l'oppoſite.
Le lieu le plus hideux où coule le Cocyte,
Cet infernal endroit par la fable dépeint,
N'offre rien à l'idée & ſi noir & ſi craint.
Le plus mortel effroi, dans leurs frayeurs ſoudaines
Glaça de nos Marins le ſang juſqu'en ſes veines.

Quoique du Phénomene il paroiſſe occupé,

Colomb ſemble le ſeul qui n'en ſoit point frappé ;
Il vouloit ſeulement en démêler la cauſe :
Il la croit naturelle ; & ſur le champ s'impoſe
De n'être point troublé d'une vaine frayeur,
Qui de ſes compagnons reſſerroit trop le cœur.
Bientôt déſabuſé, ſon eſprit intrépide
N'en fut pas à leurs yeux plus fort ni plus timide :
Cet état naturel eſt celui des héros,
Leur ame eſt en tout temps dans un entier repos.

Au couchant de ces Mers où Colomb doit atteindre,
Un tableau ſingulier que l'on ne ſauroit peindre,
Par ſes noires couleurs, par des traits inouis,
Etonnoit nos Marins d'épouvante ſaiſis :
Telle on a toujours peint la porte de l'Averne.
L'horizon figuroit une horrible caverne (1),
Et ſon enfoncement laiſſoit appercevoir
Le chemin du ſéjour où gît le déſeſpoir.
La Mer dans le lointain, & ſes vagues émues
Paroiſſoient entourer ces triſtes avenues :
Cet objet, terminé par un brouillard épais
Qui couronnoit le front de ce hideux Palais,
Achevoit de répandre une mortelle crainte ;
Pour notre fier Génois elle étoit ſans atteinte.

(1) J'ai vu dans l'un de mes voyages à *S. Domingue*, le même ſpectacle que je décris ici : me repréſentant l'effet qu'il auroit produit ſur ceux qui ont les premiers découvert l'*Amérique*, dans un ſiecle beaucoup moins éclairé que le nôtre, il s'en fit une impreſſion dans ma mémoire, qui m'eſt revenue à l'eſprit en travaillant cet Ouvrage long-temps après.

Un bruit ſourd & confus ajoutoit à l'horreur.

Ce paſſage effroyable augmente la fureur.
Tous les ſéditieux, tous ces lâches rebelles
En firent à Colomb de nouvelles querelles,
Les plus hardis déjà levoient la main ſur lui:
Tranquille, il ne cherchoit qu'à calmer leur ennui,
Modérer, adoucir des eſprits ſi féroces.
Il en fut accablé de procédés atroces;
Et quand il ne ſongeoit qu'à les encourager,
Tous mettoient ſa fortune & ſes jours en danger.
Ils conſpirent tout haut ſon maſſacre ou ſa perte;
La mort de toutes parts à ſes yeux eſt offerte.
Les trois freres Pinzon, écoutés des mutins,
Par leurs honteux diſcours inſpiroient ces deſſeins:
Engagés, enfoncés dans une erreur profonde,
Ils vouloient que ce fût ici le bout du monde;
Que, par-delà la voûte où l'œil trompé ſe perd,
Un tourbillon ſans fin & de vapeurs couvert
De ce globe entraînât la ſolide machine;
Qu'aller plus loin feroit courir à ſa ruine.
Colomb ne fit qu'aigrir ce fol emportement:
Que ſervent les raiſons contre l'entêtement?
En voulant expliquer cette horreur de tout vuide,
Qu'un Savant de nos jours prenoit pour ſon égide,
La baſe d'un ſyſtême auſſi-tôt foudroyé (1),

(1) C'eſt du plus grand Philoſophe qu'ait eu la *France*, en un mot de *Deſcartes* que j'entends parler. Sans lui, la Philoſophie moderne ſeroit peut-être encore au rang de ſes tourbillons, & de quelques autres de ſes

Il penſa dans l'inſtant être ſacrifié.
Ils ne ſont retenus que par un phénomene,
Dont le ſubit aſpect ſuſpend toute leur haine.

Un fantôme paroît, coloſſe monſtrueux,
Qui fouloit à ſes pieds les flots tumultueux.
De la noire caverne il déroboit l'entrée.
Des plus vives frayeurs la troupe eſt pénétrée;
On regarde, on s'empreſſe : ainſi parla Satan. —
Je ſuis, leur cria-t-il, le Dieu de l'Océan :
Où Courez-vous ? Fuyez ; arrêtez, téméraires ;
Rien ne peut vous ſauver des dernieres miſeres.
Vous n'avanceriez plus ſans un prompt repentir :
Craignez qu'un pas encor ne vous faſſe engloutir.
Qui vous a conſeillé cette haute imprudence ?
Votre mort en ſeroit la juſte récompenſe.
Croyez-moi ; retournez au plutôt ſur vos pas :
Mortel n'oſa jamais fréquenter ces climats.
Ce qui vous frappe ici, tout cet affreux ſpectacle,
A vos deſſeins hardis n'eſt qu'un léger obſtacle,
Un des moindres objets de l'effrayant revers
Que va vous préſenter la fin de l'Univers :
Sachez qu'en un moment, ſi votre eſprit eſt ferme,
Vous en allez toucher le redoutable terme :
Hâtez, ſi vous l'oſez, cet inſtant furieux,
Imprudents ! Je vous vais accompagner des yeux. —

ſyſtêmes, qui ne ſont que des rêves ingénieux. Mais convenons que ce génie créateur nous a mis ſur la voie pour trouver mille & mille vérités, que lui-même avoit entrevues à

Il dit; & ce prodige étonnant les rebelles,
Donne un nouvel essor à leurs craintes mortelles.

Si l'Amiral n'eût eu le Ciel pour protecteur,
Dès-lors c'en étoit fait: il épuisoit leur cœur;
Il en eût essuyé les plus sanglants outrages;
La fureur se lisoit déjà sur leurs visages.

Pour mieux intimider tous ces séditieux,
Et consommer plutôt leurs desseins factieux,
Le colosse agitant sa barbe étincelante
Couvrit les flots & l'air d'une flamme étouffante;
C'étoit l'eau qui tomboit de ses cheveux épars.
L'effroi qu'il répandit vola de toutes parts.
Ses terribles Agents, infames satellites,
Implacables bourreaux des vengeances prédites,
Pour redoubler l'horreur exciterent les airs,
Déchaînerent les vents, souleverent les Mers.
Il ne s'étoit point vu de pareille tempête,
Les cheveux hérissés en dressoient à la tête.

Le Génois contemplant ces folles visions,
Fut le seul qui les prit pour des illusions,
Des embûches que tend le Dieu de l'Onde noire,
Pour faire trébucher qui marche dans la gloire.
Son esprit rassuré sait à quoi s'en tenir;
L'Ange consolateur l'avoit dû prévenir.
Il voulut se moquer de ces fausses merveilles:
Mais la peur ni la faim n'eurent jamais d'oreilles!

C'eſt en vain que, citant l'exemple de ces Saints
Toujours perſécutés par des eſprits malins,
Il veut faire goûter un avis ſalutaire;
Il étoit à leurs yeux le ſeul viſionnaire.
Les mutins pour le coup jurerent ſon trépas.
Comment ſe tira-t-il d'un auſſi mauvais pas?
Il ne fallut pas moins qu'un pouvoir ſans limites.

Tandis que l'Infernal exerçoit ſes pourſuites,
Qu'il employoit ſon art à détruire un deſſein
Qui devoit reſſerrer ſon empire inhumain,
Le Très-Haut qui voit tout de ſon Trône céleſte,
Du Prince des démons vit le complot funeſte: —
Allons, dit l'Éternel, *confondons ce pervers.* —
Ce mot le fit rentrer au profond des Enfers.
Tout diſparut, Satan & le château magique.
L'élément furieux devint ſi pacifique,
Que rien n'approcha plus de ſa tranquillité;
L'air reprit ſon éclat & ſa ſérénité.
Le temps eſt pur & clair; les Cieux ſont ſans nuages:
Tel en un jour d'été, la ſaiſon des orages,
Un voyageur ſurpris par un déluge d'eau,
Voit le moment d'après le Ciel beaucoup plus beau.
Les vents à nos Marins ne livrent plus la guerre;
Ce ne fut que l'effet d'un ſeul coup de tonnerre.
Colomb crut pourtant voir un ſigne plus certain;
Celui qu'appercevoit l'Empereur Conſtantin,
Lorſque victorieux contre toute apparence,
Il détruiſit l'eſpoir du fier tyran Maxence (1):

(1) Perſonne n'ignore ce point d'hiſtoire ſacrée, le plus honorable

Ce combat décisif pour la Religion
Ne demandoit pas moins qu'une distinction;
Le Génois, combattant sous les mêmes enseignes,
Peut-être pour fonder de plus illustres regnes
Aux mysteres divins du culte le plus pur,
Pouvoit bien obtenir ce témoignage sûr?

Depuis un si beau jour, jusqu'à l'époque heureuse
Où la faveur du Ciel ne sembla plus douteuse,
Rien ne vint plus leur nuire ou les contrarier.
Mais de fâcheux esprits osoient s'en défier;
Ils ne sentirent point cette faveur divine.
Par la peur poursuivis, & craignant la famine,
Leur cœur méconnoissoit un secours triomphant:
La faim qu'on appréhende est un rude tourment!
Mais Colomb n'y trouvoit que des terreurs paniques;
Il n'en souffrit que plus de tous ces frénétiques:
Son assurance ici ne peut persuader;
Tout semble ne servir qu'à les intimider.
Le retour du beau temps devoit pourtant apprendre,
Que des conseils du Chef il falloit tout attendre:
Des esprits aveuglés reviennent-ils si-tôt?
Mais de l'humanité c'est le commun défaut!
Aisément prévenus nous goûtons le mensonge,
Lorsque la vérité n'est pour nous qu'un vain songe.

---

qu'il y ait pour la *Religion Chrétienne*; puisqu'il est fondé sur le témoignage d'un Empereur païen, que ce miracle convertit: *Constantin*, surnommé *le Grand*, vit au Ciel, dit-on, un étendard sur lequel il y avoit une Croix, avec ces mots, *in hoc signo vinces*.

Les trois freres, toujours dans leur aveuglement,
Firent alors paroître un nouveau ſentiment,
Qui ne trouva pas moins de ſectateurs fidelles,
Parmi les trois vaiſſeaux, au milieu des rebelles :
Ce fut pour l'Amiral un ſecond embarras.
Ignorant ſelon eux, il guidoit mal leurs pas;
Et blâmant, qu'au Couchant il dirigeât ſa courſe;
Ils ouvroient de diſpute une nouvelle ſource.
Souvent pour appuyer ce ſyſtême impoſteur,
Ils oſoient ſe ſervir d'un diſcours ſéducteur,
En aſſurant qu'au loin de ſa route fatale
Qui n'annonçoit au plus qu'un affreux intervalle;
Leurs yeux plus clair-voyants, plus doctes & plus fins,
De terre appercevoient des ſignes plus certains.
Le héros vainement diſoit aux équipages,
Que cette illuſion ne vient que des nuages,
Qui, vus dans le lointain, trompent facilement (1).
Ainſi, quand le ſoleil ſe montre foiblement,
Ou qu'il ſemble vouloir noyer ſes feux dans l'Onde;
En ſpectacles divers pour lors le Ciel abonde.
Que tous ces vains portraits, par le haſard produits,
Ne ſont que ſes rayons à nos yeux réfléchis.

(1) Je dois mettre ici une note en faveur de ceux qui ne connoiſſent point la Mer, ou qui l'ayant vue n'ont jamais fait aucun voyage de long cours : le ſpectacle qu'on apperçoit au Ciel, ſur la terre, un peu avant le coucher du ſoleil, où il paroît un nombre d'objets diverſifiés à l'infini, n'eſt encore rien en comparaiſon de ce que l'on y remarque quand on eſt en pleine Mer; la répercuſſion des rayons de lumiere, réfléchis ſur la ſurface des eaux, repréſente quelquefois la terre ſi parfaitement, que les *Marins* y ſont ſouvent trompés eux-mêmes.

Leur ſavant Amiral ne pouvoit les convaincre.

Enfin, ſe confiant au Dieu qui ſait tout vaincre,
Et dont il a déjà mérité des bienfaits,
Il oſe ſous trois jours leur promettre un ſuccès
Qui devoit ſurpaſſer toutes leurs eſpérances.
Il ne le faiſoit point ſans quelques connoiſſances.
Après ce court délai, plein de ſoumiſſion,
Il veut bien ſe remettre à leur diſcrétion.
Ce n'étoit de ſa part, ni crainte, ni foibleſſe:
Mais il faut quelquefois ſavoir uſer d'adreſſe,
Pour gagner des eſprits rétifs ou factieux;
C'eſt un art, un talent, qui n'a rien d'odieux:
Et quand l'autorité ne ſauroit les réduire,
N'importe par quel art on puiſſe les conduire.
Aucun autre moyen n'avoit de rien ſervi;
Heureux, que ce dernier ait enfin réuſſi!

Depuis peu l'Amiral, oubliant les prodiges,
Obſervateur exact, remarquoit des veſtiges
D'une terre voiſine à l'avant des vaiſſeaux:
Il avoit vu des bois qui flottoient ſur les eaux;
De ces témoins muets la Mer ſembloit jonchée.
Une canne parut fraîchement arrachée;
Il apperçut auſſi des arbres inconnus.
Rien ne peut échapper à ſes yeux prévenus.
Tantôt avec ſon fruit, une branche étrangere
Lui préſente un attrait qui l'inſtruit & l'éclaire;
Ou bien ce ſont encor des herbes, des roſeaux,
Des bâtons figurés, juſques à des oiſeaux

Qui, venant ſe percher, ou voltigeants enſemble,
Indiquoient que la terre à coup ſûr les aſſemble.
Un tel Navigateur tire parti de tout.
Ce n'eſt donc point à faux que Colomb ſe réſout
A des conditions qu'il propoſe lui-même?
Du reſte, il comptoit trop ſur la Bonté ſuprême!

Bientôt de ſon bonheur il ne ſauroit douter.
Le plus revêche eſprit commence à l'écouter.
Les mutins convaincus par mille témoignages,
En tiroient coup ſur coup d'infaillibles préſages.
Déjà cet Étranger par eux ſi fort maudit,
Sur leurs farouches cœurs reprenoit ſon crédit.
Les rapides courants ajouterent encore
A ces lueurs d'eſpoir qui chez eux vient d'éclore:
La fraîcheur de la nuit, le renvoi des zéphyrs
Dont Colomb expliquoit les amoureux ſoupirs,
Et qui leur apportoient des odeurs agréables,
Étoient jugés autant d'indices favorables (1).
Une ſonde jetée acheva de remplir
Cet eſpoir d'un ſuccès tout prêt à s'accomplir.

Non, il ne s'agit plus dans l'ardeur qui les preſſe,
Que d'entrevoir l'objet pour qui l'on s'intéreſſe;

(1) Tout le monde ne ſait peut-être pas qu'entre les deux *Tropiques* le vent vient de terre pendant la nuit? C'eſt ſur quoi les *Pilotes* experts ne ſe trompent jamais, lorſqu'ils ſe rencontrent dans ces *Parages*. Ces ſortes de *Briſes* ſont ſinguliérement affectées à l'Iſle de *S. Domingue*, où il eſt rare qu'elles manquent chaque jour.

Chacun eſt attentif, chacun forme des vœux.
Le Génois méritoit d'être le plus heureux;
Il le fut en effet : cette même ſoirée
Mit le comble au bonheur de ſon ame éclairée :
Juſques au lendemain il en fit un ſecret,
En prenant des témoins pour aſſurer le fait.
Il ſut par-là gagner une ſomme promiſe,
Et s'attirer l'honneur de toute l'entrepriſe.

Tel étoit le coup-d'œil du célebre héros,
Dont l'Europe fera retentir ſes échos,
Avant que l'Aſtre pur & qui n'eſt point opaque
Ait encor parcouru la moitié du Zodiaque (1);
Et cet Aſtre fameux, brillant pere du jour,
De l'Univers entier ne put faire le tour,
Avant que le Génois aux bords de l'Heſpérie
Reparût triomphant en dépit de l'envie :
Une foible lumiere, à ſes regards perçants,
Suffit pour l'éclairer & captiver ſes ſens :
Environné pour lors d'une nombreuſe troupe
Qui cauſoit près de lui ſur le château de Pouppe (2),

---

(1) Le voyage de Colomb ne fut pas de ſix mois. Le ſoleil met un an à parcourir les douze ſignes du Zodiaque, dont les Aſtronomes ont fait autant de maiſons; l'année eſt révolue au bout de cette courſe.

(2) Les *Marins* ont donné le nom de *Château de Pouppe* à ce haut couronnement qui eſt à l'arriere des Vaiſſeaux, où l'on pratique des logements pour les *Officiers* & les *Paſſagers* : nos commodités, dont nous ſommes plus amoureux que toute autre Nation, ont encore fait imaginer d'élever une *Dunette* par-deſſus; ce qui charge trop un Navire, & nuit beaucoup à ſa marche.

Hors lui nul n'entrevit cette utile lueur,
Qui ne frappa les yeux que du ſeul conducteur:
Soit que le Ciel voulût punir la perfidie
De ces Navigateurs dans leur trame hardie,
Pour s'être tous enfin, par leur entêtement,
Prêtés à ruiner ce grand événement;
Soit qu'il eût une vue & plus fine & meilleure.

Là nuit du lendemain, environ la même heure,
Au bout de l'un des mâts un Matelot monté
Annonça cet objet dont il fut tranſporté:
Il croyoit s'enrichir & toute ſa famille
Avec le prix offert par les Rois de Caſtille,
Au premier qui voyant ce Pays deſiré,
D'une telle faveur ſe tiendroit honoré.
Le malheureux, dit-on, dont la proie échappée
Jette le déſeſpoir dans ſon ame trompée,
Se livra de lui-même aux pieges de Satan,
Et ſe fit dans la ſuite infame Muſulman.
Ainſi la lâcheté, fruit des ames vénales,
N'eſt jamais qu'un circuit de ruſes infernales,
Qui les traîne toujours aux plus honteux excès!

Ils ne ſont plus douteux ces étonnants ſuccès
D'un projet cru long-temps l'unique effet d'un ſonge,
Et la vérité prend la place du menſonge.
Ceux qui ne reſpiroient que l'horreur & le ſang,
Vont élever Colomb au plus ſublime rang
Où puiſſe d'un ſujet dans ſa carriere illuſtre,
Atteindre la faveur, les ſervices, le luſtre.

Un ſi prompt changement eſt le juſte retour
Que la vertu s'attire en ce mortel ſéjour ;
D'abord perſécutée, atteinte & pourſuivie,
Elle eſt long-temps en butte aux noirs traits de l'envie ;
Obéiſſant enſuite à ſon charme enchanteur,
Le vice ne lui rend qu'un hommage flatteur.

Le grand jour vient offrir à la flotte joyeuſe,
Cet aſpect ſéduiſant dont elle eſt envieuſe :
Nos gens ne quittoient rien d'auſſi beau que ces lieux ;
Chacun ſe récrioit, les crut délicieux.
La nouveauté nous plaît, & ſouvent en impoſe :
Ces voyages de Mer ſont encor autre choſe ;
Les dangers, les ennuis aſſaiſonnent toujours
Le plaiſir d'arriver après le plus long cours.
Un zéphyr ſe levant avec ſa douce haleine,
Vers un havre prochain les dirige & les mene :
Les navires déjà ſont mouillés dans ſon Port :
Des Peuples curieux accourent ſur le bord.
Le rivage eſt ſemé de races étrangeres
Qui n'ont rien de nos traits, ni de nos caracteres :
Hommes faits comme nous ; cependant leur couleur (1)
Surprend tous les eſprits, les plonge dans l'erreur.

---

(1) La couleur des *Américains* ne differe pas naturellement de la nôtre ; ils naiſſent blancs comme nous, ce qui arrive auſſi aux Negres : la nudité, l'air, le climat contribuent donc beaucoup à leur donner un teint baſané. Enſuite viennent les drogues dont ils ſe frottent, leſquelles achevent de décider leur couleur. Ceux du Midi paroiſſent rouges à cauſe du *Rocou* dont ils ſe barbouillent ſans ceſſe, & ceux du Septentrion ſont la plupart olivâtres par la même raiſon, s'oignant d'huiles & de graiſſes,

Le Génois, mieux inſtruit, ſait qu'une même ſeve
Les fit naître d'Adam & de ſa compagne Eve :
En vain l'aſſure-t-il à nos Européans ;
Il n'en ſauroit convaincre un ſeul des Caſtillans,
Et la Religion dont il cite le Livre,
Ne prend point ſur des cœurs que l'apparence enivre.
Colomb les abandonne à leur ſens réprouvé.

Mais ce n'eſt point aſſez de ſe voir arrivé.
Il s'agit de deſcendre aux bords de cette rive,
Où d'une multitude étonnée, attentive,
L'on apperçoit de près les horribles regards.
Pour des gens inconnus auront-ils des égards ?
Leur front n'annonce point autant de bienveillance,
Il ſemble reſpirer la haine & la vengeance.

Rien n'arrête Colomb ; & d'un air martial
Il ſaiſit ſon épée & l'étendard royal :
Honteux que l'on touchât avant lui cette Plage,
Il prétend le premier ſauter ſur le rivage.
Cet honneur, par le Ciel mis au rang de ſes dons,
N'étoit dû qu'au vainqueur de tant de trahiſons. —
Mes amis, ſuivez-moi : que rien ne vous ſurprenne :
Doit-on appréhender avec la Foi Chrétienne ? —
Auſſi-tôt élancé ſur les ſables mouvants,
Il voit des Peuples doux, tranquilles, bienfaiſants,
Prêts à le recevoir ſans que rien les arrête,
Ni qu'à le repouſſer aucun d'entr'eux s'apprête.
Étonné du ſpectacle & les reconnoiſſant,
Le Génois ſe rappelle un ſonge raviſſant,

Dont le myſtere ici ne s'offroit qu'en partie ;
Mais le reſte s'annonce à ſon ame attendrie.
Ces habitants tout nus, peints de la tête aux pieds,
Semblerent un inſtant comme pétrifiés :
Enſuite on remarqua, combien leur ame émue
Sait peu ſur quels objets, ſur quoi fixer la vue ;
Toutes ces nouveautés égales pour leurs yeux,
Préſentoient à la fois cent ſujets curieux.
On ne pourroit jamais dépeindre leur ſurpriſe :
Elle les adoucit & les familiariſe.
Leurs mains ne pouvoient point ſe laſſer de toucher,
Ni leurs regards ſur rien ne purent s'attacher ;
Tant l'admiration s'éleve dans leur ame,
Pénetre leur eſprit de ſa brûlante flamme !
L'habit & les vaiſſeaux, la barbe & la blancheur,
Excitoient tour-à-tour des deſirs dans leur cœur.
Ils veulent tout connoître en leur ame inquiete ;
Le trop d'ardeur ſouvent rend la joie imparfaite :
C'eſt toujours l'ordinaire, en ces occaſions
Où l'on eſt agité de grandes paſſions.

Pour nos Navigateurs ; s'ils étoient plus paiſibles,
Ils n'en craignoient pas moins ces viſages terribles :
Ils n'y voyoient qu'un air plein de férocité,
Que redoubloit encor l'entiere nudité :
Des corps armés & peints de bizarres figures,
Leurs arcs, fleches, carquois, & diverſes armures ;
Plus que cet appareil la taille des Géants,
Tout confondoit l'eſprit de nos Européans !
Pour eux, tout étoit neuf. Rien de pareil encore,

N'avoit frappé leurs yeux : venoit-il donc d'éclore ?
D'où sortoient des mortels, de nous si différents ?
Dieu ne créa-t-il pas l'origine des temps ?....
L'homme se perd ainsi dans sa folie extrême !
Il ne bâtit jamais que sur un faux systême !
Ces Marins éblouis préparoient les erreurs
Qui passerent depuis à de savants Auteurs (1).

La vive piété du héros maritime,
Qui n'entre qu'en un cœur constant & magnanime,
Éclata par des soins sacrés, religieux ;
A peine a-t-il du pied touché ces nouveaux lieux,
Qu'épris d'un saint devoir il en baise la terre,
Les consacrant au Dieu qui lance le tonnerre :
Tous ceux qui le suivoient, cœurs farouches & durs,
En marquerent autant, quoiqu'ils fussent moins purs.
Mais l'exemple fait tout. C'étoit pour eux un songe ;
Dans l'étourdissement où cet état les plonge,
Ils se laissent mener, semblables aux enfants
Qu'on accoutume au joug, tendres, obéissants.
Tous ces fiers Mariniers ne sont plus indociles ;
Entiérement changés, loin d'être difficiles,

---

(1) Bien des *Doctes* ne sont point désabusés de l'erreur, que l'*Amérique* a été connue des *Anciens* ; que la connoissance s'en étoit seulement perdue, & qu'on a depuis retrouvé cette *quatrieme partie du Monde*. Rien n'est plus mal fondé que cette opinion, qui ne peut même être soutenue par aucune probabilité. Certaine opinion de la Philosophie moderne est aussi peu raisonnable, mais avec cela impie : c'est détruire notre Religion, que de vouloir que les Américains soient indigenes.

D'eux-mêmes rougiſſant de leurs écarts honteux
Ils demandent pardon à leur Chef généreux,
Le priant d'oublier leurs actions paſſées :
Elles étoient chez lui tout-à-fait effacées.
Le repentir ſuffit dans cette occaſion.
Colomb ne ſe ſouvint de leur ſédition,
Que pour les exhorter à plus de patience : —
C'eſt dans les grands périls qu'il faut de la conſtance, —
Leur diſoit-il ; tirant une utile leçon
D'un exemple dicté par la ſaine raiſon.

Quel eſt donc un lien qui ſi-tôt les enchaîne !
On va rapidement de l'amour à la haine,
Et ſouvent ce trajet n'a pas beſoin d'un jour;
Mais comprend-on celui de la haine à l'amour ?
Trois jours auparavant, pleins pour lui de rudeſſe,
Nos Marins pour Colomb ſont remplis de tendreſſe :
Ils porteront ſon nom déſormais juſqu'aux Cieux,
Et l'on ne verra point héros plus glorieux.
La vérité, ſans doute, arrache un témoignage,
Souſcrit par la raiſon juſques au dernier âge ?
Ses titres reconnus, à ce rare ſignal
On ne lui donne plus que le nom d'Amiral ;
Et comme Vice-Roi, dans un ſi nouveau zele,
Chacun entre ſes mains jure d'être fidele.
Le Ciel ſe joue ainſi des futiles mortels,
Il leur fait, quand il veut, élever des Autels,
Ou les précipitant au plus bas de l'abyme,
Le vice ou la vertu meſure ſon eſtime.

On prit poſſeſſion, par des actes brillants,

D'un Pays découvert pour les ſeuls Caſtillans :
L'Aragon n'y devoit prétendre aucune choſe ;
Par le Traité conclu la Caſtille en diſpoſe :
Et quoique Ferdinand ſoit Roi des deux États,
Il ne doit rien avoir ſous ces riches climats.
Qui, par une action ſi digne de mémoire,
Fournit à tous les frais, s'en réſerve la gloire,
En laiſſant le profit à ſes heureux ſujets.
Iſabelle eut l'honneur de ces divins projets.
Il eſt vrai ; l'étendard portoit la double empreinte,
Leur commune grandeur ſur ſa toile étoit peinte :
Le chiffre de la Reine, avec celui du Roi,
Témoignoient ſeulement leur mutuelle foi.

Le pieux Amiral, fidele à ſon Génie,
Sanctifia d'abord cette cérémonie ;
Elle parut ſe faire avec de grands tranſports.
La Croix fut arborée, avant tout ſur ces bords.
Son cœur, pour le Très-Haut plein de reconnoiſſance,
S'acquitta de ce culte avec magnificence.
De ces nouveaux objets qu'ils ne comprenoient pas,
Les Naturels ſurpris marquoient leur embarras ;
A leur attention rien ne mettoit obſtacle,
Et tout étoit pour eux, ou prodige, ou miracle.
Mais, malgré tous les ſoins que Colomb ſe donna,
Il ne put expliquer ce qui les étonna.
De tout voir, tout entendre, ils paroiſſoient avides ;
Les ſignes les plus clairs les trouvoient ſi ſtupides,
Que, gliſſant ſur leurs ſens groſſiers, matériels,
A peine effleuroit-on des goûts ſuperficiels.

Quand on plaça la Croix, ils prirent tous la fuite.
L'Amiral en apprit la raison par la suite.
On les fit revenir par de minces présents.

Les riens les plus abjects, pour eux seuls séduisants,
Se faisoient rechercher de ces Peuples barbares,
Qui de l'or pour ces riens n'étoient pas même avares.
Quels attraits séducteurs ! des gens exprès partis,
Sous le plus fol espoir, se voyoient enrichis !

Fin du septieme Chant.

ARGUMENT
DU
HUITIEME CHANT.

ON s'apperçoit bientôt que cette Terre n'étoit qu'une Isle sterile. Les Naturels font connoître par signes, que leur or vient d'une autre Terre située au Midi. On remet à la voile pour la chercher. Découverte de plusieurs Isles, auxquelles Colomb donne des noms, qu'elles n'ont point conservés. Les vaisseaux abordent enfin à une grande Isle, où l'Amiral reconnoît ce qu'il avoit vu en songe autrefois. En entrant dans une Anse semée d'écueils, la flotte pensa périr. Colomb ordonne de mouiller. Spectacle de divers poissons & monstres marins. La Côte paroît bordée d'une multitude incroyable de Peuple. L'Amiral veut descendre à terre; le canon qu'on tire pour le saluer, fait fuir & disparoître toute cette multitude. Les soldats de Colomb vont à la poursuite des Sauvages: ils lui amenent deux ou trois jeunes garçons, avec une fille d'une beauté accomplie. Il fait des présents aux uns & aux autres, lesquels s'enfuient après les avoir reçus.

CHANT VIII.

AU centre de la Mer, de toute autre isolée
Cette Terre n'étoit qu'une Isle assez peuplée (1).
Eût-on osé penser que l'Être créateur,
Du plus bel édifice incomparable Auteur,
Où tout est compassé d'une juste mesure,
L'eût séparée ainsi de l'humaine Nature?
D'où seroient provenus, sortis ses habitants?
Procréés comme ceux des plus nébuleux temps,
Qui naissoient, dit l'erreur en ses folles saillies,
De Dieux eux-même éclos, nés de nos fantaisies,
Les auroit-on tirés d'un Jupiter nouveau
Qui les auroit conçus dans son fécond cerveau?
De ces absurdités l'époque étoit passée!
Du Paganisme faux l'idole est renversée.
Le véritable Dieu, reconnu des humains,
A su manifester l'ouvrage de ses mains.

DÈS le premier abord des Marins dans cette Isle,
Ils reconnurent tous combien elle est stérile:
Ses Naturels pourtant bizarrement ornés,
D'y recueillir de l'or se virent soupçonnés:

(1) L'une des *Lucayes*, à la tête du Canal de *Bahama*; elle se nommoit *Guanahani*, selon le témoignage des premiers Historiens du *Nouveau-Monde*. Il falloit que *Colomb* y eût été entraîné par les courants, ce qui est depuis arrivé à beaucoup de Navires.

C'étoit pour ce métal, que nos gens trop avides
Formoient au Ciel des vœux moins ſenſés que cupides;
Des plaques qu'en portoient ces énormes humains,
Tromperent quelque temps l'attente des Marins,
Qui voulurent fouiller juſqu'au ſein de la terre,
Pour y trouver ce don ſeul capable de plaire;
Mais cet eſpoir bientôt diſparut à leurs yeux,
Et ce lieu ne fut plus qu'un ſéjour ennuyeux.
On ne fonde que trop ſur la ſimple apparence,
Des projets que détruit l'exacte expérience!
Tel ce ſouffleur actif à chercher ſon tréſor,
Ne rencontre, après tout, qu'une cendre au lieu d'or?
Ainſi, mortels, ſouvent livrés à des chimeres,
Les plus beaux jours perdus préparent vos miſeres!

O pouvoir ſurprenant de l'or ſur tous les cœurs!
Il eſt la ſource en nous des plus vives ardeurs,
Et, de ſon faux éclat, quand notre eſprit eſt ivre,
Eſt-il rien qui réſiſte aux aſſauts qu'il nous livre?
L'homme le plus borné ſourit à cet aſpect,
Et cette vue inſpire ou fureur, ou reſpect:
Celui qui, privé d'yeux, ne peut voir la lumiere,
Connoît au ſeul toucher cette riche matiere;
Pour les foibles humains elle eſt pleine d'appas,
Qui, pour la poſſéder, affrontent le trépas;
Sur eux tous elle exerce un ſi puiſſant empire,
Que ce n'eſt qu'un vautour qui toujours les déchire:
Mais, lorſqu'elle adoucit le mortel indompté,
Elle n'éteint que trop juſqu'à la probité!
Les maux que l'or cauſa ſembleroient incroyables,

Si l'on en retraçoit les détails effroyables;
Les seuls Américains en ignoroient le prix;
Malheureux à jamais de ce qu'ils l'ont appris (1)!

Sons mal articulés, que ferez-vous entendre?
Nos Voyageurs séduits surent pourtant comprendre,
Dès qu'il s'agit des lieux où naissoit ce trésor,
Qu'un Pays au Midi leur fourniroit de l'or:
Aussi-tôt il fallut, remettant à la voile,
Gouverner à leur gré sur cette heureuse étoile.
Dans peu, leurs vœux ardents, & d'avance charmés,
En desirs satisfaits vont être transformés.
Déjà de toutes parts, à la troupe attentive
Se montre un Archipel qui long-temps la captive (2):
De ces Terres, quelle est celle qui, dans son sein,
Cache le rare don où vole notre essaim?
Pour ne se pas tromper, on les parcourut toutes.
Vainement on voudroit les suivre dans leurs routes;
Ils en changerent tant, vivement excités,
Que les moindres Islots furent vus, visités.

---

(1) Ceci mérite un éclaircissement. Quand je dis que les *Américains* ne connoissoient pas le prix de l'or, je n'entends pas précisément qu'ils n'en fissent aucun cas, puisqu'on verra ci-après leurs disputes au sujet de ce métal. J'ai seulement voulu représenter combien ils en savoient peu la valeur par rapport à nous qui troquions d'abord les plus petites bagatelles pour une quantité considérable d'un métal si précieux. Ils se raviserent bien depuis!

(2) Pour venir de l'endroit où *Colomb* aborda premiérement, il faut traverser jusqu'à *S. Domingue* une infinité d'Isles de toutes les grandeurs, qui forment un *Archipel* autrement étendu que celui du *Levant*, dans la *Méditerranée*.

Eſt-il donc de mortel guidé par l'avarice,
Dont on pût détailler les détours, le caprice?
C'eſt un nouveau Protée, en ruſes ſi fécond,
Qu'il dérouta toujours l'eſprit le plus profond.

L'Amiral, n'écoutant que des deſirs plus nobles;
Savoit mettre à profit leurs ſentiments ignobles;
Toujours devant les yeux l'objet qui le conduit,
Par-tout, de ſes devoirs il étaloit le fruit:
En tous lieux il laiſſoit des marques glorieuſes.
On eût pu reconnoître, à ces traces pieuſes,
Que le Héros Chrétien avoit touché des bords
Où tout étoit empreint de ſes brûlants transports;
Mais le démon, outré qu'on abolît ſon culte,
Suſcita contre lui la honte & le tumulte.
Rien, après ſon départ, ne ſera reſpecté:
Et contre ce projet Lucifer irrité,
Pour renverſer, détruire un deſſein ſans exemple,
Soulevera par-tout les Prêtres de ſon temple;
Ce ſont les paſſions, à qui l'homme eſt ſoumis,
Et qu'il ne ſauroit trop traiter en ennemis.

Cet Amiral pieux met en vain ſon étude
A rechercher des noms fruits de ſa gratitude;
On n'en conſerve aucun: tant l'Enfer courroucé
A voulu du Héros que tout fût effacé!
Quant à ſon nom fameux, quant à toute ſa gloire;
Ils vivent dans nos cœurs & dans notre mémoire.

A peine connoît-on maintenant les Pays

Que virent nos Marins ou qu'ils auront ſuivis:
Ainſi, dans tous les Arts, le premier pas nous frappe;
Mais bientôt éclipſé ſa clarté nous échappe;
De plus vives lueurs nous faiſant voir plus clair,
Font toujours oublier un auſſi foible éclair (1):
C'eſt pourquoi de nos Arts, la plupart vrais prodiges,
Nous ignorons ſouvent juſqu'aux moindres veſtiges
Du bonheur ſignalé qui les fit découvrir;
Ah! ſans le deviner, trop heureux d'en jouir!
Nous ſavons ſeulement, que ces nouvelles Iſles
Eurent toutes des noms devenus inutiles:
Colomb, ſur la premiere écoutant ſa ferveur,
Lui devant ſon ſalut, la nomma SAINT-SAUVEUR:
Tout manifeſte en lui ce ſentiment intime
Qui rend l'homme ſi grand & ſi digne d'eſtime;
Il auroit deſiré conſacrer à jamais,
Et ſa reconnoiſſance, & d'importants bienfaits.
Satan, trop courroucé, ſut y mettre un obſtacle,
Que Dieu n'arrêta point par un nouveau miracle,
Laiſſant ſouvent agir cet ennemi fatal,
Qui trouble parmi nous juſqu'à l'ordre moral.
Mais l'Être ſouverain, dans ſes décrets auguſtes,
A toujours des raiſons auſſi ſages que juſtes:
Eſt-ce à nous, vils mortels, à les oſer ſonder?

---

(1) On ne ſait rien, ou preſque rien, de la naiſſance & de la découverte de nos *Arts* les plus utiles; tels ſont, l'invention de la *Bouſſole* dont on ignore le temps & l'origine, la *Poudre à Canon*, l'*Imprimerie*, dont on diſpute ſur les Inventeurs, de même que tant d'autres ſecrets admirables dont nous profitons ſans en ſavoir davantage.

A l'Isle heureuse, enfin Colomb vient aborder.
Sa beauté, sa grandeur qu'aucune autre n'égale (1),
Le haut sommet des monts qu'à leurs yeux elle étale,
Font d'abord concevoir à nos ardents Marins,
Que c'étoit là le terme où tendoient leurs desseins:
Et, comme si déjà leur proie eût été sûre,
Tous aux plus vifs transports se livroient sans mesure.
Leur Chef, bien plus tranquille & se possédant mieux,
Au milieu de sa joie interrogeoit ses yeux;
Sur ces bords inconnus il promenoit la vue.
Cette Terre par lui fut bientôt reconnue:
Sans peine il rappella ce qu'un songe flatteur
Avoit mis autrefois de desirs dans son cœur.
C'étoit le même objet qu'il avoit vu paroître,
Et tout contribuoit à le faire connoître.
Il en bénit le Ciel, diversement épris
Du soin que partageoient ses compagnons surpris.

Pendant que vers la Plage où le vent les dirige,
Les Vaisseaux de Colomb épuisoient le prodige,
Qu'ils touchoient au moment d'être ancrés dans un Port
Où rien ne présentoit l'image de la mort,
Par un pressant danger l'alarme fut donnée.
D'un péril évident la flotte est consternée.

---

(1) *Saint-Domingue* est effectivement la plus grande Isle qu'il y ait dans ces Mers, puisque des Géographes lui donnent 600 lieues de tour: elle étoit pour lors extrêmement boisée; presque toutes ses *Montagnes*, qui sont avec cela vertes & garnies de très-beaux *Arbres*, devoient annoncer un lieu aussi charmant que fertile. Le coup-d'œil en est encore gracieux, quoique le génie français soit de tout dégrader.

La Mer qui jusques-là paroissoit sans écueils,
Y cachoit à fleur-d'eau de durables cercueils;
Les Vaisseaux entourés d'un amas de ces roches
Dont on redoute encor les funestes approches,
Ne pouvoient plus sans risque, avancer, reculer:
L'Amiral sur le champ ordonne de mouiller (1).

Sur un fonds parsemé d'une herbe verdoyante,
L'ancre en tombant excite une forte épouvante
Parmi les habitants de ces humides lieux,
Qui la crurent devoir à la chûte des Cieux.
On vit à l'instant même, une foule craintive
Abandonner le fonds & courir vers la rive:
La plupart en sortant la tête hors de l'eau,
Offrirent à la flotte un spectacle nouveau:
Les uns étoient armés de pointes menaçantes;
D'autres nageoient couverts d'écailles rayonnantes;
Certains sembloient traîner avec eux des maisons (2).
Mais il s'en vit au loin qu'on douta des poissons;

---

(1) La tradition qui s'est conservée dans l'Isle, est que *Colomb* mouilla dans la Baie de *Caracol*, dont j'ai long-temps habité le voisinage : il avoit fait le tour de l'Isle par le Sud, pour venir au Nord; ce lieu est en effet rempli d'écueils, que l'on nomme *Cayes* & qu'on ne voit que quand on est dessus.

(2) J'ai représenté ici un tableau dont j'ai été plusieurs fois affecté. Les environs de l'Isle de *S. Domingue* ressemblent à de magnifiques *Prairies*, que la Mer auroit inondées; de superbes *Poissons*, inconnus dans les Mers d'*Europe*, s'y promenent comme dans un lieu de délices; la transparence des eaux, qui ne sauroient être plus claires, permet de les considérer en divers endroits : on y voit des Poissons & des *Coquillages* de toutes les especes, ainsi que de toutes grandeurs, lesquels font l'admiration de qui sait les regarder avec des yeux connoisseurs.

Le grand nombre les prit pour ces fauſſes Sirenes,
Que la Fable a voulu nous donner pour certaines,
Et qui, du ſage Ulyſſe enchantant les Vaiſſeaux,
Ne vouloient qu'attirer ſes gens au fond des eaux:
Sa prudence prévint ce revers lamentable.
Ainſi de nos Marins l'erreur fut pardonnable.
Ces monſtres reſſembloient à des hommes parfaits,
Leur viſage imitoit le nôtre traits pour traits;
Des crins longs & pendants formoient leur chevelure,
Une gorge, des bras achevoient la peinture:
De hauts cris qu'ils jetoient étonnerent bien plus (1)!
Tel eſt le fondement de ces bruits ſuperflus,
Que l'inſenſé vulgaire a long-temps pris pour guides,
Et d'où nous ſont venus, Tritons & Néréides (2)?
Nos voyageurs bientôt ſeront déſabuſés.

A peine ces objets furent-ils épuiſés,
Que d'autres plus conſtants affecterent la troupe.
De diſtance en diſtance, un prodigieux groupe

---

(1) Il n'eſt point d'endroit où il y ait des *Animaux marins* plus ſinguliers : la *Vache-marine* & le *Veau-marin*, le *Lamentin* & la *Lamentine*, le *Lion de Mer* tel que le décrit l'Auteur du Voyage du Commodore *Anſon*, & un nombre infini d'autres *Amphibies* s'y voient communément. Les femelles ont du lait & des mammelles comme les femmes; elles ſe ſervent de leurs nageoires comme de mains pour porter leurs petits. La *Lamentine*, quand elle eſt pourſuivie de trop près, pouſſe des cris & pleure comme le *Cerf*.

(2) Il y a à parier que de ſemblables *Animaux* ont donné lieu aux Fables que l'on débite là-deſſus. Pourquoi n'en voit-on point aujourd'hui? Tous ces prétendus hommes marins apparus ne ſont autre choſe; à la fin l'eſprit philoſophique nous défera des préjugés, qui ne s'étoient que trop enracinés dans le monde.

D'habitants, vrais mortels & comme nous formés,
Se faisoit remarquer à nos Marins charmés.
On arme les esquifs, non sans inquiétude,
De voir, à tous moments, grossir la multitude (1):
On eût plutôt compté le sable de la Mer,
Que ce Peuple nombreux parti comme un éclair,
Au salut des Vaisseaux lorsque Colomb prit terre,
Pour demander la paix, ou pour faire la guerre.
Cette foule aisément pouvoit l'envelopper;
Mais il la voit soudain fuir & se dissiper,
Comme en un jour d'hiver une bande nombreuse
D'étourneaux dont l'espece est timide & peureuse,
S'éleve, obscurcit l'air, dès qu'elle entend du bruit;
A les suivre de l'œil on se trouve réduit.

L'Amiral voudroit bien diminuer leur crainte:
Mais d'un mortel effroi leur ame est trop atteinte.
De ces bouches d'airain qu'ils voient lancer des feux,
Ils craignent que la foudre aille fondre sur eux.
Toutes les nouveautés ont droit de nous surprendre,
Et sur-tout, quand la peur se plaît à s'y répandre;
On sait l'impression qu'elle fit à Créci (2):
D'où vient donc s'étonner qu'elle en ait fait ici?
Quel Peuple à cet égard n'a pas paru barbare!

---

(1) Il n'y a guere eu d'Isle aussi peuplée : le naturel pacifique de ses habitants y contribuoit beaucoup.

(2) Bataille gagnée sur nous par les *Anglais* en 1346, parce qu'ils s'y servirent, pour la premiere fois, de six petites pieces de canon, qui jeterent l'épouvante dans l'*Armée Française*.

Mais à les ramener l'Amiral ſe prépare.
Il fait courir après, ſes plus leſtes ſoldats,
Et leur agilité le tira d'embarras:
Deux ou trois jeunes gens devancés à la courſe,
Plus aiſés à gagner, devinrent ſa reſſource.
Une fille ſurpriſe, enlevée avec eux,
Fut encor plus utile à ce projet heureux.
Ce ſexe en tout pays eſt facile à ſéduire,
Par l'attrait du plaiſir il ſe laiſſe conduire.
La parure pour lui fut un goût dominant,
Qui le priva toujours d'agir en raiſonnant:
Son empire d'ailleurs, ſur tous tant que nous ſommes,
Le rend maître abſolu des actions des hommes;
Les plus fiers Conquérants fléchiſſent devant lui,
Ses larmes, ſa beauté, ſont le plus ſûr appui.

Accoutumés à voir ces nudités honteuſes,
Qui ne le ſont pour nous que comme dangereuſes
Et qui n'ont de danger qu'à cauſe de nos ſens,
Dont les fragilités ſont de triſtes préſents,
Que Dieu dans ſa colere, au défaut du tonnerre,
Pour punir un forfait a ſemé ſur la terre (1):
Terrible châtiment plus cruel que la mort!
Les Barbares ſur eux n'ont pas beſoin d'effort.
Nos fragiles Marins, plus foibles & moins ſages,
De criminels deſirs allumoient leurs viſages,
A l'aſpect d'une femme, en qui tous les appas
Séduiſoient d'autant mieux qu'elle n'en cachoit pas,

(1) Le *Péché* du premier homme.

Belle ſans artifice, & dans cet âge tendre
Où la nature vive eſt plus prompte à ſe rendre,
Colomb craignit l'effet d'une brutalité
Qui tend toujours un piege à la ſimplicité :
Digne de s'illuſtrer, par plus d'une victoire,
En cette occaſion il s'acquit double gloire ;
La premiere ſur lui ; la ſeconde, en cachant
Ce corps qui faiſoit naître un coupable penchant ;
Par ſon ordre on couvrit ces graces ingénues,
Il ſut donner un frein aux paſſions émues :
Et défenſeur zélé de l'auſtere vertu,
Le vice qu'il déteſte, eſt par lui combattu.

Il fit, au même inſtant, habiller les *Sauvages*,
Étourdis de ſe voir ſoumis à ces uſages,
Ignorés juſqu'ici ſous leur climat groſſier,
Au joug qu'on leur impoſe ils ſe laiſſent lier ;
Tels que des arbriſſeaux prennent en leur jeuneſſe,
Une forme qui plaît à la main qui les dreſſe.
On liſoit, au travers de leur docilité,
Les divers mouvements d'un eſprit agité :
Tout annonçoit en eux une ſurpriſe extrême.
D'un œil preſqu'égaré parcourant ſur ſoi-même
Cet attirail d'habits dont on charge ſon corps,
Chacun n'en ſouffre point ſans d'étranges efforts.
L'habitude fait tout. Obſervant un ſilence
Qui témoignoit en outre un peu de défiance.

Colomb s'en apperçoit, il veut les raſſurer.
Mais, pour lors, ce malheur ne peut ſe réparer ;

Et, faute de s'entendre, il étoit impossible
De rendre à tous ses soins leur ame assez sensible;
On ne négligea rien pour en venir à bout.

L'Amiral cherche enfin à démêler leur goût.
Il fait au même temps, sur le bord du rivage,
Apporter de nos mets le brillant étalage.
On servit un repas promptement apprêté;
Mais aucun d'y toucher ne se montra tenté.
Sur leurs sens les plats seuls gagnerent quelque empire:
En les examinant on les vit se sourire,
Et se parler entr'eux pour la premiere fois.
On jugea de leur goût par ce singulier choix.
Voulant en profiter, redoublant ses caresses,
L'Amiral leur en fit d'agréables largesses;
Et, pour ne pas manquer ce point intéressant,
Devant eux il fait mettre un surcroît de présent,
Des haches, des couteaux, cent autres bagatelles,
Que leurs yeux enchantés ne trouverent point telles;
Trop communes chez nous elles perdent leur prix,
Leur utilité semble accroître nos mépris!
Il n'en fut pas ainsi de gens nommés barbares:
Ces nouveautés d'abord leur parurent si rares,
Plus utiles encor; que laissant là les plats,
Un aussi vil fardeau ne chargea plus leurs bras;
Ils saisirent le fer, puis s'enfuirent bien vîte.

L'Amiral défendit d'aller à leur poursuite:
Il se douta, certain de cet heureux succès,
Qu'on n'en resteroit point à ces foibles essais;

Qu'il reverroit bientôt la troupe avantagée,
Et que la Nation feroit encouragée.
C'eſt tout ce qu'il deſire en un premier inſtant,
Qui lui promettoit trop, pour n'être pas content.

La femme demeurée exerçoit ſon adreſſe
A choiſir des bijoux de la plus mince eſpece :
Ce ſexe en aucun lieu jamais ne ſe dément,
Le futile a ſur lui le plus fort aſcendant.
Des braſſelets formés d'une vile matiere,
Captivoient ſon amour, fixoient ſon ame entiere;
Des grains de verre empreints de diverſes couleurs,
Étoient l'unique objet de ſes vives ardeurs.
On vit bien ce que peut, ſur la ſimple nature,
En un cœur encor neuf le charme ou l'impoſture!
Car de perles & d'or ſon cou, ſes bras parés,
Par ces frivoles riens ſe virent décorés.
Les riches ornements ſi chéris de nos belles,
Furent donc dépouillés pour des choſes nouvelles;
Tant de la nouveauté l'on ſuit l'illuſion,
Dont le prix n'eſt ſouvent que dans l'opinion.

La glace d'un miroir offerte à cette femme,
Mit bien dans ſon eſprit une toute autre flamme
Elle ne put tenir à cet attrait vainqueur,
Le miroir acheva de ſéduire ſon cœur.
Le prodige paſſoit ſa foible intelligence,
Elle le fit trop voir par ſon extravagance:
La ſurpriſe, la joie, éclatoient dans ſes yeux;
Ses mouvements offroient un tableau curieux.

Son corps ſe repliant en cent & cent poſtures,
Dont la glace imitoit les diverſes figures,
Elle cherchoit derriere, une image qui fuit,
Et qui, dès qu'elle veut, ſoudain ſe reproduit (1).

Ainsi, Cartéſiens, vos doctes rêveries,
Par cet exemple ſeul, ſont ici démenties?
Cet être organiſé, ſemblable aux animaux
Qu'ont voulu décrier vos raiſonnements faux (2),
En imite pluſieurs dans une erreur commune.
La vérité pour vous fut toujours importune!
Vous changez vainement la raiſon en inſtinct;
Qu'ont-ils tant, après tout, entr'eux de ſi diſtinct (3)?

---

(1) On a toujours obſervé que ce mouvement n'eſt pas moins naturel aux *animaux*, qu'à l'*homme* ignorant. Un *Singe*, un *Chien*, un *Chat*, cherchent également derriere la glace d'un *miroir*, ſi leur effigie repréſentée ne ſeroit point un autre *animal* de leur eſpece caché ſous le corps tranſparent. Le raiſonnement en eſt certainement la cauſe dans l'homme, dont les idées réfléchies ſont relatives aux objets. Mais qui l'occaſionne dans la *bête*? *ô Altitudo*! nous écrierons-nous avec S. Paul.

(2) Le *Cartéſianiſme* non rectifié fait des *bêtes*, comme on ſait, de pures machines, des *automates*, ouvrages parfaits & ſortis de la main d'un excellent Ouvrier : mais, comment! le *Caſtor*, animal induſtrieux & prévoyant, ne feroit que reſſembler à ma *Montre*, parce qu'elle eſt de Julien le Roy? Quelle inconſéquence! quelle abſurdité! L'inconvénient n'eſt-il pas plus grand que de ſe taire?

(3) On a voulu que je miſſe ici une note; je le fais avec d'autant plus de plaiſir, que tout Chrétien ne doit point balancer, quand il eſt queſtion de rendre raiſon de ſa foi : c'eſt ce que je croyois, pourtant, avoir aſſez éclairci par les deux vers ſuivants? Mais j'avoue que je ne ſaurois trop répéter, que je n'ai jamais eu intention de donner à la brute une ame ſpirituelle comme la nôtre, ni qui lui reſſemble en rien. J'ai uniquement prétendu ne point limiter la toute-puiſſance

Les lumieres du Dieu qui fit les uns, les autres,
Ont pu nous distinguer, sans recourir aux vôtres.

D'un aussi grand transport, tel fut enfin le fruit:
Comme ses compagnons, cette femme s'enfuit.
Elle ne laisse rien de tout ce qu'elle admire,
Tant son ame l'attache aux biens qu'elle desire!
L'Amiral s'en doutoit depuis quelques instants;
Il voyoit ses regards n'attendre que le temps,
Mesurer l'intervalle, & consulter ses forces. —
Pour d'autres ce sont là, disoit-il, des amorces:
Elle va faire envie à son sexe jaloux,
Et nous en reverrons paroître parmi nous. —

L'événement en peu confirma son attente.
Bientôt on ne voit plus la nouvelle Atalante;
D'une course rapide, & gênée à la fois,
Elle se perd aux yeux dans l'épaisseur des bois.

Fin du neuvieme Chant.

---

ni la sagesse du Créateur, en les renfermant sous un nom abstrait qui peut signifier ce que l'on veut, & qui n'en est que plus dangereux. La Métaphysique est de toutes les Sciences la plus propre à nous égarer. Il y faudroit commencer par convenir, plus que par-tout ailleurs, de la définition de chaque terme susceptible d'équivoque, ou d'interprétation arbitraire.

ARGUMENT

ARGUMENT
DU
NEUVIEME CHANT.

Les Espagnols avancent dans le Pays, l'Amiral à leur tête: il leur fait passer la nuit dans un grand silence. Selon la Coutume des Sauvages, on n'entend que des cris, & l'on ne voit que feux allumés de tous côtés. Le jour paroît, on entre dans une épaisse forêt. Description des curiosités & de quelques fruits qui s'y rencontrent. On quitte la forêt, & l'on arrive dans une vaste & magnifique plaine, où les Espagnols visitent de méchantes cabanes; ils y trouvent, pour tous meubles, certaines pierres grossiérement façonnées. Les Barbares se sauvent, en voyant approcher Colomb & ses gens. Sentiment de ceux de sa suite qui vouloient se retirer, épouvantés par la multitude des Naturels. Raisons que leur Chef oppose à cette opinion. Il marche en avant, & il est suivi par sa troupe. On s'arrête dans un village déserté des habitants. L'Amiral reconnoît la misere & la stupidité de cette Nation. Embarras des Espagnols dépourvus de vivres, dans un Pays où il ne paroissoit point de champs ensemencés. Le Ciel y pourvoit par des femmes qui les accostent. Colomb leur fait comprendre par signes, qu'ils ont besoin de manger. Elles courent chercher des vivres. Description de ce qu'elles apporterent.

CHANT IX.

L'ASTRE du jour alors terminoit ſa carriere (1).
L'Amiral profita d'un reſte de lumiere,
Pour percer plus avant, dans ce Pays nouveau.
Il vint camper enſuite au bord d'un clair ruiſſeau.
Réſolu d'y paſſer la nuit en aſſurance,
Il interdit les feux, veut un profond ſilence;
Ne ſachant pas encor s'il ſera bien venu
chez un Peuple pour lors tout-à-fait inconnu.
Dans ſon cœur cependant, dont il n'eſt point le maître,
Il ſent de plus en plus l'eſpérance renaître.
Perſonne ne dormit. L'air, qui brille de feux,
Retentiſſoit auſſi de hurlements affreux:
Tous ces nocturnes cris, & ce feu qu'il allume,
Du barbare craintif ſont l'horrible coutume;
Ce qu'ignoroit Colomb, mais qu'il apprit depuis.
Cette nuit fut pour tous une ſource d'ennuis.
Sait-on ce que l'on craint? Sait-on ce qu'on haſarde?
Chacun autour du camp fit à l'envi la garde.
Après un temps bien long! la clarté reparoît:
On part, pour traverſer une vaſte forêt;
C'eſt où l'enchantement s'épuiſoit en miracles.

(1) Il n'y a preſque point de *crépuſcule* à *S. Domingue*; la nuit y ſuit de près le coucher du *Soleil*: il en eſt de même le matin pour l'*Aurore* qui y paroît à peine, le *Soleil* ſe montrant preſque auſſi-tôt.

Du reste, nos Marins ne trouvent nuls obstacles,
Et leur marche se fait en toute sûreté.

Tout arrête leurs yeux dans ce bois enchanté.
Des arbres singuliers y récréoient la vue,
Qui ne peut sans plaisir voir leur forme inconnue:
De leur cime, les uns semblent toucher les Cieux;
Les autres sont chargés de fruits délicieux,
D'autant plus attrayants, que dans leur goût réside
Ou la douceur du miel, ou le piquant acide,
Et que dans la plupart le mêlange des deux
En fait un composé beaucoup plus merveilleux:
L'un appaise la faim, & l'autre désaltere:
On n'en rencontre point qui ne soit salutaire.
Il s'en découvrit un bien au-dessus de tous;
Sa forme recherchée est un présent pour nous:
Ces Marins étonnés s'y laisserent surprendre: —
Quel Pays! quel climat! qui pourroit le comprendre?
C'est le Jardin d'Eden (dirent-ils à l'envi)
Que le péché d'Adam nous a long-temps ravi! —
Mieux informé Colomb, quoique son cœur admire,
Aux propos de ses gens se permet de sourire;
Car de la vérité seul il étoit instruit.
Ce fut une autre extase en mangeant ce beau fruit:
Il n'étoit aucun d'eux à qui son goût ne plaise;
Ensemble il réunit la framboise & la fraise.
Mais rien n'est comparable à sa mâle beauté,
Il mérite le prix dont il est surmonté (1).

(1) C'est l'*Ananas*, fruit excellent & surmonté d'une espece de cou-

Quelqu'un mit par hasard une graine en sa bouche,
Dont le goût épicé sensiblement le touche;
L'on décide aussi-tôt, d'un visage riant,
Qu'il n'est rien de meilleur aux bords de l'Orient,
Et que, réunissant le poivre & la canelle,
La muscade, les clous, tout se retrouve en elle (1).
Que d'objets séduisants pour d'avides mortels!
Leur avarice à tout érige des autels;
Ils y trouvent d'avance un solide commerce,
Et déjà leur esprit sur l'avenir s'exerce.

On arrive au milieu d'un défriché charmant,
Où passoit un ruisseau qui coule lentement:
Du plus rustique toît la grossiere structure
Se fait appercevoir auprès de cette eau pure:
D'autres huttes au loin, sur le même ruisseau,
De ce Peuple sauvage indiquoient un hameau.
L'Amiral investit ces cabanes fragiles:
Mais il n'y trouva rien que frêles ustensiles,
Dont on connut assez l'heureuse utilité;
Malgré leur peu de forme & leur grossiéreté:

---

ronne, dont l'effet est admirable. J'ai lu avec surprise dans l'*Encyclopédie*, ce Dictionnaire qui peut faire honneur à notre siecle, que l'*Ananas* étoit originaire de l'*Inde Orientale*, & qu'on l'avoit transplanté en *Amérique*; je n'en crois rien.

(1) Le *Bois-d'Inde*, dont la graine a presque le goût de toutes les *épiceries* ensemble. Il est bien surprenant qu'on le mette en *France*, au rang des marchandises prohibées : car il pourroit être facilement provigné dans nos *Colonies* & y former une branche de *Commerce* très-lucrative. La feuille de cet *Arbre* vaut mieux que le *Laurier* pour assaisonner les viandes.

En haches, en cifeaux, des pierres façonnées,
Montrent à quel ufage elles font deftinées;
On en vit qui fervoient à broyer quelques grains (1).
L'induftrie eft, par-tout, naturelle aux humains!

Au fortir de ce bois, en quittant le village
Où nos Européans ne firent nul pillage;
Il leur eft défendu de s'emparer de rien:
Et d'ailleurs, qu'ont-ils vu qui pour eux foit un bien!
L'Amiral déboucha dans une longue plaine,
Que, d'abord, l'œil parcourt avec beaucoup de peine,
Pour la mieux contempler il change de terrein,
Et monte, tout joyeux, fur un tertre voifin.

Mais à peine au fommet de la baffe montagne,
Il découvre à loifir la plus belle campagne.
Une large riviere, en fes tours finueux,
Lui paroît inonder des champs verds & nombreux;
Il la compare au Nil, dont les eaux falutaires
Du noir Égyptien fertilifent les terres.
Mais il préfumoit trop de ce Peuple hébété,
Jaloux de fa pareffe & de l'oifiveté:
Oui, bientôt éclairci du prétendu myftere,
Colomb connoîtra mieux quel eft fon caractere!
Il n'en eft point de tel, d'auffi lâche en un mot,

(1) Les cabinets des curieux font remplis de ces fortes d'*outils*; ils étoient bien propres à exercer la patience: cependant les *Sauvages* s'en fervoient utilement, ils venoient à bout d'abattre les plus gros *Arbres*, qu'ils creufoient enfuite avec leurs *inftruments* pour en faire des *Canots* ou *Pyrogues*.

Et l'extrême indolence avoit été ſon lot;
A peine ſongeoit-il aux beſoins de la vie,
Son exiſtence, hélas! fut une léthargie.

L'Amiral juge mieux de leur nombre infini;
Son cœur compatiſſant en paroît attendri.
Il voit de toutes parts la multitude accrue
S'élancer des maiſons & courir éperdue;
Il ſe doute auſſi-tôt qu'il en eſt apperçu:
Qui n'eût appréhendé d'en être mal reçu?
En voyant cette foule ainſi fuir égarée,
On eût dit qu'un milan pourſuivoit ſa curée;
Dès qu'il plane dans l'air, les timides oiſeaux
Cherchent à ſe cacher juſqu'au fond des roſeaux.
Ces Peuples ne tenoient nulle route certaine,
Errants à l'aventure au milieu de la plaine;
Ainſi ſe dévoiloit leur timide embarras.
Ce point-là ſeul connu ne lui ſuffiſoit pas;
Il falloit avant tout conſulter la prudence:
Qui défend ſes foyers eſt fort en apparence,
Tous ces hommes armés de fleches & de dards,
Pouvoient ſe réunir, quoiqu'ils fuſſent épars,
Et, tombant tout-à-coup ſur la troupe étrangere,
L'accabler par le nombre & terminer la guerre.
L'avis le plus commun étoit de retourner:
L'Amiral refuſa de s'y déterminer.
Il ne peut approuver les raiſons qu'on lui donne,
Et contre le projet c'eſt ainſi qu'il raiſonne. —

Qu'allons-nous devenir après ce procédé?

Contre notre voyage il eſt bien décidé!
Trouvera-t-on jamais l'occaſion meilleure?
Que doit-on eſpérer, ſi ce n'eſt à cette heure?
Le barbare, enhardi par un ſi prompt retour,
Pourra peut-être bien nous chercher à ſon tour:
Que ferons-nous alors? Reprendrons-nous la route,
D'où nous ſommes partis, malgré le plus grand doute;
Après avoir ſur-tout réuſſi dans l'objet
Qui nous fit entreprendre un auſſi long trajet!
Que dira-t-on de nous? Quel affront! quelle honte!
De gens déshonorés voudra-t-on tenir compte?
Nous ſerons les jouets de l'Europe en courroux,
Et le plus vil mortel s'y moquera de nous.
Au reſte, eſt-il bien ſûr que nous puiſſions nous rendre?
Nos vivres déjà courts, où faudra-t-il en prendre?
Non! je n'attendrai pas qu'on vienne me chercher;
Et, ſi l'on ne me ſuit, je vais ſeul y marcher. —

Il partit en effet, animé par la gloire,
Certain de remporter une entiere victoire:
L'inviſible ſecours agit en ce moment,
Et le remplit d'un feu qui calme ſon tourment.
Un Chef eſt ſûr des ſiens quand il donne l'exemple!
Dans ſa nouvelle ardeur la troupe le contemple,
Et l'admiration ſert à s'encourager;
Chacun ſent le péril, mais veut le partager.

Ce danger n'étoit rien qu'une pure foibleſſe,
Qu'on décore ſouvent du beau nom de ſageſſe:
Le héros ſacrifie à la témérité,

Quand il s'y voit contraint par la néceſſité;
De la ſeule raiſon toujours il eſt l'eſclave,
Et ſans elle un guerrier n'eſt jamais qu'un faux brave;
Dans cette extrêmité, facile à découvrir,
Se rencontroit Colomb prêt à vaincre ou mourir;
Mais ſa main dans le ſang ne ſera point trempée.

La peur de ſes ſoldats fut bientôt diſſipée:
Ils vont, ſans rien riſquer, paſſer pour Conquérants.
On deſcend dans la plaine en obſervant les rangs;
L'étendard déployé flotte au gré du zéphyre
Qui s'eſt fait ſous ce Ciel un floriſſant empire,
Où ne le troublent point de fougueux aquilons,
Dont lui ſeul rafraîchit les ſuperbes vallons (1):
Quelquefois, par raiſon, & lorſqu'il le commande,
Souffle d'une autre part l'impétueuſe bande
Des vents qu'il a commis pour purifier l'air,
Et qui toute l'année y tiennent le temps clair (2).
Ce zéphyr retiré dans le ſein des montagnes,
Domine tour-à-tour ſur de vertes campagnes,
Y careſſe les fleurs, y mûrit tous les fruits,
Et fait de ce ſéjour un ſecond Paradis:

(1) La partie du *Nord* de *S. Domingue*, où j'ai demeuré, & qui étoit celle où *Colomb* aborda, eſt la moins ſujette aux *ouragans*; on peut dire qu'en général l'*Iſle* en eſt exempte: les *briſes*, ou vents périodiques & journaliers, y ſont reglées.

(2) L'*Air* eſt toute l'année pur & ſerein dans l'Iſle de *S. Domingue*, où le *Soleil* n'a jamais manqué de ſe montrer tous les jours, même durant les *Nords* qui annoncent la ſaiſon pluvieuſe de l'*hiver*.

Auſſi nos gens trompés par ce qui les tranſporte,
Le prirent pour celui dont Dieu ferma la porte (1).

Au-devant d'eux marchoit, s'avançoit l'Amiral.
Nul ne ſauroit le ſuivre, aller d'un pas égal :
Ils ont beau ſe hâter en leur marche forcée,
Par ſon Chef courageux la troupe eſt devancée.

Il entra le premier dans l'un de ces hameaux
Que le fleuve baignoit de ſes fécondes eaux.
D'un & d'autre côté, pour unique parade,
Régnoit de vils taudis la groſſiere enfilade :
Bords riches, fortunés, dignes d'un meilleur ſort,
On vous verra jouir d'un plus parfait accord (2) !
Des arbres ſans apprêt, couverts de leur écorce,
Faiſoient de ces maiſons l'agrément & la force ;
Leurs branchages encor ſur le tronc deſſéchés,
Mêlés avec la paille y ſont tous attachés,
Et la plupart aidant, ſans ordre, ni meſure,
A garnir le deſſus forment la couverture :
Pour les côtés, à jour & preſque ouverts aux vents,
Ils montroient que leur ſouffle eſt peu craint en tout tems.

---

(1) Quand *Colomb* revint de cette merveilleuſe *découverte*, ſes gens répandirent le bruit en *Europe*, qu'ils avoient retrouvé le *Paradis terreſtre*.

(2) Il faut entendre ceci depuis l'établiſſement des *Français* dans l'*Iſle*, les *Eſpagnols* n'y ayant guere brillé. Cependant j'ai décrit la maiſon principale où je logeois, couverte de paille, toute de bois mal équarris, & aſſez reſſemblante aux *cabanes* des anciens habitants : c'étoit pourtant la demeure d'une Dame propriétaire d'une riche Habitation, & qui mangeoit ſous ce mauvais réduit au moins 30000 livres de rente.

Jamais l'homme créé, dans les premieres heures
N'a pu ſe pratiquer de plus ſimples demeures;
C'eſt la nature brute, en ces premiers inſtants
Où Dieu ne lui donna que deux ſeuls habitants.
Les dehors répondoient à cet humble repaire;
La main du laboureur, utile & néceſſaire,
N'avoit enſemencé nul champ propre à nourrir
Un Peuple que la faim devoit faire périr.

Alors Colomb revint de ſon erreur profonde;
Il vit combien ce Peuple étoit unique au monde.
De loin il avoit pris pour un froment de choix,
Une herbe qui paſſoit en hauteur tous les toîts,
Et l'arbuſte fleuri relevant ſa verdure
Contribuoit encor à fonder l'impoſture.
C'eſt ainſi malgré ſoi, qu'aux yeux comme en diſcours,
Un premier examen trompe preſque toujours.

La troupe fatiguée, & cherchant à repaître,
Crut pouvoir s'arrêter en cet endroit champêtre:
On fait halte en ce lieu. Le plus léger repas
Y refit l'Amiral & ſes heureux ſoldats.
Ils penſerent d'abord manquer de nourriture,
Ne croyant pas trouver le Pays ſans culture.
Quelques reſtes du ſoir, conſervés par haſard,
Joints aux fruits que certains avoient mis à l'écart,
Offrirent du ſecours à l'inquiete armée,
Qui n'en craignit que plus de ſe voir affamée.
Il fut donc réſolu, pour éviter ces maux,
De reprendre à l'inſtant le chemin des vaiſſeaux.

Déja l'on commençoit à plier les bagages,
Lorſqu'on vit s'avancer pluſieurs femmes ſauvages ;
Et du Ciel qui jamais ne nous manque au beſoin,
L'Amiral reconnut l'utile & tendre ſoin :
Auſſi l'en bénit-il tout haut au moment même,
Et fit-il par les ſiens prier l'Être ſuprême.
Ce point que tant de Chefs dédaignent dans leur cœur,
Eſt pourtant le point fixe où gît notre bonheur ;
Dieu veut que nous brûlions pour lui de vives flammes.

On voit ſe détacher une d'entre ces femmes.
Elle avance d'un air tout-à-fait engageant,
Et l'on ſut où tendoit cet abord obligeant.
Colomb en ſoupçonna la véritable cauſe,
Sachant ce que le ſexe en tout temps ſe propoſe ;
Il l'avoit deviné : quand, au bord de la Mer,
La premiere s'enfuit, partit comme un éclair,
Emportant les bijoux dont ſon ame eſt ſurpriſe.
D'abord il la jugea du même goût épriſe.
Eh ! peut-on ſe tromper en de ſemblables cas ?
L'eſprit le moins ouvert ne s'y méprendroit pas.
Par ces colifichets, ornements ſi frivoles,
Dont l'art plus étendu chez nous tient ſes écoles,
Colomb de cette femme acheta l'amitié :
Mais, ſur-tout, le miroir ne fut pas oublié.

Dès qu'elle eut en ſes mains le préſent qui la frappe,
Du milieu de ſes gens la voilà qui s'échappe
Avec l'activité du plus vîte animal,
Ce qui ſurprit un peu le célebre Amiral ;

A la faveur du don qu'il venoit de lui faire,
Il comptoit entamer une importante affaire
Que tout rendoit preſſante en cette extrêmité,
Où l'on trouvoit ſans vivre un Pays habité.
Mais du jour qui leur luit ces Peuples ſont-ils dignes!
Il avoit cru pouvoir réuſſir par des ſignes:
Ce langage muet a de grandes clartés,
Dont au défaut du ſon les ſens ſont affectés;
Ces femmes à l'inſtant le tirerent de peine,
Elles vinrent ouvrir une nouvelle ſcene.

A leur air empreſſé, l'Amiral comprit bien
Qu'il pourroit, à la fin, avoir leur entretien,
Qu'elles viendroient chercher leur part de ces richeſſes
Pour qui leur cœur ſéduit montre tant de foibleſſes:
On les voyoit de loin s'agiter vivement,
Conſidérer le tout trop attentivement,
Prendre, quitter, reprendre un objet qui les flatte;
Tout dénote l'eſpoir qui chez elles éclate.
Le ſexe ne ſait point contraindre ſes plaiſirs,
Il eſt eſclave-né de ſes moindres deſirs.
Beautés, à vous parer qui paſſez votre vie,
Un exemple auſſi neuf ici vous juſtifie;
Il prouve que le Ciel, en formant votre cœur,
Y répand le vernis de ce goût enchanteur:
Mais, ſi vous l'emportez, femmes Européanes,
Ce n'eſt que par l'éclat qui ſéduit vos organes:
Le poiſon eſt le même; il eſt de tous climats;
Chacune ſait orner, relever ſes appas.
Ce poiſon plus ſubtil pour nos Américaines,

Portera le défordre en des ames hautaines;
On verra quelque jour ce Pays fortuné,
Au faſte le plus grand tout entier deſtiné.
Cet eſſai de Colomb en diſpoſe le germe.

Bientôt l'on vit venir, d'une aſſurance ferme,
D'un pas leſte & coquet malgré la nudité,
Ce cortege galant par ſon cœur emporté.
Le nombre étoit de dix. Il avoit à ſa tête
Celle pour qui, d'abord, commença cette fête;
De ſes bijoux parée, & portant ſon miroir,
Au-devant de ſon ſein elle le faiſoit voir:
C'étoit là l'étendard de la troupe femelle,
A ſes deſirs en proie, à ſon goût ſi fidelle.
Ce ſpectacle riſible eût déridé le front
De ces triſtes eſprits pour qui rire eſt affront,
De cette ſecte folle, étrange, ridicule,
De la joie ennemie & juſques au ſcrupule (1).
Malgré ſon ſérieux, l'Amiral réjoui
Ne put ſe refuſer au coup-d'œil inoui;
Mais ſans jamais ſortir de l'exacte meſure,
Et ſongeant à tirer parti de l'aventure.
Tel eſt toujours le fruit d'un vif empreſſement;
Il leve tout obſtacle & ſe rend aiſément:

---

(1) Les diverſes ſectes de *Philoſophes* anciens, avoient toutes adoptées des mœurs ſingulieres; il étoit de l'eſſence des unes de rire de tout comme faiſoit *Démocrite*, & de celle des autres de pleurer toujours ainſi que le pratiquoit *Héraclite*. On ne ſauroit être véritablement heureux, qu'en évitant ces deux extrêmités également condamnables.

Colomb ſe gouvernoit en homme habile & ſage
Qui de nos paſſions fait un utile uſage;
Ainſi, pour adoucir l'animal furieux,
On flatte tous ſes goûts, on conſulte ſes yeux.

Ce Chef fit étaler toutes les bagatelles,
Où ces femmes trouvoient des richeſſes nouvelles:
Cette agréable vue eut un ſi prompt attrait,
Qu'on les vit accourir pour remplir leur ſouhait.
Croyant tenir déjà, tant chacune eſt ravie!...
Mais l'Amiral prudent s'oppoſe à leur envie.
Il veut faire acheter un préſent ſans valeur,
Par le plus cher ſecret que deſire ſon cœur.
Ce refus fit pleurer la troupe extaſiée.
Par l'adroit Étranger elle étoit épiée.
Il tira de ces pleurs un augure certain,
Et réuſſit ſur l'heure en ſon heureux deſſein.
De la ſorte, un muet quand il a faim s'annonce;
Un ſigne ſi parlant eut bientôt ſa réponſe.

Toutes, ſans héſiter, comprirent aiſément
Ce que l'on exigeoit en ce même moment;
Auſſi toutes partant, courant à l'inſtant même,
Firent voir ce qu'en nous peut un deſir extrême:
Elles ſembloient voler, bien plutôt que courir;
Et preſqu'en moins de rien on les vit revenir,
Des vivres du Pays utilement chargées.
De leurs proviſions elles ſont dégagées,
Et les poſant aux pieds du ſenſible Amiral,
Lui donnent, en danſant, un plaiſir ſans égal.

Que tout ce qui parut avoit droit de ſurprendre !
Aux objets encor neufs a-t-on lieu de s'attendre ?

Pour les yeux de nos gens ces mets étoient nouveaux ;
Ils préſenterent tous les plus riants tableaux :
Ce n'étoit que du pain, des fruits & des racines,
Qu'on jugeoit n'avoir point échauffé de cuiſines ;
Leur crudité n'offrit qu'un feſtin bien frugal,
Dont quelques poiſſons ſecs relevoient le régal,
Encore n'avoient-ils ſenti que l'influence
De l'Aſtre qui ſur nous répand ſa bienfaiſance,
Aux rayons du Soleil ils ſortoient d'être cuits (1).

Cependant l'Amiral veut goûter de ces fruits :
Certains étoient connus, & la forêt prochaine
A la troupe affamée en offroit par centaine ;
Mais d'autres paroiſſoient pour la premiere fois,
Et l'on n'en avoit point rencontré dans le bois.
Sur l'un de ces derniers l'attention s'arrête ;
A le trouver ſans pair tout le monde s'entête :
Moëlleux, doux, ſucculent ; ſa bonté, ſa ſaveur,
A nos Marins ravis parlent en ſa faveur,
Et la chair qui ſembla tout-à-fait nourriſſante,
Fit couler dans leur ſang ſa vertu bienfaiſante.

---

(1) C'eſt la grande méthode des *Sauvages* de l'*Amérique*, que ſuivent auſſi quelques autres Peuples, d'expoſer leur *poiſſon* au Soleil, qui le deſſeche & fait qu'il ſe conſerve aſſez long-temps. Les *Sauvages* de l'*Amérique Septentrionale*, pour qui le Soleil n'eſt pas toujours vif, le font *boucaner* au feu ſur des claies, de même que la viande ; d'où eſt venu le mot de *Boucanier*. Les anciens Inſulaires de *S. Domingue* vivoient auſſi de *Coquillages*.

Pour le ſobre Eſpagnol il devint ſouverain,
Il a depuis pour lui l'utilité du pain;
Un ſeul eſt ſon ſoutien, nourrit & raſſaſie,
C'eſt le fruit le plus ſain qu'on mange dans la vie:
Sa forme eſt en longueur un aſpect ſingulier,
Et l'on n'en connoît point de ſi particulier (1).

Les racines au goût parurent déteſtables (2):
Mais le feu les rendra peut-être ſupportables?
Et c'étoit un ſecret dont on fut éclairci;
Ces femmes, en voyant qu'on en uſoit ainſi,
Par un ſigne certain le font aſſez comprendre,
Montrant du bout du doigt un foyer plein de cendre.
Cette langue eſt par-tout celle de l'Univers,
Elle ſe fait entendre à ſes êtres divers:
Charmante invention, préſent de la nature,
Qui, par l'œil, porte à l'ame une lumiere ſûre!

Les grains, en petit nombre, eurent d'autres appas (3);
L'Étranger étonné ne les rejeta pas,

---

(1) La *Banane*, qui eſt le fruit le moins mal-faiſant qu'il y ait peut-être au monde. Il croît aux *Grandes-Indes* comme en *Amérique*, même dans l'*Afrique* & l'*Aſie*. C'eſt la nourriture la plus commune des *Eſpagnols* de ces contrées, qui ſouvent ont aſſez d'une *Banane* pour un repas; cette raiſon m'a fait choiſir ce fruit par prédilection pour le décrire.

(2) Il ne devoit y avoir en ce temps-là de *Racines* dans le Pays, que le *Magnoc*, la *Patate*, & l'*Igname*. Le ſurplus y a été apporté.

(3) Les *grains* ne devoient non plus conſiſter alors, qu'en *mayz*, *petit-mil-à-chandelle*, & une ou deux eſpeces de pois.

Et

Et tout cruds qu'ils étoient, d'une forme nouvelle,
On en jugea d'abord l'utilité réelle :
Mais l'embarras étoit d'en découvrir aſſez
En des lieux où l'on fuit les champs enſemencés,
Où les yeux ne voient point qu'on cultive la terre ;
Cette réflexion ne ſatisfaiſoit guere.
Il fallut, malgré ſoi, s'en tenir au préſent,
Et remettre le reſte aux ſoins du Tout-Puiſſant.

Fin du neuvieme Chant.

ARGUMENT
DU
DIXIEME CHANT.

Pendant que l'on s'occupoit avec ces femmes, il paroît de l'autre côté d'une large riviere un peloton de guerriers ſauvages : leur portrait : Colomb conjecture que ces femmes lui ſerviront à faire alliance avec eux. Il leur fait en conſéquence d'amples largeſſes de toutes les bagatelles apportées d'Europe. Événement ſingulier à quoi ces préſents vils donnent lieu ; les femmes ſe jettent deſſus avec avidité, mépriſant l'or & les perles dont elles étoient parées, que les Eſpagnols ramaſſent auſſi avidement ; origine du troc qui ſe fit entr'eux. L'Amiral exhorte enſuite ſes gens à paſſer avec lui ſur l'autre bord de la riviere. Ces femmes, ſoupçonnant leur motif, montrent un gué & traverſent à la tête des Européans. Les Barbares prennent l'épouvante, ils s'enfuient, mais reviennent en chantant & danſant. Entrevue de Colomb & du Chef des Sauvages. Ceux-ci menent les Eſpagnols dans leur Bourgade. Foule de Peuple, de tout âge & de tout ſexe, qui ſort au-devant d'eux. Deſcription du Village. Feſtin que donne le Cacique, qui régnoit là où eſt maintenant le Cap-Français.

CHANT X.

TANDIS qu'on raisonnoit, & que l'on examine
Un si foible secours pour chasser la famine,
Sur la rive opposée on voit paroître un gros
De Barbares armés d'énormes javelots :
Un Chef est à leur tête ; & sa troupe guerriere
Ne semble respirer qu'une ardeur meurtriere.
De plumes tout couverts, peints d'étranges couleurs,
Leurs corps imitoient mal le charme de ces fleurs
Dont la beauté ravit & dont l'émail enchante ;
Le fard est si grossier que l'œil s'en épouvante !
Tel autrefois parut ce Peuple ensanglanté,
Que la fiere Albion vit craint & redouté,
Qui força ses Bretons à fuir dans l'Armorique,
Doubla, sans le vouloir, le nom de Britannique (1).
Peut-être que tous deux, sortis du même endroit,
Ont dans cette origine acquis le même droit ?
Ce goût ne se sauroit puiser que dans l'enfance :
Ils ont, quoi qu'il en soit, beaucoup de ressemblance.

(1) Les *Pictes* qui, à ce que l'on croit, forcerent les *Bretons* à passer dans l'*Armorique*, où ils fonderent la souveraineté de la *Bretagne*. Il y a là-dessus d'autres opinions, que je n'entreprends point de discuter. Ces *Pictes*, en latin *Picti*, avoient, dit-on, pris leur nom de la coutume où ils étoient de se peindre le visage, pour se rendre plus redoutables à leurs ennemis. Ne voilà-t-il pas nos *Sauvages* de l'*Amérique* ?

Quand ils auroient été mille fois plus méchants,
L'Amiral ne craint rien de leurs airs menaçants;
Outre qu'il connoissoit leut naturel timide,
Il avoit su gagner un sexe qui nous guide,
Et qui du plus altier mene le cœur hautain
Comme un débile enfant qu'on conduit par la main.
Ce trop antique usage établi sur la terre,
A toujours fait par-tout, ou la paix, ou la guerre;
Il a plus d'une fois écroulé des États,
Et décidé du sort des plus grands Potentats.
L'ingénieux Colomb, renonçant à ses armes
Qui pouvoient au besoin mettre tout en alarmes,
Croit, sans verser de sang, pouvoir se confier
A ce sexe vainqueur de l'Univers entier.

Ce projet si conforme au desir qui l'enflamme;
Conçu dans son esprit, est reçu dans son ame:
C'est le seul qui convienne à son cœur dégagé
D'un motif par où Dieu souvent est outragé;
Il ne veut point ici signaler son courage,
Il cherche à réussir par un moyen plus sage.
Aussi, pour contenter ces femmes à l'instant,
Leur abandonne-t-il l'objet qui leur plaît tant:
Elles fondent dessus, avec autant de joie
Que l'avide vautour se jette sur sa proie.
Comme il est ordinaire en tous ces embarras,
Sources d'inimitiés & d'éternels débats,
Les unes furent bien, d'autres mal partagées;
Colomb, y suppléant, s'acquiert les affligées.
Ainsi dans tous les cœurs, la générosité

Excite ſûrement la ſenſibilité ;
Ce tribut, dont jamais l'on n'a pu ſe défendre,
Juſqu'au cœur de l'ingrat s'eſt toujours fait entendre.

Ces femmes, de tranſports accabloient le héros.
Leur cœur reconnoiſſant n'admettoit de repos,
Qu'après avoir rempli, ſatisfait leurs tendreſſes ;
L'Amiral ennuyé rebuta ces careſſes :
Quoiqu'elles n'euſſent rien qui ne fût innocent,
Le Chrétien ſcrupuleux y vit de l'indécent.
Il avoit, au ſurplus, à contenir des flammes
Qui brûloient en ſecret de criminelles ames,
Et ce feu mal éteint, facile à rallumer,
Eſt un poiſon qu'il ſait ſe faire trop aimer.
Dès-lors il en prévit toutes les conſéquences ;
La vertu ſe défend même des apparences.

Un haſard, qui ne peut être trop célébré,
Fit changer ſur le champ ce théâtre à ſon gré :
Au puiſſant intérêt il ouvre une barriere
Qui fait à nos Marins oublier la premiere.
C'eſt une paſſion qui veut tout dominer,
Que toute autre, en un mot, ne ſauroit enchaîner.
Elle engourdit les ſens, elle force aux baſſeſſes,
Elle traîne après ſoi les plus grandes foibleſſes ;
Elle ſeme en nos cœurs de monſtrueux deſirs,
Qui méconnoiſſent tous la route des plaiſirs ;
Elle ne rougit point d'un ſentiment bizarre
Qui rend le riche dur, fier, inſolent, avare,
Et ſur des monceaux d'or en fait mourir de faim ;

Qui, né pour le malheur de tout le genre humain,
A de la pauvreté, timide, humble, innocente,
Mis dans tous les esprits une horreur offensante:
Illusion fatale au bonheur de nos jours,
Qui du crime souvent nous prépare le cours;
Que l'infortune suit, que la noirceur accable,
Et qui rend de tous points le mortel méprisable!
Oui, je détesterois Colomb & ses desseins,
S'il n'en étoit sorti que ces biens assassins,
Et que des malheureux privés de l'Évangile
N'eussent point rencontré le but le plus utile.

L'INTÉRÊT le plus vif vint donc flatter des gens
Qui, mûs par ce ressort, seront moins négligents.
L'un d'eux s'étoit saisi, dans une ardeur subite,
Et de perles & d'or dont son ame est séduite:
Il en considéroit l'éclat cher à son cœur,
Il paroissoit vouloir s'en rendre possesseur;
Ses yeux étinceloient du desir qui le presse.
Ils se firent comprendre à ceux de la maîtresse.
Nos goûts font nos trésors: elle estime bien mieux
Ce qu'elle tient déjà, que ce don précieux;
Aussi le laisse-t-elle au Matelot sensible,
D'un air qui témoignoit un mépris trop visible,
Pour qu'on ne jugeât pas, tant l'intérêt voit clair,
De la facilité d'avoir un bien si cher.
Ses compagnons jaloux surent mettre en usage,
Et le même détour, & le même visage.
Toutes avoient ainsi dépouillé leur trésor,
Pour s'orner de ces riens fort au-dessous de l'or.

Les Marins envieux ramaſſent ces richeſſes,
Et, pour les obtenir, s'épuiſent en ſoupleſſes:
Tous, riant d'un travers qui leur étoit commun,
Montroient du préjugé le joug trop importun.
Comment imaginer que c'eſt un ſtratagême,
Quand toujours notre eſprit juge d'après lui-même,
Qu'il ne voit autre part que ce qu'il croit en lui,
Ayant l'erreur pour regle & le faux pour appui?
D'ailleurs, nous aimons peu ce qui paroît vulgaire;
Toujours la rareté ſera notre chimere!
L'Amiral rougiſſoit du travers de ſes gens;
Mais, auſſi, voyoit-il des motifs indulgents.
Il falloit attacher ces ames mercenaires,
A leurs rares travaux procurer des ſalaires:
La gloire ne ſuffit, ne fait briller ſon prix,
Que chez un petit nombre, hélas! d'hommes choiſis.

Mais, pour dédommager ces femmes ignorantes,
Que nos triſtes leçons rendront un jour ſavantes,
Et qui ſauront bientôt apprécier un bien
Qu'en ces commencements elles donnent pour rien;
Colomb fit ajouter d'autres objets frivoles
Aux prétendus bijoux dont elles étoient folles:
Un peigne attire ici leur curioſité:
Toutes furent d'accord ſur ſon utilité.
Ce meuble vil, mais cher à nos Dames coquettes;
Qui tient le premier rang ſur leurs riches toilettes,
Que la propreté ſeule a pu faire inventer,
Mais que l'art de ſéduire apprend à ſuſpecter,
Va déſormais ſervir à la ſimple nature,

Et devenir utile, enfin ſans impoſture.
Elles en démêloient leurs cheveux noirs & gras,
Sans ſonger que c'étoit accroître leurs appas:
Elles n'ont point encor ce vain deſir de plaire:
Peut-être viendra-t-il? C'eſt un point néceſſaire.

Colomb veut achever cet ouvrage inoui,
Dont il eſt ſatisfait, ſans en être ébloui:
Il penſoit autrement que le commun des hommes,
Et n'auroit point brillé dans le ſiecle où nous ſommes;
Le faux éclat de l'or jamais ne le fléchit,
Ce fut bien malgré lui que le Ciel l'enrichit.

Il cherchoit à gagner cette troupe ſauvage,
Qui de guerriers nombreux bordoit l'autre rivage;
Il en voyoit groſſir le nombre à tous moments,
Sans pouvoir pénétrer leurs ſecrets ſentiments.
Voudront-ils être amis? ou, déclarant la guerre,
Lui diſputeront-ils un petit coin de terre
A quoi ſon cœur ſe borne en ce vaſte ſéjour,
Pour protéger les ſiens, aſſurer ſon retour?
Il n'a pas maintenant d'autres deſirs dans l'ame.
Il ſentoit trop combien le projet qui l'enflamme,
Sans l'aveu de ce Peuple a de difficultés!
Son eſprit prévoit tout, preſſé de tous côtés.
Mais il ſonge à vuider cette importante affaire,
Sans uſer, s'il ſe peut, d'un moyen ſanguinaire.
Un ſi ſage deſir fut bientôt accompli;
Au-delà de ſes vœux il ſe vit accueilli.

Il communique aux ſiens le motif qui l'inſpire. —
Ces gens ſemblent, dit-il, ne nous vouloir rien dire :
Allons les joindre ; allons leur montrer de plus près,
Des Étrangers venus de ſi loin tout exprès,
Pour leur parler d'un Dieu, le leur faire connoître ;
En un mot, annoncer les Loix d'un ſi bon Maître.
Il ſera notre appui contre tous leurs efforts ;
Ne craignons rien : marchons ſous de ſi beaux dehors.
S'ils ſont nos ennemis ? s'ils veulent nous détruire ?
Le Ciel protégera qui vient pour les inſtruire. —
Il dit ; & ſon diſcours brûla d'un feu divin,
L'eſcorte qui le ſuit, & ne ſuit pas en vain.
Tout répond du ſuccès que l'Amiral annonce ;
En faveur du deſſein le Ciel même s'énonce :
Peut-on attribuer à quelqu'autre ſecours,
Ce que le ſexe fit en ſes nouveaux atours ?

Une ſecrete voix, à ces femmes ſans doute,
Voix qui n'a de nos cœurs jamais manqué la route !
Aura, par un pouvoir ſouverain, abſolu,
Appris ce qui vient d'être à l'inſtant réſolu ?
En voyant avancer nos gens vers la riviere,
Elles couroient devant, danſant à leur maniere.
Sans elles pouvoit-on paſſer à l'autre bord ?
Elles montrent un gué traverſé tout d'abord :
Les Barbares, pourtant, reculoient à meſure
Que Colomb avançoit ; ſa contenance ſûre
En auroit, mille fois, étonné de plus fiers :
Les femmes en danſant chanterent certains airs
Capables d'étourdir les plus dures oreilles,

Mais ils avoient pour eux de puiſſantes merveilles ;
Car on vit revenir les fuyards ſur leurs pas,
Puis accoſter la troupe avec de grands éclats.
L'Amiral eſt en garde & ſur la défenſive.
Il n'avoit rien à craindre. Une action ſi vive
N'eſt que l'expreſſion d'un ſentiment vainqueur,
Qui du Peuple ſauvage a ſubjugué le cœur.
Colomb s'en apperçoit aux marques de tendreſſe
Qu'il recevoit du Chef, civil avec rudeſſe ;
Comme ſont à-peu-près nos polis campagnards,
Dont la civilité tue à force d'égards.
Les Sauvages ici ſont bien plus excuſables :
Ils ignorent ces mœurs, ces Loix inſupportables,
Que l'Europe inventa pour la ſociété,
Et qui gênent par-tout la douce liberté ;
Qui, par mille liens, trop peſantes entraves,
Empoiſonnent nos jours, font de nous des eſclaves.
La nature eſt plus ſimple, elle s'exprime mieux ;
Et, ſans nous aſſervir ſous un joug rigoureux,
Ni charger notre eſprit d'une ſi lourde chaîne,
Explique nettement ſon amour ou ſa haine.
Pourquoi nous applaudir du luſtre de nos mœurs ?
A-t-il jamais changé le fonds de nos humeurs ?
Le cérémonial au pur clinquant reſſemble ;
Il a l'éclat de l'or, mais eſt faux, tout enſemble.

Le ſincere Barbare étouffoit l'Amiral.
L'excès de ſon tranſport étoit un peu brutal.
De peur de rebuter le careſſant Sauvage,
Colomb le laiſſoit faire, & recevoit ce gage

D'une étroite amitié qui doit durer long-temps,
Dont il éprouvera les droits sûrs & constants:
Droits chers & précieux, sous notre Ciel si rares,
Eût-on cru vous trouver dans des climats barbares!
Mais ce prix fut acquis à la simplicité.

L'Amiral, au travers de la férocité
Qu'il voyoit éclater sur ce Chef des Sauvages,
Observoit, cependant, de moins tristes présages:
Vieillard sans le paroître, un air spirituel
Annonce que son cœur ne l'a point fait cruel;
Que, s'il l'est? il ne faut uniquement s'en prendre
Qu'au climat où le sang brûle de se répandre (1);
Qu'il en a plus puisé le funeste travers,
Dans un goût général, que dans un sens pervers:
Qu'en un mot, le polir sera chose facile;
Qu'il ne ressemble en rien à son Peuple imbécile,
Et qu'il aidera même aux projets triomphants
De le civiliser par des moyens puissants.
Colomb, à qui le Ciel prête des clartés vives,
Lisoit déjà le bien qu'il fera sur ces rives:
Instrument, comme lui, des décrets du Seigneur,
Tous deux iront bientôt en partager l'honneur.

---

(1) Il ne faut pas prendre ceci à la lettre: il n'y eut jamais de Peuple moins féroce, & plus doux, que les anciens *Insulaires* de *S. Domingue*; mais ils avoient à l'extérieur cet air de rudesse & de férocité, comme tous les autres *Sauvages*. Le repos qu'ils aimoient par-dessus toute chose, devoit nécessairement contribuer à adoucir leur caractere.

Sans ſavoir où l'on va, Colomb toujours avance.
Son eſpoir éternel eſt dans la Providence:
Il ſait que nul jamais n'en fut abandonné,
Que tout être ici-bas s'en voit environné,
Et que l'homme n'eſt point le ſeul qu'elle protege;
Qu'il n'eſt rien qui n'ait part à ce beau privilege;
Qu'elle veille ſur tout, & le jour, & la nuit,
Et qu'enfin l'Univers eſt par elle conduit.
Que c'eſt de l'Immortel l'Agente infatigable:
Que, ſans elle en un mot, tout ſeroit périſſable!
Il en a toujours eu le ſecours & l'appui.
Cet œil ſi ſurveillant peut-il ceſſer pour lui?
Dans cette confiance, il ſe hâte de ſuivre
Le zélé Conducteur à qui le Ciel le livre.

Ses gens ont éprouvé de la part des guerriers
Dont ils viendront troubler les paiſibles foyers,
La même attention prodiguée à leur maître:
Mais ce ſigne équivoque a caché plus d'un traître.
Un jour il en naîtra de terribles effets.
Tous ces Marins marchoient contents & ſatisfaits;
Ils ſuivoient réunis la foule des Barbares,
Recueillant avec ſoin des uſages bizarres.
Rien n'étoit plus nouveau pour leurs yeux étonnés:
On y voyoit combien ces Peuples ſont bornés;
Leur joie même éclatoit en ardeurs inſenſées.

L'habile Général avoit d'autres penſées.
Son vaſte eſprit embraſſe un immenſe circuit;
De tout, il ne ſongeoit qu'à recueillir le fruit.

Le rêve qui jadis flatta ſes eſpérances,
Réaliſoit ici toutes les apparences.
Il n'y méconnoît point de ſenſibles portraits;
Juſques dans le Vieillard il retrouve les traits
Que ce ſonge peignit à ſon ame obſédée;
Il en a conſervé la précieuſe idée.
Mais le même embarras ſubſiſte avec regret:
Son cœur de ce malheur gémiſſoit en ſecret:
Comment s'entretenir, ſi l'on ne peut s'entendre?
Ce point étoit pour lui difficile à comprendre.
Il trouve que ce Peuple en ſes affreux accents,
N'imitoit que le ſon d'animaux croaſſants:
Quelle étude, quel art, à moins d'un vrai miracle,
Viendra jamais à bout de vaincre un tel obſtacle!
Il n'eſt point de langage approchant du jargon
Qui produit ce ſon rauque & forme un pareil ton?
C'eſt ainſi qu'il penſoit dans ſon ame inquiete.
Il eſt trop en ſouci du défaut d'Interprete;
Le Ciel qui juſqu'alors l'a mené par la main,
Ne le quittera point en un ſi beau chemin.
C'étoit par où, toujours, finiſſoit ſon martyre.
Ce penſer rend le calme à ſon cœur qui ſoupire.

Il achevoit à peine une réflexion
Convenable, peut-être, à ſa condition,
Lorſqu'on ſe vit au bout de la route ignorée:
D'un village fameux on apperçoit l'entrée.
Il étoit au-deſſus de ces champêtres lieux,
Qui déjà de nos gens avoient frappé les yeux;
Non pas que ſon aſpect eût rien de magnifique:

Le circuit en eſt grand, ſans être moins ruſtique.
Une enceinte de pieux renfermoit des maiſons (1)
Qui ne défioient point l'injure des ſaiſons;
Comme celle des champs, de toutes parts ouvertes (2),
On ne les trouva pas ainſi qu'elles déſertes.
Il en ſort à l'inſtant un Peuple curieux,
Qui d'abord remplit l'air d'un bruit prodigieux,
Dont les pieds élevoient une telle pouſſiere,
Que l'on eût cru de loin voir une armée entiere.
Colomb, que tout portoit à l'admiration,
Ne put s'y refuſer en cette occaſion: —
Grand Dieu! s'écria-t-il, à quelle multitude
Otez-vous ſi long-temps votre béatitude?
Sans oſer pénétrer des ſecrets éternels,
A-t-elle mérité vos dédains paternels? —
Il ſe tut: pour bénir l'Auteur de la nature.
Ce n'étoit point en lui l'effet d'aucun murmure;
Tel qu'en uſe à préſent l'incrédule moqueur
Pour étouffer les cris, les remords de ſon cœur.

Hommes, femmes, enfants, tous à la fois s'empreſſent
A jouir d'un ſpectacle où leurs cœurs s'intéreſſent;
Ils ſemblent craindre tous d'emporter les regrets
De n'avoir point connu ces Étrangers de près,

(1) C'eſt la coutume de tous les Sauvages de l'*Amérique*; ils fortifient ainſi leurs villages, où il n'y a qu'une ſeule entrée, qu'ils paliſſadent encore durant la nuit.

(2) Jamais les Américains Sauvages n'ont fermé la porte de leurs *Caſes*, ou Maiſons: la foi publique fait toute la ſûreté de ces gens que nous traitons de *Barbares*. Nos premiers *Colons* avoient adopté cette coutume, que leurs mœurs, en ſe poliſſant, ont fait diſparoître.

Et même à les toucher, cette foule acharnée
Ne sauroit ralentir sa poursuite obstinée.
En vain pour l'écarter, son Chef officieux
Paroissoit employer un ton impérieux :
Que peut l'autorité sur une multitude,
Qui ne voit & n'entend que son inquiétude ?
L'Amiral en son cœur pensoit différemment.
Il s'offre de lui-même à tant d'empressement ;
Il en est enchanté : de caresses prodigue,
Loin qu'un si grand concours l'ennuie, ou le fatigue,
Flatté d'appercevoir ce mouvement actif,
Il alloit au-devant d'un goût si décisif,
Qui devoit amener le bonheur qu'il espere.
De ce Peuple nombreux il veut être le pere ;
Aussi le reçoit-il avec l'air le plus doux,
Il n'en rebute aucun, il les caresse tous :
Nul ne s'est approché de sa main bienfaisante,
Qui n'en ait ressenti la faveur caressante.
Mais ce qui lui faisoit encor plus de plaisir,
Naquit de l'effet prompt d'un violent desir
Dont les femmes, d'abord, se montrerent surprises,
En voyant ces clinquants dont toutes sont éprises :
Les miroirs à coup sûr firent impression ;
Elles fixent sur eux toute l'attention :
Ce fut bientôt leur loi, le charme de leur vie,
On en juge aux transports de leur ame ravie.
On lisoit au travers de tous leurs autres goûts,
Que ce dernier, vainqueur, les effaceroit tous.
Les jeunes s'y voyoient avec la complaisance
Qui de ce sexe heureux trouble l'adolescence ;

Les vieilles, ſans rougir des rides de leur front,
Ne s'y regardoient point pour y lire un affront:
Toutes également ſe montroient ſatisfaites,
Telles que la nature ou le Ciel les a faites.
Avantage infini, précieux & réel,
Dont nos mœurs ont gâté le charmant naturel!

Cet examen trop long, & qui ſe renouvelle,
Soulagea nos Marins du tourbillon femelle;
Il attiroit auſſi les hommes, les enfants:
De la ſauvage enceinte on gagne le dedans,
Et l'on s'y retira comme dans un aſyle
Qui figuroit, au moins, une eſpece de ville.
Mais ville dont l'Europe ignore la façon,
Et qui n'avoit beſoin, ni d'arts, ni de maçon!
On n'y voyoit palais, fontaines, ni portiques;
On n'y reconnut rien des manieres antiques;
Le ſeul goût qui régnoit, par le beſoin dicté,
Peignoit à nu celui de la néceſſité.
Ce n'étoit qu'un amas des plus viles chaumieres;
Certaines ſous le roc préſentoient des tanieres:
Enfin ces pauvres gens, d'habits tout dépouillés,
Paroiſſent en maiſons comme ils ſont habillés:
Uniformes en tout, la nature marâtre
Semble n'avoir été pour eux qu'opiniâtre,
Leur avoir interdit juſqu'aux foibles leçons
Que ſa tendre bonté dicte même aux Lappons;
Du moins leur apprend-elle à repouſſer l'injure,
Que le cruel hiver vient faire à la verdure?
Mais ceux-ci malheureux, quoiqu'en un climat chaud,
Contre

Contre tous leurs besoins sont toujours en défaut!

Sur le bord de la Mer un enclos solitaire,
Que rien ne distinguoit du barbare vulgaire,
Arrêta nos Marins sur le déclin du jour:
Ils furent enchantés de ce nouveau séjour,
Où des arbres sans ordre & mis à l'aventure,
Bien moins pour l'ornement que pour la nourriture,
Déroboient de ce bourg, à l'Etranger surpris,
Jusqu'au bruit qui sortoit de frapper ses esprits.
Chacun d'eux prit du goût pour cette solitude,
Dont le profond repos charmoit leur lassitude;
Sur des cailloux d'argent y couloit un ruisseau
Où le village entier venoit puiser son eau.
Du Vieillard généreux c'étoit le domicile.
Il reçut l'Amiral en ce sauvage asyle,
D'un air plein de franchise & de grossiéreté,
Mais qui n'en cachoit point le charme & la bonté.
Sans ces dehors trompeurs, cette délicatesse
Qu'arma la fausseté du nom de politesse,
Il leur fit en commun cet accueil gracieux,
Qui n'a rien de forcé ni de mystérieux:
Toutes ses actions, exemptes de contrainte,
Ne l'affichoient que trop ennemi de la feinte.
Colomb en est certain, mais n'ose s'y fier;
L'imprudence a souvent manqué plus d'un laurier!
Il ordonne une garde exacte & scrupuleuse:
La défiance ici n'est rien moins que honteuse.
Malgré la bonne foi qu'il croit appercevoir,
Il sait que la prudence est son premier devoir;

Que la fraude, par-tout, ſupplée à la foibleſſe,
Que pour s'en garantir il faut veiller ſans ceſſe,
Et que plus l'ennemi veut montrer de douceur,
Plus on doit en ce cas étudier ſon cœur.
Il n'éprouvera point les détours de la ruſe:
Mais cette politique a toujours ſon excuſe.

Le jour donnoit encor un reſte de clarté.
Nos Marins promenoient leurs yeux de tout côté,
Sans rien appercevoir, dans un lieu ſi ſauvage,
Qui flattât leurs deſirs, qu'un ſuperbe rivage.
La Mer en cet endroit formoit le plus beau Port;
L'Amiral & ſes gens en tomberent d'accord:
Il fut donc réſolu d'y chercher un mouillage.
C'eſt le lieu que depuis la France eut en partage,
Le plus riche qu'elle ait ſous ces féconds climats,
Où le gain armera ſes ſujets en ſoldats,
Et du foible Eſpagnol partageant les conquêtes,
Élevera ſur lui mille & mille tempêtes:
Du nom de Cap-Français ce lieu ſera nommé (1),
En l'honneur d'un projet aujourd'hui conſommé.

La nuit couvrant bientôt l'horizon de ſes ombres,
Aux regards de nos gens déroba ces lieux ſombres.

---

(1) Le *Cap-Français*, quoiqu'il ne paſſe pas pour le *Chef-lieu* de la Colonie, en eſt pourtant le plus riche & le plus important: ſa ville eſt bien bâtie, auſſi l'appelle-t-on le *Paris de l'Amérique*; c'eſt l'abord de tous les Vaiſſeaux qui viennent d'*Europe*. Sa Rade, dont l'entrée n'eſt pas facile, n'a jamais guere moins de 60 à 80 Navires Marchands.

Il fallut s'enfermer en des réduits obſcurs,
Contre l'effort du vent aſyles trop peu ſûrs;
Ces châteaux branloient, preſque, au ſouffle du zéphyre
Que la troupe échauffée en ce moment reſpire.
Le Palais du Barbare eſt bâti tout entier,
Sans qu'on y voie en rien la main du Charpentier;
Il n'eſt pas mieux logé, ni meublé que les autres:
C'eſt un Chef? mais un Chef qui differe des nôtres!
Point de diſtinction de ſes ſujets à lui;
La miſere eſt égale, on le voit aujourd'hui.
Nos avides Marins ſont ſurpris, s'en étonnent,
Leurs cœurs trop reſſerrés & leurs ames friſſonnent.
La crainte de manquer tant de tréſors divers,
Dont l'eſpoir les entraîne au bout de l'Univers,
Porte dans leurs eſprits ſon aiguillon terrible,
Agite tous leurs ſens d'un mouvement horrible:
Non, jamais leur eſprit ne peut ſe figurer,
Qu'un Monarque ſi pauvre ait de quoi réparer,
Par des biens dont leurs mains tiennent un foible gage,
Les maux qu'ils ont ſoufferts dans un ſi long voyage!
Accoutumés à voir la pompe de nos Rois,
Ces Palais ſomptueux érigés à leur voix,
Ce brillant appareil qui, par-tout, environne,
Sous un climat trompeur la majeſté du Trône;
Ils ne ſauroient penſer qu'il ſoit au monde un Roi
Qui puiſſe être opulent & ſuive une autre loi.
C'eſt ainſi que toujours, aveugles que nous ſommes,
Nous cherchons à juger par nous des autres hommes,
Sans ſonger que ſouvent, s'ils penſoient comme nous,
Nous n'en recevrions que les plus rudes coups!

Ainſi ces gens fuyoient la voix de la prudence,
Qui dictoit de bénir cette rare ignorance
D'un métal qui leur fit commettre tant d'excès,
Et dont on leur verra tenter d'heureux eſſais.
Pour le ſage Colomb, témoin de ces ſaillies,
Il rioit en ſon cœur de toutes leurs folies.

Avant que le ſommeil eût verſé ſes pavots,
Sur la troupe inſenſée, injuſte en ſes propos,
Et qui s'entretenoit de matieres frivoles,
Un repas excita de nouvelles paroles:
Afin de régaler ſes hôtes, en ce jour,
Le Sauvage content, rempli pour eux d'amour,
Avoit de ſon tréſor, d'une plaiſante eſpece,
Épuiſé la ſplendeur & toute la richeſſe.
Mais ce qui fait pour lui l'objet du plus haut prix,
N'eſt pour nos Voyageurs qu'un ſujet de mépris!
Cette vue, en effet, redouble leurs murmures,
Ne ſert qu'à confirmer de fauſſes conjectures;
A leur langue indiſcrette ils donnerent l'eſſor,
L'eſprit toujours tendu vers leur cher eſpoir, l'or.
Des vaſes & des plats, de forme ſinguliere,
Dont la groſſiere argille occupoit la matiere,
Offrirent à leurs yeux, déjà trop dégoûtés,
Des attraits peu flatteurs & de triſtes beautés.
Ces mets n'eurent, pourtant, rien de déſagréable:
On les eſſaya tous. La terre étoit la table;
Aſſis autour en rond, ſans chaiſes, ni tapis,
Nos Marins avoient peine à retenir leurs cris:
Ils n'ont point encor fait de régal ſi barbare.

Certains y prirent goût, & leur faim se répare.
Colomb ne s'occupoit qu'à discerner les mets
Dont le goût étranger lui sembla moins mauvais:
Beaucoup plus prévoyant que ceux de son escorte,
Il veut goûter de tout, essayer chaque sorte;
En garde contre soi, toujours ami du vrai,
Son but est d'acquérir par cet utile essai,
De quoi pourvoir bientôt à l'extrême disette,
Et parvenir un jour au retour qu'il souhaite.
Ce qui plus le surprend en ce festin nouveau,
Est un mets qu'il croyoit devoir être du veau (1);
De ces troupeaux encor il n'a vu nulle trace,
Et ce nouvel objet l'étonne & l'embarrasse:
Un autre lui parut imiter notre pain,
Mais mal-fait, insipide, & pourtant assez sain (2).
Enfin il décida qu'avec de l'industrie,
Ces vivres serviroient au besoin de leur vie.
Mais, quant à la boisson, il n'y découvrit rien,
Pour des Européans qui pût être un soutien:

(1) C'étoit de la chair de *Lamentin*, qui ressemble effectivement à la viande de veau; mais qui n'en a pas la bonté, quoique ce ne soit point un mauvais manger. Nos *freres-la-Côte* la coupent en aiguillettes & la font *boucaner*, ce qui la fait ressembler au *Cochon-Maron*, espece de Sanglier. Qu'on me pardonne cette expression basse pour notre Poésie un peu trop délicate dans les termes. Le costume m'a emporté, ainsi que l'exemple des autres Langues, qui n'ont point cette délicatesse embarrassante.

(2) La *Cassave* dont il s'agit là, est le pain naturel des *Américains*: c'est une farine exprimée de la racine de *Magnoc*, dont on a auparavant extrait un suc mortel; on en forme de grandes galettes, extrêmement minces, qui se mettent cuire sur des *Platines* de cuivre.

Il en auroit bien mieux rejeté la pratique,
S'il en eût su dès-lors l'odieuse fabrique!
L'exécrable dégoût d'une telle liqueur
Fait honte à la nature & souleve le cœur;
C'est où regne encor plus l'affreuse barbarie
De cette Nation pleinement assoupie.
Colomb depuis ce temps, du brevage empesté
Ne se souvint jamais sans être révolté (1).

De grands flambeaux placés de distance en distance,
Éclairoient du repas la naïve ordonnance:
Du travail de l'abeille ils ne sont point formés,
Et la terre en son sein les a faits & germés;
Dès qu'on les alluma, nos gens les comparerent
Aux Torches qu'autrefois les métiers inventerent,
Pour décorer chez nous chaque solemnité,
Et ce nom de rapport leur est depuis resté (2).
Dans plusieurs autres noms, du pure convenance,
Ils n'ont point rencontré si juste en apparence;

(1) Cette *Boisson* dégoûtante, & enivrante comme du vin, se faisoit avec des *bananes* mâchées par les vieilles femmes & mises ensuite fermenter dans de l'eau. Il est encore des Sauvages qui en usent. Le *May?* fait le même effet, de même que tout ce qui fermente. On a trouvé, par la seule fermentation, la maniere de composer diverses sortes de vins dans l'*Amérique*.

(2) La *Torche*, ou le *Cierge épineux*, est un arbrisseau plaisant par sa figure, en effet semblable à ces grands flambeaux de cire que les corps de métiers portent aux Processions. Ce végétal croît sans feuilles, droit & extrêmement résineux; il donne un fruit nommé *Pomme de torche*, qu'il faut être Créole pour pouvoir manger, comme plusieurs autres fruits du Pays. C'est une production qui annonce toujours le plus mauvais terroir.

Nous n'en voyons que trop donnés par ces Marins,
Qui n'ont, bien moins heureux, que rapports incertains.
Telle eſt notre fureur aux lointaines contrées,
Quand des productions juſqu'alors ignorées
Viennent frapper nos ſens de leur nouvel éclat,
D'en chercher le modele en notre ſeul climat!
Comme ſi, d'elle-même adroite imitatrice,
Pour nous ſeuls la nature eût été créatrice?
De tous nos Voyageurs, étonnés, éperdus,
Un aſpect neuf ſaiſit les eſprits confondus:
Ce fut pour nos Marins une merveille rare,
Unique en ſon eſpece, & que chacun compare
A ces feux échappés du céleſte ſéjour,
Qui ſouvent de la nuit font le plus brillant jour.

Au ſortir du ſouper, un inſtant d'intervalle
Servit à diſpoſer cette modeſte ſalle:
Les flambeaux ſont éteints. On prépare les lits,
Nouveau ſujet encor d'étonner les eſprits (1).
Avant que d'en placer les colonnes branlantes,
On lâche un gros eſſaim de chandelles volantes;
Inſectes merveilleux, phoſphores naturels,
Qui dans le paganiſme auroient eu des autels!
La chambre en un moment parut toute éclairée:
L'étoile brille moins au Ciel de l'empyrée.

---

(1) Je ne penſe pas que l'uſage des *hamacs* ait été connu avant la découverte de l'*Amérique*: ce lit, ſuſpendu en l'air avec des cordes, eſt très-commode pour voyager; mais il convient mieux dans les climats chauds.

Nos gens, à cet aſpect, pris d'admiration,
Chanterent le bonheur de cette Nation,
La trouverent plus riche avec ſes clairs inſectes,
Que notre Europe même avec ſes Architectes :
Autre travers ! erreur où l'on tombe toujours,
Quand d'un juſte milieu s'éloignent nos diſcours,
Lorſque nous nous livrons à la fougue trompeuſe
D'une admiration trop ſouvent ténebreuſe !
Pour le ſage Amiral mené par un ſens droit,
S'il admire, ce n'eſt qu'avec l'œil du ſang-froid.
Les lits furent tendus, attachés à leur place ;
Ce fut encor pour eux un ſujet qui les paſſe.
Dans ces branles, depuis adoptés du Marin (1),
La troupe s'endormit juſques au lendemain,
Et s'apperçut aſſez, en dépit de nos modes,
Combien ces lits étoient utiles & commodes.

Fin du dixieme Chant.

---

(1) On ne ſe ſert plus à préſent que de *hamacs* dans les Vaiſſeaux, comme tenants peu de place & étant bientôt enlevés ; ils ſe tendent ordinairement ſur les *gaillards*, ce ſont les *Matelots* qui les occupent.

ARGUMENT
DU
ONZIEME CHANT.

L'ENFER, toujours occupé du ſoin de nuire au projet de Colomb, ſuſcite une nouvelle tempête. Le Ciel ne s'y oppoſe point, pour le punir du mauvais ancrage qu'il avoit choiſi. L'un de ſes Vaiſſeaux fait naufrage, mais l'équipage eſt ſauvé. De noirs preſſentiments lui font ſoupçonner ce déſaſtre. Il veut retourner à ſa flotte, & profite des canots ſauvages. Singularités à quoi cela donne lieu. On arrive aux Vaiſſeaux, l'Amiral a de la peine à y faire monter le Cacique; ſa ſurpriſe & celle de ſes gens. Colomb fait ſervir un repas à la maniere d'Europe, dont ne purent goûter les Barbares; au contraire, les boiſſons fortes leur plurent extraordinairement: ils y prirent tellement goût, qu'on fut obligé de les leur ôter. Ils commençoient déjà à être ivres, ce qui leur fit exciter de la rumeur. Colomb les chaſſe, en faiſant tirer un coup de canon; à ce bruit, ils ſe précipitent tous dans la Mer & regagnent leurs canots. Les deux Vaiſſeaux qui reſtoient, appareillent, ſuivis des Pyrogues ſauvages. Arrivée & mouillage dans la Baie où eſt maintenant le Cap-Français.

CHANT XI.

Mais, tandis que Colomb ſe repoſe & s'endort,
L'Enfer veut contre lui faire un dernier effort.
Ses Vaiſſeaux mal mouillés, ſur un fonds ſans tenue,
Laiſſoient à ſa malice une libre avenue:
Il le voit; & ſon Roi qui veille contre nous,
Arme l'air, dans la nuit, des traits de ſon courroux.
Les Autans déchaînés à ſa voix formidable,
Aſſemblent ſur le champ leur fureur redoutable;
Bientôt cent tourbillons ſe font voir dans les airs
A la lueur des feux lancés par les éclairs;
La Mer toute en déſordre, autour du ſeul eſpace
Dont les Vaiſſeaux ancrés occupoient la ſurface:
Car cet orage affreux ne parvint point ailleurs;
On le veut dérober au Chef des Voyageurs,
Sa force eſt trop connue, & l'on craint ſon courage!
La Mer déſole tout dans ce mauvais Parage..
Les ancres ont chaſſé: le vent qui vient du Nord,
Jette préciſément les Vaiſſeaux ſur le bord,
Où d'écueils à milliers le périlleux obſtacle
Annonce qu'il n'eſt point de ſalut ſans miracle.
Le large eſt interdit, défend d'appareiller:
Ainſi les Matelots ne penſent qu'à veiller,
Pour tenter d'échapper au ſort qui les menace,
Et garantir leurs jours d'une telle diſgrace.

Le Ciel fit éclater son secours aussi-tôt:
Car sa protection n'est jamais en défaut!
Mais, pour punir Colomb coupable d'imprudence,
Il crut lui devoir faire éprouver sa vengeance.
Il nous rappelle ainsi, par de légers revers,
Aux avis que pour nous il tient toujours ouverts.
Le prudent Amiral, oubliant sa promesse,
Avoit trop négligé la voix de la sagesse:
En quittant ses Vaisseaux mouillés en cet endroit,
Il marquoit un Pilote imprudent, mal-adroit,
Et manquoit encor plus aux conseils salutaires
Du divin Conducteur dans ses leçons austeres.
Il en fut châtié par un malheur subit;
L'un de ses trois Vaisseaux talonne, ouvre, périt:
Mais Dieu, qui ne vouloit que le rendre plus sage,
Du Vaisseau malheureux conserva l'équipage;
Les deux autres, guidés par ce puissant secours,
Prirent ses Matelots & sauverent leurs jours.
Les eaux, auparavant fieres & bouillonnantes,
Deviennent tout-à-coup tranquilles & dormantes:
L'ouragan furieux n'étoit que passager,
Et le calme succede au plus mortel danger (1).
De la sorte, le Ciel commande à la nature;
Sa volonté fit tout en cette conjoncture.

Tu dors, triste Colomb, dans ces fâcheux moments!
Oui; mais ce ne fut point sans avertissements!

---

(1) Les *Antilles*, encore plus celles du vent ou de la *Martinique*, sont sujettes à des tourbillons passagers qui renversent & détruisent tout; mais dont l'effet ne se fait quelquefois pas sentir à deux lieues.

La main qui le punit, se sert pour ses Ministres,
De mille objets divers & de moyens sinistres.
Le Héros est debout. Un horrible réveil
Le fait lever, avant le retour du Soleil:
Les Cieux, couverts encor de leurs plus épais voiles,
Laissent à peine voir quelques foibles étoiles.
Son ame est agitée, il ne sait pas pourquoi,
Et son cœur est troublé par un secret effroi.
Dans ces affreux instants où l'ame est possédée,
L'esprit est occupé sans démêler d'idée,
Les sens montrent sur lui l'empire le plus fort,
L'offusquent sans relâche & l'épuisent d'abord:
Il n'est guere possible, en ces moments extrêmes,
De pénétrer l'obscur de ces causes suprêmes;
Le Ciel nous avertit, mais si confusément,
Qu'on n'y peut découvrir qu'un noir pressentiment.

Ses gens moins inquiets dorment long-temps encore,
Dans les bras du sommeil ils attendoient l'Aurore:
Elle vient; & les tire, assoupis & perclus,
De ces lits où leurs corps reposent suspendus;
Ils en ont ressenti la mollesse invincible,
Et cette nouveauté n'a plus rien de risible.
Ils trouvent l'Amiral considérant la Mer:
Son visage altéré lui donnoit un autre air.
Il veut sans différer, qu'on reprenne la route
Par où l'on est venu: — Partons, quoi qu'il en coûte,
Dit-il à ses Marins surpris de son état;
J'éprouve dans mes sens un terrible combat:
J'en ignore la cause; & crains quelqu'infortune!

Une ſecrete voix m'alarme, m'importune.
Allons chercher la flotte & l'amenons ici ;
C'eſt l'unique moyen de calmer mon ſouci. —

Tout le monde applaudit à ſa juſte penſée,
Et du même deſir la troupe eſt embraſée.
Mais comment retrouver un chemin inconnu ?
Qui pourroit découvrir par où l'on eſt venu ?
Au travers de ces lieux ſi fournis de bocages,
Où jamais nul ſentier frayé par les Sauvages
N'a d'un endroit à l'autre offert rien de certain (1),
Qui pourra ſe flatter de trouver ſon chemin ?
Colomb eſt le premier, en ſon ame inquiete,
A juger hautemenr la démarche indiſcrette.
Mais, d'un autre côté, comment faire ſavoir
L'embarras où l'on eſt, ce qu'on voudroit pouvoir ?

L'Amiral, en jetant de toutes parts la vue,
Apperçoit à l'écart une choſe imprévue ;
Des troncs d'arbres creuſés en forme de bateau,
Qui couchés ſur le ſable étoient imbibés d'eau :
Il conclut que c'étoit la flotte du Barbare (2),
Et, de force ou de gré, veut que l'on s'en empare.

---

(1) Il n'eſt perſonne qui ait fréquenté les Sauvages de l'*Amérique*, & qui ne ſache que jamais ils ne ſe pratiquent de *chemins* ; leur coutume eſt au contraire de n'en point avoir, accoutumés à ſe reconnoître au milieu des bois les plus épais. Ils déguiſent même toujours leurs marches.

(2) L'uſage de ces Canots ou *Pyrogues*, a paru ſi utile aux Européans, qu'ils s'en ſervent dans toutes leurs Colonies de l'*Amérique*. Celles de nos Inſulaires ne pouvoient être auſſi-bien faites que les nôtres, n'ayant point les inſtruments néceſſaires pour creuſer également ces lourdes maſſes de bois. Il y en a qui peuvent porter 30 hommes.

Le Cacique présent ne comprit pas d'abord,
Quel étoit le sujet d'un si bouillant transport;
Mais il n'en put douter, à l'action soudaine
Qui les précipita vers la rive prochaine.
Il accourt avec eux, & les voit empressés
Pour traîner à la Mer ses bateaux renversés.
Alors, pour acquérir leur confiance entiere,
Le Sauvage éclairé, civil à sa maniere,
Les repousse d'un ton mêlé d'un peu d'aigreur,
Qui n'étoit cependant qu'un zele avec chaleur.
A ce trait, l'Amiral ordonne qu'on s'arrête.
Il ne sait point à quoi le Barbare s'apprête;
Avant que d'en venir à nulle extrêmité,
Il veut lire en ses yeux s'il n'est pas irrité.
Il n'y voit point ce feu qu'allume la colere,
Et juge que son but étoit de leur complaire.

Il ne se trompoit point. Aux accents de sa voix,
Les siens vinrent chargés de gros billots de bois:
Colomb, d'abord, connut que c'étoient là leurs rames:
Cette vue écarta la peur des noires trames.
Encouragé pour lors, à tâcher d'expliquer
Le motif qui les presse à vouloir s'embarquer,
Il se sert, comme il peut, de la main & du geste,
Laissant au Ciel le soin d'interpréter le reste.

Ces Bâtiments n'ont pas besoin de grands agrès;
Ainsi, flattant Colomb, ils furent bientôt prêts.

Dans plus de vingt canots, d'une espece bien frêle,

Sauvages & Marins s'embarquent pêle-mêle;
On vogue: l'Amiral, malgré ſon air penſif,
Savoure un vrai plaiſir au fond du ſombre eſquif;
Il ſent que tout concourt au bonheur qui le flatte,
Et que de ſes projets l'entier ſuccès éclate.
Il eſt profondément dans ſa gloire enfoncé,
Ce qui n'eſt du tout point un motif inſenſé:
La juſte ambition au Héros eſt permiſe,
Encor mieux, comme ici, quand le Ciel l'autoriſe!
Il étoit au milieu de ce volage bois,
Sans en examiner les informes parois,
Sans en voir, ni ſentir l'enſemble ridicule,
Sans détourner les yeux, ſans crainte ni ſcrupule.
Un Vaiſſeau de haut-bord, à ſes ordres commis,
N'eût pas plus raſſuré ſes courageux eſprits;
Et ſa ſécurité paroît ſi naturelle,
Qu'on l'eût pris pour le Roi de ce Peuple infidelle.

Les ſiens, de ſens raſſis & beaucoup moins diſtraits,
Repaſſoient en détail mille nouveaux portraits.
Tout leur paroiſſoit neuf, d'une bizarrerie
Qui faiſoit déshonneur même à la barbarie.
Ils trouvoient à redire au ſingulier convoi,
Dont l'uſage inconnu les laiſſoit ſans emploi:
Auroient-ils manié ces rames étonnantes,
De celles de l'Europe en tout ſi différentes,
Qui, renverſant leur art, ne ſervoient qu'à plonger,
Au lieu que la coutume eſt par-tout de nager (1)?

(1) Si je n'expliquois ceci, je courrois riſque de n'être entendu que

Mais ici la critique étoit vaine, frivole,
Et montroit ce que peut l'abus pris à l'écoſe;
Rarement en tous lieux, hélas, s'en défait-on!
L'eſprit préoccupé ne connoît qu'un ſeul ton;
Aſtreint ſervilement à ſa marche premiere,
Long-temps il ſe refuſe aux traits de la lumiere.
Ces rames, en effet, ont leur utilité
L'Européan depuis en a bien profité.

Ils exercerent mieux leur ſévere critique,
Sur cent autres objets connus à leur pratique,
A la conſtruction de ces groſſiers bateaux,
Ils oſoient comparer nos utiles Vaiſſeaux:
Comme ſi l'art chez nous, encor dans ſon enfance,
Avoit fait voir jadis, montré moins d'ignorance?
Un ſujet vint encor amuſer leur loiſir:
Delà, naîtra pourtant un extrême plaiſir;
Ils en auront un jour l'ame ſi poſſédée,
Que rien de leur eſprit n'en bannira l'idée.
Tels ont toujours été notre humeur & nos goûts,
Nous mépriſons d'abord ce qui devient trop doux.

---

des Marins, de ceux encore qui ont fait les voyages de l'*Amérique*. On appelle *nager* un Canot, quand on le fait aller à la faveur des *avirons* ou *rames*; la maniere *européane* eſt de déplacer l'eau, en tirant de l'avant en arriere, ce qui donne une impulſion au bateau, qui le fait avancer: la maniere *américaine*, conſervée pour les *Pyrogues* comme leur étant plus propre, eſt de *plonger* ou d'enfoncer la rame plus courte & plus large que la nôtre, dans l'eau & de pouſſer à ſoi. C'eſt toute la différence, qui revient au même.

Ce

Ce Peuple, ſelon eux, ſe plaît à la fumée,
Cette occupation eſt ſur le champ blâmée :
Ils jugeoient fort plaiſant que notre nez humât
Une odeur qui ne peut flatter leur odorat,
Et beaucoup plus étrange en ce Peuple farouche,
Qu'un long tuyau rendît ce poiſon à la bouche;
On les verra pourtant, de ce goût infecté
Se faire preſqu'un droit juſqu'à la volupté (1)!

Tout n'eſt-il pas ſoumis à la douce habitude ?
Des gens ſi mépriſés, ſans voiles, ſans étude,
Sans connoître en un mot, rien d'un auſſi bel art,
Les rendent, ſains & ſaufs, au lieu de leur départ.

Dès qu'on eut dépaſſé la pointe la plus proche,
Colomb vit ſon Vaiſſeau naufragé ſur la roche.
Quel ſpectacle pour lui! quel contretemps fâcheux!
Tous les maux à la fois ſe peignent à ſes yeux ; --
Voilà donc, diſoit-il, cette infortune amere ?
Je n'appréhendois point une vaine chimere ;
Le trouble de mes ſens ſe faiſoit trop ſentir.
Oui, ſans doute, le Ciel a voulu m'avertir ?
Mais, ô Ciel! ô bonté, ſecourable & divine!
Auriez-vous pu ſouffrir notre entiere ruine ?

(1) Le *Tabac* & l'uſage de la *Pipe* dûrent paroître bien extraordinaires aux *Européans* qui les virent pour la premiere fois. Ils s'y accoutumerent bientôt. Les gens de Mer ſont ceux qui fument plus volontiers & plus fréquemment, un Marin ſans pipe eſt un phénomene rare & preſque inconnu.

Hé quoi ! nous fixez-vous ſous ces climats lointains ?
Quel aſpect, quel eſpoir, ſi ce ſont nos deſtins !...
Après avoir gardé quelque temps le ſilence,
Il s'écrie : – ah, grand Dieu ! j'adore votre eſſence :
Vos volontés en tout doivent être nos loix ;
Les mortels ſont-ils faits pour blâmer votre choix ! –

On avançoit toujours. Une autre Pointe ouverte,
Aux regards douloureux diminua la perte.
On voit diſtinctement deux des Vaiſſeaux mouillés,
Mais de leurs apparaux dégarnis, dépouillés ;
Ils avoient cru devoir au jour changer de place.
Le Ciel leur inſpira ce moyen efficace,
Pour ſortir de ce pas dangereux & preſſant,
Où les cables coupés par un roc vif, tranchant,
Préſentoient à toute heure un péril ſans reſſource.
L'Amiral affligé n'acheva point ſa courſe,
Sans paſſer dans l'endroit où le triſte Vaiſſeau,
Par la quille attaché, ſe faiſoit voir plein d'eau.
L'humanité dirige un détour volontaire,
Dont ſon ame ſe fait un devoir néceſſaire :
Elle veut qu'avec ſoin, ſur ces débris errants,
Il cherche s'il n'eſt point quelques corps expirants ;
La pitié qui le guide eſt un ſentiment tendre.
Les Sauvages frappés ſemblerent le comprendre,
Et, d'eux-mêmes tournant vers l'objet de ſes vœux,
De ſon cœur déſolé reſſerrerent les nœuds.

Cependant on ne voit ſur l'Onde embarraſſée,
Nul veſtige du coup préſent à ſa penſée :

On ſonde, on s'inquiete, on s'excede en travaux,
Parmi tant de débris flottants au gré des eaux ;
On n'y rencontre rien, qui puiſſe faire entendre
Ce que l'on veut ſavoir, ce que l'on craint d'apprendre ;
Si nulle créature en cet affreux fléau,
Au fond de cette Mer a creuſé ſon tombeau.

Mais, après un long temps de recherche inutile,
On reprit des Vaiſſeaux la route difficile :
C'eſt pour lors que Colomb, voyant tous ces rochers
Où depuis ont péri d'auſſi fameux Nochers,
Dont le lieu n'eſt jamais ſans quelque horrible trace (1),
Reconnut qu'il s'étoit attiré ſa diſgrace.
Il ne s'occupe plus à déplorer ſon ſort,
Qu'afin de reconnoître & d'avouer ſon tort :
Chargé de tant de ſoins, envers le Ciel comptable,
Son ame, devant tous, ſe confeſſe coupable :
C'eſt tout ce que le Ciel exige, attend de nous,
Un repentir ſincere arrête ſon courroux ;
C'eſt un remede ſûr pour toutes nos foibleſſes,
Qui nous rend le retour des divines tendreſſes.

A la fin, on arrive aux Vaiſſeaux délabrés,
Qui furent de tous points ſur le champ réparés,

---

(1) Je ſuis toujours la tradition du Pays, qui, comme je l'ai déjà dit, donne le lieu nommé *Caracol*, à cinq lieues ou environ de la Ville du Cap, pour l'endroit où *Colomb* perdit ſon Vaiſſeau : on paſſe devant cette Baie qui eſt belle & vaſte, pour venir mouiller dans la Rade du Cap. Beaucoup de Navires ſe ſont depuis perdus dans la Baie de *Caracol*, remplie de *récifs* à fleur-d'eau qui s'étendent fort avant dans la Mer.

Et qu'un Chef vigilant, mettant la main à l'œuvre,
Vit bientôt en état de faire la manœuvre.
Il n'eut que le loiſir d'écouter le récit
Du malheur effrayant ſurvenu dans la nuit.

Pendant qu'on s'occupoit à d'utiles ouvrages,
Dont l'actif mouvement étonna les Sauvages,
Toujours accoutumés à ſuivre la lenteur
Qui les diſtingue en tout, fait le fond de leur cœur;
Aſſis dans leurs Canots, ſans preſque oſer paroître;
L'Amiral à monter exhorte en vain leur Maître:
Du geſte & de la voix il lui faiſoit ſignal.
Le Barbare étaloit un repos ſans égal,
Sembloit pétrifié dans ſa morne attitude.
On liſoit combien grande eſt ſon inquiétude.
Il voyoit nos Vaiſſeaux pour la premiere fois,
Et l'admiration exerçoit tous ſes droits;
Elle ne lui laiſſoit, en un mot, rien de libre,
Et de ſes facultés dérangeoit l'équilibre.

Colomb, qui regardoit comme un coup déciſif
De le pouvoir ſortir du fond de ſon eſquif,
De l'attirer à bord, pour lui donner l'idée
Des beautés dont ſon ame eſt déjà poſſédée;
Qui voudroit achever de ſéduire ſon cœur,
Et qui veut mettre en œuvre un éclat ſuborneur:
Colomb, dis-je, employa ce qu'un vaſte génie
Peut fournir de reſſorts & d'heureuſe induſtrie.
Tout l'art fut mis en jeu, mais inutilement.
Du Barbare on ne put vaincre l'entêtement.

Plongé dans un ſommeil profond & léthargique,
Par le ſeul embarras ſon déſordre s'explique.
Vainement l'Amiral étala des préſents
Propres à ralentir l'impulſion des ſens,
Capables d'ébranler la fermeté ſauvage,
Dont il avoit déjà fait un utile uſage;
Le fer, l'acier qu'il offre avec profuſion,
Rien ne peut dans ce cœur faire diverſion.
Colomb, déſeſpéré de quitter la partie,
Vit pourtant, à la fin, cette énigme éclaircie.

Il devoit le prévoir, ſans l'égal embarras
Qui le troubloit lui-même & peignoit tous ſes pas.
Pour penſer, pour juger, il faut être tranquille;
Sans quoi, tout n'eſt pour nous qu'un objet inutile!
Ils éprouvoient l'un l'autre, en ces ſombres moments,
Quoiqu'oppoſés entr'eux, les mêmes ſentiments.

Cette admiration, cette ſurpriſe rare,
Bord-à-bord des Vaiſſeaux ramene le Barbare:
Il en touche, il en voit les ſublimes beautés,
Tour-à-tour les contemple, & court de tous côtés.
L'Amiral attentif le conduit, l'examine,
De ſes deſſeins ſecrets pénetre l'origine,
Sent qu'il le gagnera, laiſſant le ſoin au temps,
D'arrêter, de calmer le trouble de ſes ſens.
Il s'apperçoit qu'après un aſſez long eſpace,
Qu'on met à parcourir des yeux l'énorme maſſe,
Le Chef & les ſujets s'employoient preſque tous,
A vouloir arracher & le fer & les clous;

Que, d'un œil attentif, ils fixent les figures,
Et qu'un goût décidé les attache aux peintures (1);
Alors il fait un figne à ces gens indifcrets,
De monter recevoir de femblables objets:
Il tenoit dans fes mains tout ce que la penfée
Avoit pu découvrir à fa troupe empreffée:
Son ame s'épuifoit en geftes, en difcours,
Lorfqu'un heureux hafard lui prêta fon fecours.

L'un de fes Matelots, d'une vigueur extrême,
Ayant tendu les bras empoigna le Chef même.
D'abord, Colomb craignit un moyen violent.
Pofé fur le tillac, ce Chef parut content:
On ne remarqua point qu'il entrât en colere,
Ni qu'il voulût chercher à fe tirer d'affaire.
Ses paifibles regards, feulement étonnés,
A dévorer ces lieux fembloient abandonnés.
Ainfi, dans prefque tout, le feul hafard préfide,
Et la témérité le plus fouvent décide.

On le laiffa long-temps fatisfaire fes yeux,
Où fe peignoit la joie en traits délicieux:
Puis l'Amiral charmé, pour confommer l'ouvrage,
Combla par des préfents le defir du Sauvage.

Ses fujets jufques-là n'avoient ofé monter:
Timides & craintifs ils alloient s'écarter;

(1) Je ne fais où j'ai lu cela? Mais c'eft toujours dans quelque Voyageur du *Nouveau-Monde*; non pas appliqué à *Colomb*, ni aux Infulaires de l'*Efpagnole*; mais à d'autres: j'ai cru devoir l'employer, parce que toutes les *Nations Américaines* font de mon reffort.

Quand leur Chef élevant sa voix désagréable,
Leur fit prendre un parti beaucoup plus favorable.
Rapprochés du Vaisseau, quels furent leurs transports,
Lorsqu'à leurs yeux surpris il montra ses trésors!
C'est à qui d'entr'eux tous, n'ayant plus rien à craindre,
A ce but souhaité pourra plutôt atteindre.
Le Navire fut plein de l'avide troupeau;
Chacun vint y chercher le singulier cadeau,
Pour nous vil, mais pour eux d'un prix inestimable,
Que leur fit l'Amiral d'une main agréable:
La confiance alors s'établit des deux parts,
Et l'on vit succéder de mutuels égards.
Colomb est enchanté de l'union qui regne
Entre ses Matelots, & la troupe qu'il daigne
Associer aux siens pour jamais en ce jour,
Et qui saura bientôt répondre à son amour.
Sans pouvoir se parler, dans une ardeur commune,
Ces gens se sont toujours liés à sa fortune;
Soit que les premiers feux s'éteignent rarement,
Soit qu'ils dussent aussi l'aimer sincérement,
Ou que le Ciel voulût que cette récompense
Fût le prix éclatant de sa persévérance:
Enfin depuis ce jour, on n'a point vu leur cœur
Se démentir jamais pour leur tendre Vainqueur;
Et dans tous les revers que l'horreur lui suscite,
Aux persécutions qu'il dut à son mérite,
Constamment attachés au célebre Amiral,
Ils ont, pour le venger, souvent fait bien du mal (1).

(1) Il ne faut que consulter l'Histoire, pour voir combien ces pauvres

Sur ſon heureux Vaiſſeau dès que tout fut paiſible ;
Colomb ſonge à traiter, autant qu'il eſt poſſible,
Ses hôtes, déſormais les nouveaux compagnons
Que ſa gloire aſſocie à tant de rares dons.
Il veut faire goûter de nos mets au Cacique,
Dans un repas qu'on croit meilleur & moins ruſtique.
On ſert. Mais falloit-il de ſi nombreux apprêts,
Pour piquer de ces gens le barbare palais ?
A faire aſſeoir le Chef on eut bien de la peine :
Cette attitude neuve & le bleſſe & le gêne ;
Ainſi, ce qui des uns forme la volupté,
N'eſt pour d'autres ſouvent qu'une incommodité.
Telle eſt de nos travers la force ou l'injuſtice,
Nous voulons tout ſoumettre à notre entier caprice.

Les mets ne prirent pas davantage ſur eux :
Tout notre art aſſaſſin ne fut point dangereux,
Ils ne purent toucher à nos ragoûts étranges,
L'Europe n'eut ici rien moins que des louanges.
Comme s'ils fuſſent tous d'accord pour ſe venger,
Des mets qu'on leur préſente, aucun ne put manger,
Et nul n'en approcha ſans faire la grimace ;
Par-là, des Eſpagnols il puniſſoit l'audace.

Il n'en fut pas ainſi des boiſſons qu'on ſervit,
Le vin les enchanta, la liqueur les ravit ;

---

gens s'étoient entêtés de *Colomb*. Quand il y eut eu ordre de l'arrêter, qu'il fut paſſé en *Eſpagne* pour s'y juſtifier, & que la cabale puiſſante de ſes ennemis lui eut fait défendre de remettre le pied dans l'*Iſle Eſpagnole*, ils ne ceſſerent de le redemander ; la plupart même ſe révolterent,

Si l'on n'avoit pris garde à leurs effets funeſtes,
Qui brouillent la raiſon, en éclipſent les reſtes,
On eût peut-être vu dès-lors tous les malheurs
Qu'ont fait naître depuis ces traîtreſſes liqueurs (1).
Ce Peuple, qu'au repos tout invite & rappelle,
N'a malheureuſement qu'une unique étincelle
De ce feu renommé par ces éclairs puiſſants,
Qui dirigent le cœur, l'eſprit, l'ame, les ſens.
L'Amiral s'apperçut combien les boiſſons fortes
Réveilloient, excitoient leurs ames preſque mortes (2):
Il en appréhenda l'excès pernicieux,
Et leur ôta ce jus qu'ignoroient leurs aïeux.
Il étoit déjà temps: car la liqueur fumeuſe
Produiſit dans la troupe une rumeur fâcheuſe;
A leur air furieux, à leurs cris redoublés,
On comprit aiſément qu'ils en étoient troublés:
Ils en vouloient encor continuer l'uſage.
Colomb embarraſſé prit un parti fort ſage.
Le ſuccès fut complet & réuſſit dans peu.
Il eut ſoudain recours à ces bouches de feu,

---

(1) Les Sauvages de l'*Amérique* ſont ſi fort amateurs de toutes ſortes d'*eaux-de-vie*, que c'eſt toujours le principal reſſort des traités que les *Européans* font avec eux. Il en réſulte de grands inconvénients. Leurs complots les plus funeſtes ſe prennent toujours dans l'ivreſſe.

(2) Je craindrois que des eſprits pointilleux n'abuſaſſent de cette expreſſion figurée, pour me ranger dans la claſſe de leurs prétendus incrédules. Je déclare donc que perſonne n'eſt plus convaincu que moi, de la *ſpiritualité* & de l'*immortalité* de l'ame. Mais que le mot *ame* n'eſt là pris que pour déſigner plus fortement juſqu'où va la *ſtupidité* du Sauvage. Les *Miſſionnaires* en pourroient parler.

Dont il avoit connu l'effet prompt & terrible;
Leur puiſſante vertu ne fut pas moins ſenſible:
Dès que le coup partit, dès qu'il eut frappé l'air,
L'effroi s'empara d'eux, tous volent à la Mer
Et s'y précipitant d'une ardeur peu commune,
Débarraſſent Colomb de leur foule importune
Comme on voit s'élancer, en leurs fougueux accès,
Ces craintifs animaux habitants des marais,
A qui le moindre bruit cauſe de l'épouvante,
Et ceſſer de leurs chants la muſique bruyante.
Le Chef intimidé ſe fût jeté comme eux,
Mais Colomb le força d'être plus courageux (1);
Puis le vent qui devint à l'inſtant favorable,
Conduiſit les Vaiſſeaux dans un Port plus traitable.

Tout ſembloit éloigner les deſtins inconſtants,
Le ſouffle des zéphyrs, la faveur des courants.
Les poiſſons tenant lieu de Tritons, de Syrenes,
Formoient mille jets d'eaux ſur ces liquides plaines:
C'eſt le ſeul mouvement qu'eut pour lors cette Mer,
Dans ſa beauté charmante auſſi pure que l'air.
Pour augmenter du jour la pompe triomphale,
Les Sauvages ſuivoient, &, d'une courſe égale,

---

(1) Ce morceau n'eſt point un trait de mon imagination, mais un trait hiſtorique : j'ai pris l'idée de cette deſcription dans un Géographe connu, mais rare, (*Maneſſon-Mallet*, *Deſcription de l'Univers*) qui l'a rapporté, je crois ; n'ayant point le livre ſous les yeux, comme une circonſtance arrivée à un Voyageur Hollandais, qui nomma l'endroit l'*Iſle des Traîtres*, ſituée vers les *Terres Auſtrales*. Cet Auteur en a fait graver une eſtampe, qui m'a ſervi de modele.

Dans leurs Canots légers remontés ſans péril,
Du ſillage rapide ils tenoient le droit fil.
On mouille dans le fond de cette Baie immenſe,
Qui recele aujourd'hui les tréſors de la France (1),
Et qui ſert d'entrepôt, de riche magaſin,
Au commerce opulent qu'elle enferme en ſon ſein;
Bien plus conſidérable, & plus utile encore,
Quand on ſe convaincra combien il la décore,
Que ſa richeſſe tourne au profit de l'État,
Et quels ſont les ſecours qu'exige ſon éclat!

A l'aſpect de la flotte, on vit tout le rivage
Que bordoit à l'envi la Nation ſauvage,
Montrer de ce canton les nombreux habitants;
Ils faiſoient retentir l'air de cris éclatants:
Sans doute que du Chef, dont on l'avoit privée,
La Nation en corps célébroit l'arrivée?
Car, lorſqu'on deſcendit, il fut aiſé de voir
L'amour & les reſpects qu'étaloit le devoir:
C'eſt à qui prouvera le mieux ſa dépendance,
Et de ſes ſentiments donnera connoiſſance.
Heureux un tel Monarque, heureux de tels Sujets!
L'Europe compte peu ſur de pareils objets;
Et peut-être LOUIS eſt le ſeul des Monarques,
Qui reçoive en nos jours d'auſſi ſinceres marques:
De quel nom les Français ne l'ont-ils pas nommé!
Et quel titre égala celui de BIEN-AIMÉ?

Fin du onzieme Chant.

---

(1) Le *Cap-Français*, d'où il ſort tous les ans plus de richeſſes que de toutes nos autres *Colonies* enſemble.

ARGUMENT
DU
DOUZIEME CHANT.

L'Amiral, pour en impoſer davantage aux Barbares, ne paroît jamais en Public que magnifiquement vêtu, & toujours environné de Gardes. Juſtification de ſa conduite à cet égard, qui n'avoit point l'orgueil pour principe. Afin de pouvoir inſtruire ces Peuples des grandes vérités de la Religion Chrétienne, qu'il étoit venu prêcher, le Ciel lui accorde le don d'entendre leur langue. Cet événement heureux lui arrive en ſe promênant un ſoir avec le Cacique. Prodige dont il eſt précédé. Colomb, comprenant ce que Dieu exigeoit de lui par ce miracle, pareil à celui qui fut fait en faveur des Apôtres, ne perd point de temps: il parle au Cacique, encore plus ſurpris que lui, de la miſſion dont il eſt chargé; & il lui rend briévement compte de ce que c'eſt que la Divinité. Étonnement du Chef ſauvage, en apprenant des choſes qui lui étoient ſi nouvelles. Sa foi, ſon zele, pour en ſavoir davantage. L'Amiral entre dans le détail de la création, juſques à la venue de J. C.

CHANT XII.

De ce Peuple ſi bon, ſi naïf, ſi tranquille,
Chez qui nos Caſtillans trouverent un aſyle,
L'Amiral avoit cru pouvoir frapper les yeux
Par un luxe pour lui d'ailleurs faſtidieux :
Mais il n'ignoroit point, que, ſimple avec les nôtres,
On ne ſauroit jamais trop briller chez les autres,
Et que le rang qu'on tient demande cet éclat,
Toujours inſéparable avec un grand état.
Plus la ſimplicité de ce Peuple étoit grande,
Plus il devoit chercher à gagner ſon offrande ;
En impoſer pour lors n'eſt rien moins qu'un forfait,
C'eſt profiter du foible, & remplir ſon objet.
N'étoit-il pas permis au Héros maritime,
De s'acquérir ainſi le reſpect & l'eſtime ?
La grandeur ſied par-tout, s'attire des égards,
Et de la multitude étonne les regards.
N'en admirons pas moins le ſingulier contraſte,
Qu'avec la nudité devoit faire le faſte !

Superbement vêtu, de gardes entouré,
Marchant en Souverain, chéri, craint, révéré ;
Si Colomb n'eſt le Roi de ces vaſtes Contrées,
Toutes ſes actions ſont ſi fort vénérées
Qu'il y prendroit les droits de la Divinité,
S'il n'étoit convaincu de ſon humanité ;

S'il n'avoit pas toujours présent à la mémoire,
Qu'à tout autre que lui s'en rapporte la gloire,
Qu'il est un instrument dans la main du Seigneur
Pour opérer un bien dont il n'a point l'honneur.
Avec ce sentiment d'humilité parfaite,
Doit-on appréhender, craindre aucune défaite?
Ce fut l'heureux appui de ses progrès divers,
Et ce qui nous valut un nouvel Univers.

Le Ciel, pour applanir l'un des plus grands obstacles,
Devoit faire éclater un des plus grands miracles;
Il manquoit ce secours aux desseins du Héros,
Sans quoi, tout retardoit la fin de ses travaux.
Il en sollicita, fervent dans la priere,
L'infaillible moyen, la céleste lumiere;
Et ses vœux sur ce point sont enfin satisfaits!
Dieu lui fait part d'un don qui comble ses souhaits:
Faveur surnaturelle, accordée aux Apôtres!
Que n'ont pas méritée apparemment les nôtres?
Esclaves d'une étude, où leur esprit se perd,
Les langues sont pour eux un pénible désert.
Plus semblable aux premiers, le Héros que je chante,
Mérita leur bonheur, leur flamme triomphante;
Et, comme eux, sur sa tête un éclair descendu
S'y tint visiblement distinct & suspendu.

Aux yeux du Souverain de ce Peuple barbare,
Le prodige parut surnaturel & rare.
Égarés sur le soir, seuls à se promener
Où sans doute le Ciel vouloit les détourner,

Au fond d'un bois épais, ſans ſuite, ſans eſcorte,
Ils ſuivoient l'un & l'autre un feu qui les tranſporte,
Un deſir dans leurs cœurs profondément gravé,
Et dont ils ignoroient le motif élevé.
Ils rêvoient, ſans ſavoir quelle en étoit la cauſe,
Quand le Ciel ordonna cette métamorphoſe.

Tout-a-coup, aux regards du Sauvage étonné,
Cet Étranger paroît brillant, illuminé:
Il ſort de tout ſon corps de vives étincelles,
Dont l'éclat lumineux éblouit leurs prunelles.
Il n'en falloit pas tant, pour ſoumettre ce cœur
Reconnoiſſant déjà Colomb pour ſon Vainqueur;
Il tombe à ſes genoux, le contemple, l'adore:
Le Barbare ſurpris en eût plus fait encore,
Si l'Amiral, frappé de ce trouble ſoudain,
N'eût, pour le relever, d'abord tendu la main.
Mais quelle eſt à l'inſtant ſa ſurpriſe à lui-même,
Se ſentant inſpiré d'une grace ſuprême!
Il comprend ce jargon juſques-là ſans pareil,
Et s'entend appeller le vrai fils du Soleil (1). —

O Dieu! s'écria-t-il, dans la langue ſauvage;
Qu'ai-je donc fait pour vous, qui me vaille ce gage

(1) Perſonne ne doit ignorer que les premiers *Européans*, qui parurent dans ce *Nouveau-Monde*, y furent pris par les habitants pour des *fils du Soleil*. Mépriſe ou ſottiſe, qui naiſſoit de la crainte que leur inſpiroient les *armes à feu*, trop reſſemblantes au tonnerre,

D'un amour jusqu'ici réservé pour vos Saints,
Ceux qui de vos décrets divulguant les desseins,
Par vous-même choisis ont éclairé la terre,
Et détourné les coups d'une implacable guerre?
Je sais ce qu'en ce jour vous demandez de moi,
De prêcher votre Nom, publier votre Loi:
Je n'y négligerai désormais nulles choses,
Et ce chemin pour moi sera semé de roses:
Non seulement ces lieux connoîtront votre nom,
J'y détruirai par-tout l'empire du démon! —

Encor plus étonné d'entendre son langage,
Rien ne peut égaler l'embarras du Sauvage:
Il alloit de nouveau retomber dans l'erreur,
Lorsque Colomb prévit l'excès de son ardeur. —
Asséyons-nous, dit-il, au pied de ce bel arbre.

Si votre cœur, ami, n'est plus dur que le marbre,
Je vais, ajouta-t-il, y porter dans l'instant
Le secret le plus cher & le plus important;
Mais je devine assez au desir qui m'anime,
Que ce cœur est ouvert à l'Oracle sublime,
Qui vient de présenter, à vos sens comme aux miens,
Le plus grand des bienfaits source de tous les biens!
Vous ignorez encor d'où part cette lumiere,
Qui dans l'obscurité nous frappe & nous éclaire?
J'ai compris à ce nom que vous m'avez donné,
Que vous croyez ce feu du Soleil émané,
Et que j'en suis, moi-même, une substance unique,
Revêtue à vos yeux d'une forme magique?

Désabusez-

Désabusez-vous donc. Je ne suis qu'un mortel,
Qui, comme vous, dépend des soins de l'Éternel.
Je vis, & je suis né : je mourrai, quand ce Maître
Voudra que je finisse ou que je cesse d'être,
Peut-être dès ce jour, peut-être dès demain ;
Notre vie est à lui, lui seul en fait la fin.
Il gouverne à son gré le Ciel, la Terre, & l'Onde.
Il exerce sur tout sa sagesse profonde.
Il veille également sur l'Univers entier :
Malheur à qui l'ignore, ou qui peut l'oublier !
Il a dicté des loix sages, invariables,
Sa main s'appesantit sur les hommes coupables,
Qui, manquant aux devoirs prescrits depuis long-temps,
Criminels obstinés, meurent impénitents.
Mais aussi sa bonté, trésor intarissable,
Aux Pécheurs convertis est toujours secourable ;
Il sait récompenser, ainsi qu'il sait punir.
Il a levé pour vous le sceau de l'avenir :
Jusqu'à présent plongés dans un oubli sensible,
Vous ne méritiez point sa faveur indicible ;
Sans doute qu'aujourd'hui, touché de votre sort,
Pour vous il a fermé les portes de la mort !
L'Ange exterminateur va perdre ses victimes ;
Vous pourrez vous tirer de ces profonds abymes
Que le péché creusoit sans cesse sous vos pas :
Hélas ! vous vous perdiez, & ne le saviez pas ?
Que jamais endurci votre esprit ne s'obstine
A suivre une raison orgueilleuse & mutine ;
Et que de ces secrets voulant percer l'horreur,
Il ne se livre point aux périls de l'erreur !

Ce Dieu ne veut de nous qu'une foi ſimple & pure ;
Il châtia toujours le plus petit murmure ;
Rien n'eſt caché pour lui ; juſqu'au fond de nos cœurs
Il pénetre ſans fin les plus ſombres noirceurs :
Rien ne peut échapper à ſa grandeur bleſſée,
Dans les replis de l'ame il ſonde la penſée :
Il lit dans le paſſé, le préſent, le futur ;
Tous les temps ſont ouverts, il en connoît l'obſcur.
Son eſprit répandu dans la nature entiere,
Y dirige, y voit tout, y tient lieu de lumiere :
Il eſt tout en un mot ; &, ſans ſon œil divin,
Ni vous, ni moi, ni rien dans tout le genre humain,
Ne pourrions ſubſiſter une ſeule journée.
Sa Puiſſance jamais ne peut être bornée.
Tels que dans ces miroirs, ouvrages de nos mains,
Qui vous ont occupé par des charmes certains,
Sans ceſſe réfléchis devant ſon Trône auguſte,
Il voit peints à ſes yeux, & le juſte, & l'injuſte :
Sur ce tableau fidele il juge les mortels ;
Les uns ſont condamnés à des tourments cruels,
Et les autres, admis dans ſa gloire infinie,
Y goûtent le bonheur d'une éternelle vie. —

Alors Colomb ſe tut, pour juger de l'effet
Que ſur ce cœur tout neuf ſon diſcours avoit fait.
Il vit avec plaiſir, avec toute la joie,
Qu'aux tranſports les plus vifs cette ame étoit en proie,
Et conclut que la Grace agiſſoit fortement.

Le Sauvage revint de ſon étonnement :

Et prenant la parole il avoua ſans feinte,
Le trouble qu'il ſentoit, d'eſpérance & de crainte:
Différent en ce point des Pécheurs endurcis,
Qui voudroient étouffer leurs remords éclaircis!
Colomb, en l'embraſſant, le raſſura ſans peine;
Le trait vainqueur parut couler de veine en veine,
L'attendrir, le flatter, l'occuper tour-à-tour,
Et le remplir ainſi du plus parfait amour. —
Mais, par quelle infortune à nulle autre pareille,
Lui diſoit le Barbare, une telle merveille
A-t-elle pu pour nous ſe cacher ſi long-temps?
Si ce n'eſt un ſecret, ſatisfaites mes ſens. —

J'IGNORE, comme vous, ce célebre myſtere,
Répondit l'Amiral, d'un ton doux & ſincere:
Je puis, & je dois même inſtruire votre cœur
De tout ce que demande un emploi ſi flatteur.
Mais il eſt un ſecret, un voile impénétrable,
Impoſſible à lever, & pourtant reſpectable:
Contentez-vous du ſoin que Dieu prend aujourd'hui,
Et de ce qui, pour vous, n'avoit point encor lui. —

DITES donc, repliqua le Sauvage modeſte,
Ce qu'on veut que je ſache; apprenez-moi le reſte? —

O foi du Centenier! s'écria l'Amiral.
Que pour vous de ſes dons Dieu paroît libéral!
Oui; je vois, cher ami, dans vos ardeurs nouvelles,
Plus de foi que n'en ont des Chrétiens trop rebelles.

Le Dieu dont je vous parle, immortel & fécond,
Regne au plus haut des Cieux où l'orgueil se confond,
Il a créé de rien cette machine ronde,
A qui l'on a donné le nom pompeux de Monde.
D'abord tout, confondu dans un épais cahos,
Ne respiroit, n'offroit qu'un éternel repos:
Un mot en débrouilla la masse étrange, informe,
Et rendit chaque chose à ses desirs conforme.
Les quatre éléments, l'eau, le feu, la terre, l'air,
Se divisant entr'eux aussi prompts que l'éclair,
Furent dans leur concours la source primitive,
Le principe du bien où toute chose arrive.
Après avoir formé ces astres radieux
Qui le jour & la nuit se présentent aux yeux,
Qui dans leur cours réglé parcourent la nature,
Dieu fit les animaux, & puis la créature.
Six jours suffirent seuls à ce détail nombreux;
Mais Dieu n'a qu'à vouloir, tout devance ses vœux!
D'abord il n'avoit fait qu'un homme à son image,
Pour le louer, l'aimer, lui rendre tout hommage:
Il l'avoit établi le gardien des trésors,
Qu'il sortoit de créer sans les moindres efforts;
Mais ce Dieu prévoyant lui fit une compagne,
Ainsi qu'aux animaux qui couroient la campagne:
Car son dessein étoit de les multiplier.
L'homme fut le moins sage, il vint à l'oublier.

Adam & sa Compagne avoient eu pour retraite,
Un séjour enchanté d'une beauté parfaite.
Tout y naissoit pour eux sans travail & sans soins,

Au ſein de l'abondance, ils étoient ſans beſoins ;
La terre de ſes fruits formoit leur nourriture,
Et la ſimplicité leur unique parure ;
Le lait des animaux compoſoit leur boiſſon,
Un printemps éternel charmoit par ſa ſaiſon.
Ils étoient viſités dans ce lieu de délices,
Par Dieu qui deſcendoit à tous leurs ſacrifices,
Environné de gloire, & des êtres divers
Qui célebrent ſon nom par mille doux concerts.
Enfin, ils converſoient avec un tendre Maître,
Qu'ils eurent le malheur bientôt de méconnoître.

Ce Dieu, lorſqu'il créa l'Univers merveilleux,
Avoit auſſi créé des Eſprits bienheureux,
D'une ſubſtance en tout plus pure que la nôtre;
Nous n'avons d'autre ſang, d'autre être que le vôtre!
Parmi tous ces eſprits rangés par légions,
Qui rempliſſent du Ciel les ſaintes régions,
La plupart, oubliant leurs douceurs immortelles,
Oſerent murmurer & devenir rebelles :
Dieu les précipita du haut de ſon ſéjour,
En des lieux où jamais n'a pénétré le jour ;
Ils y ſont détenus pour être ſes Miniſtres,
Exercer contre nous des vengeances ſiniſtres,
Qui ne finiront point, & dont l'Éternité
Eſt le terme fatal qui leur eſt limité.
Là, ſans ceſſe occupés à fournir leur carriere,
Nos ſupplices toujours aiguiſent leur colere,
Pour eux les plus cruels ſont toujours les meilleurs :
Ils aigriſſent nos maux, ſe moquent de nos pleurs ;

Rien ne ſuſpend jamais leur courroux implacable.
Mais, ce qui doit paroître encor plus déplorable,
Ils ſe ſont érigés en oracles menteurs,
Pour nous rendre comme eux des prévaricateurs!
Du profond des Enfers, du centre de la Terre,
Ils ſoufflent ſans relâche, & la peſte, & la guerre,
Les meurtres, les poiſons, enfin tous les fléaux
Qui troublent la nature, y ſement tous les maux.

Hélas! ſi l'homme eût pu ſe conſerver ſans taches,
Qu'il ſe fût garanti de mortelles attaches,
Tout l'Enfer n'auroit ſu prévaloir contre lui!
Nous ſerions à couvert du coup qui nous a nui!
Les rebelles, voulant l'entraîner dans leur chûte,
Lâcherent un d'entr'eux, & que rien ne rebute,
Pour dreſſer à la femme un piege ſûr & fort.
Ce ſexe eſt trop fragile, on le ſurprend d'abord.
Eve ſe vit ſéduite auſſi-tôt qu'attaquée:
A tromper ſon époux elle fut provoquée;
Et le facile Adam, victime de l'amour,
Par ſon épouſe même eſt ſéduit à ſon tour.
Dieu, pour les éprouver, leur avoit fait défenſe
De toucher certain fruit de l'arbre de ſcience:
Le ſéducteur adroit ſut leur perſuader,
Qu'ils en pouvoient cueillir, ſans rien appréhender;
Et que rendus égaux au Maître du tonnerre,
Leur regne s'étendroit ſur le Ciel & la Terre.
Funeſte aveuglement, d'où ſortent nos malheurs,
Et qui nous a ſoumis aux plus vives douleurs!
Dans la punition d'une ſemblable audace,

Dieu crut devoir comprendre eux & toute leur race;
Ainſi depuis ce temps, ainſi de pere en fils,
Les malheureux humains ont tous été proſcrits:
Du Paradis terreſtre on leur ferma l'entrée.
Nous ignorons encor quelle heureuſe contrée
A jamais poſſédé ce ſuperbe Jardin,
Qui s'eſt vu le berceau de tout le genre humain.
Les maux les plus affreux, aſſemblés ſur nos têtes,
Élevent tous les jours de nouvelles tempêtes;
Ce crime en a produit un tel enchaînement,
Qu'il a fallu contr'eux un grand événement.

La juſtice de Dieu fut à la fin fléchie,
Il nous ouvrit enfin les ſources de la vie.
Après l'état honteux de nos premiers parents,
Chaſſés du Paradis, de toutes parts errants,
Leur poſtérité vile, abandonnée aux crimes,
Fourniſſoit à l'Enfer victimes ſur victimes:
Dieu ſe vit obligé, par tous ſes attentats,
De la vouer entiere aux horreurs du trépas.
Par un déluge d'eaux qui couvrit les campagnes,
Et paſſa le ſommet des plus hautes montagnes,
Il noya preſque tout dans ce vaſte Univers
Dont la forme changea par un ſi grand revers.
Un ſeul Juſte fléchit ce courroux redoutable,
Et ſauva ſa famille en ce jour mémorable:
Un Vaiſſeau, le premier qu'aient conſtruit les humains,
Du Monde anéanti recouvra les deſtins;
Il en renouvella, repeupla la ſurface,
Mais d'êtres qui bientôt tomberent en diſgrace.

En vain Dieu se choisit un Peuple favori,
Accablé de ses dons, par ses bienfaits nourri,
Il en fut oublié, reçut plus d'une insulte,
Et lui vit négliger ses devoirs & son culte.
Alors ce tendre Maître, outré de tant d'affronts,
Voulut qu'un nouveau signe imprimé sur nos fronts,
Distinguât à jamais la nouvelle alliance,
Qu'il daignoit encor faire, au lieu de sa vengeance.

C'est un culte si cher que je viens annoncer,
Qu'aucun autre ici-bas ne sauroit remplacer.
Cette Religion, sous le nom de Chrétienne,
N'offre rien que de pur, n'a rien qui ne prévienne;
La morale en est sainte; & toutes les vertus
Y déclarent la guerre aux mortels corrompus.
Il faut être, comme elle, exempt de toute atteinte,
Avoir de Dieu sans cesse, & l'amour & la crainte,
Éviter tout le mal, & pratiquer le bien,
Pour se voir imprimer le vrai sceau du Chrétien:
Et, si vous vous sentez la force & le courage
Qu'il faut pour consommer un si parfait ouvrage,
Cher ami! j'instruirai votre cœur, votre esprit,
Des obligations que ce saint nom prescrit?

Exprès venu des bords où le Soleil se leve,
Le Dieu qui m'envoya, ne veut pas que j'acheve,
Sans les précautions qu'il prend en pareil cas.
Il exige un serment, mais il n'y contraint pas.
Il n'ôte point à l'homme un trop fastueux titre,
Et de ses actions il le laisse l'arbitre:

L'encens

L'encens qu'il nous demande, eſt cette liberté
Qu'on ne doit plus régler que ſur ſa volonté ;
Il en faut ſavoir faire un entier ſacrifice ;
Car il punit le faux, démêle l'artifice :
On ne peut ſe cacher à ſes yeux pénétrants :
Ce Maître veille tout, encor mieux ſes enfants.

Je vous donne la nuit pour conſeil & pour guide,
Songez qu'à mes leçons la ſageſſe préſide ;
Et qu'il ne s'agit point d'un vain commandement,
Mais de votre ſalut, éternel fondement,
Dont vous fûtes privés ſous ces triſtes Contrées,
Tant qu'elles ont été juſtement ignorées.
Dieu s'eſt laiſſé toucher, pour vous comme pour nous,
Craignez donc déſormais d'agraver ſon courroux !
Il lanceroit ſur vous des fléaux déplorables ;
Il vous rendroit encor cent fois plus miſérables :
Au lieu que ſes tréſors pour vous toujours ouverts,
Vous débarraſſeront des plus horribles fers ;
Et que, dès cette vie, épuiſant les reſſources,
Des faveurs de la terre il ouvrira les ſources,
Vous tirera du ſort où vous étiez plongés,
Et de nos mêmes biens vous ſerez partagés.

Fin du douzieme Chant & de la premiere Partie.

34223

E773
B758c
v. 1